



SOMMAIRE

- ☞ **Éditorial : Le serpent à plumes...**
- ☞ **Ministres de l'Agriculture : Michel Barnier**
(Jean Claude BRUNELIN)
pages 2 à 9
- ☞ **Les îles Kerguelen : les apprentis sorciers...**
(Jean Claude BRUNELIN)
pages 10 à 15
- ☞ **La politique agricole de Napoléon Bonaparte (suite)**
(Jean Claude BRUNELIN)
pages 16 à 21
- ☞ **Les dénominations de GAEC en HL (suite)**
(Bernard GAUTHIER)
pages 22 à 28
- ☞ **Trajet de deux conscrits réfractaires**
(René BORE)
pages 29 et 30
- ☞ **Les chasseurs de vipères**
(Jean Claude BRUNELIN)
pages 31 à 37
- ☞ **Guerre en Ukraine et agriculture française**
(Henri OLLIER)
pages 38 à 40
- ☞ **Voyage avec un âne dans les Cévennes**
(Robert Louis STEVENSON)
pages 41 à 45
- ☞ **Racines : les noms de lieux en Haute-Loire...**
(Roger CHALEIL-DURAND)
pages 46 à 49
- ☞ **Poésie : Elysée Vignes : L'ange de tendresse**
(Daniel VIGNES)
pages 50 et 51
- ☞ **Poésie : La terre du Velay (suite)**
(Joseph BOSCH)
pages 52 à 54
- ☞ **Pauvre Michel**
(Yvette MAURIN)
pages 55 à 57
- ☞ **Deux peuples, deux mentalités**
(Henri OLLIER)
page 58
- ☞ **Se canto**
(Gilbert DUFLOS †)
pages 59 à 61
- ☞ **La petiòta ciutat (Jules Vallès)**
(Hervé QUESNEL-CHALEIH)
pages 62 et 63

Le serpent à plumes

Depuis l'éviction du jardin d'Eden avec la complicité du serpent, le dit animal n'est pas en odeur de sainteté dans la chrétienté. Ce n'était pas le cas chez les Egyptiens puisque le naja dressé, Uraeus, portant un disque solaire sur la tête, était l'emblème du pharaon. Les Grecs élevaient des serpents dans les temples d'Asclépios. Attribut d'Esculape, le dieu de la médecine chez les Romains, le serpent, en changeant de peau, semblait renaître. D'où le caducée, symbole des professions de santé. Il est vénéré dans bien des religions comme le bouddhisme, l'hindouisme et chez les peuples Mayas, Toltèques, Aztèques avec Quetzalcoatl, le serpent à plumes, combinaison entre un reptile et un oiseau. En France, l'inoffensif orvet ou serpent de verre est en fait un lézard sans pattes. Ne restent donc que les couleuvres, inoffensives, même la couleuvre de Montpellier possédant des crochets mais loin dans la bouche, et les vipères : de Séoane dans les Pyrénées, d'Orsini dans le Sud-Est, Péliade dans le Nord et Aspic sur tout le territoire. Les ruraux épargnaient en général les couleuvres mais les vipères étaient l'objet de bien de superstitions, très présentes dans les zones agricoles : pâturages, cultures, prairies, bergeries, murets de pierre sèche, bords des cours d'eau... et « coins à serpents » : versants ensoleillés, pierriers... De grosses couleuvres ont été jadis consommées en Provence, sous le nom d'anguilles de terre, fait de marginaux ou d'hommes entretenant une relation privilégiée à la nature, chasseurs, charbonniers, bergers... Et qui ne se souvient pas de l'alcool de vipère, épreuve à laquelle on soumet les hommes souvent à leur insu. Son caractère initiatique va de pair avec la réputation de cet alcool comme fortifiant doté de vertus aphrodisiaques. La médecine traditionnelle a largement utilisé le serpent, couleuvre ou vipère : pleurésie, antivenin en friction sur une morsure. La graisse ou l'huile de serpent est le remède des rhumatismes, des entorses. En ceinture, la peau de serpent favorise l'accouchement difficile. On dit aussi que son appétit de lait pousse le serpent à téter les brebis, les vaches, les chèvres. Les bergers, leurs brebis et leurs chiens, les premières victimes des vipères, étaient bien placés pour transmettre des recettes à base de plantes. Ils laissent les brebis manger le genêt à balai pour les immuniser contre les morsures. L'huile de cade sert à se protéger et à éloigner les serpents : mélangée dans le sel destiné aux brebis, répandue sur les pourtours de la ferme, de la bergerie, sur les murs des terrasses où paissent les bêtes. Le berger se taille un bâton dans le bois du cade, sculpté de serpents et met des sonnailles aux brebis pour effrayer les reptiles. Le genévrier sabine, répulsif, est suspendu en bouquet dans les bergeries. Avec les épines de prunellier, églantier, ronce, aubépine, une série de piqûres est pratiquée autour de la morsure, pour provoquer un saignement, frottée ensuite d'alcali ou d'une décoction d'hellébore fétide... La pierre à venin fait aussi partie de l'arsenal de la médecine empirique. Certains individus, dans un but lucratif, vont devenir chasseurs de vipères pour toucher les primes offertes par les Conseils généraux, puis fournisseurs de reptiles vivants pour les laboratoires. Enfin, l'instauration de mesures de protection du milieu va interdire leur capture, leur transport, leur commercialisation et leur destruction. **JCB**

Les ministres de l'agriculture sous la Ve République

Michel Barnier

Il est ministre de l'agriculture et de la pêche du 19 juin 2007 au 23 juin 2009 (François Fillon II).

Jeunesse, formation, vie privée

Fils de Jean Barnier, patron d'une petite entreprise industrielle de gainerie, savoyard et franc-maçon, et de son épouse, Denise Durand, une catholique de gauche pratiquante, à l'origine d'une section en Haute-Savoie pour la Ligue contre la violence routière. Michel Barnier a trois frères.

Après des études secondaires au lycée Jean-Moulin d'Albertville puis au lycée du Parc à Lyon, Michel Barnier fait ses études supérieures à l'École supérieure de commerce de Paris, dont il sort diplômé en 1972 dans la même promotion que Jean-Pierre Raffarin.

En janvier 1982, il épouse Isabelle Altmayer, avocate de formation. De 2007 à 2010, elle est chargée de mission auprès de Roselyne Bachelot quand Michel Barnier est ministre de l'Agriculture et de la Pêche. Depuis 2016, elle est responsable de la communication et de la recherche de fonds pour la fondation « La Vie au Grand Air », spécialisée dans la protection de l'enfance.

Entrée en politique

Michel Barnier se consacre résolument à la politique, après avoir adhéré dès l'adolescence à l'UDR, le parti gaulliste. Il est aussi jeune cadre de l'Union des jeunes pour le progrès.

Il s'engage localement et entame une carrière dans différents ministères. Il est d'abord chargé de mission au cabinet de Robert Poujade, ministre de l'Environnement (1973-1974). Il devient conseiller général de Savoie pour le canton de Bourg-Saint-Maurice (1973-1999) — « plus jeune conseiller général de France à 22 ans ». Il est ensuite chargé de mission au cabinet de Pierre Mazeaud, secrétaire d'État chargé de la Jeunesse et des Sports (1974-1976), conseiller technique au cabinet d'Antoine Rufenacht, secrétaire d'État auprès du Premier ministre (1976-1977), puis secrétaire d'État au Commerce et à l'Artisanat (1977-1978).

Son ancrage territorial

Il est élu député de la Savoie à l'issue des élections législatives de 1978 et réélu jusqu'en 1993. À 27 ans, il est le plus jeune député dans l'hémicycle. Il raconte cette aventure dans

Libération¹. Son adversaire socialiste, Maurice Blanc, avait été très largement élu au scrutin précédent. Jacques Chirac vient le soutenir à Albertville et dit tout le bien qu'il pense de lui. Viennent les questions de l'auditoire. Une dame interpelle durement Chirac pour avoir refusé l'investiture à Florence d'Harcourt, un des rares députés féminins du mouvement. Chirac embarrassé essaie de noyer le poisson et demande à Michel Barnier qui est cette bonne femme ? Gêné, Michel Barnier lui répond : « C'est ma mère ! ». Quelques mois plus tard, à quatre jours du premier tour des législatives, la dernière grande réunion a lieu dans la ville ouvrière d'Ugine, en présence de Simone Veil, ministre des Affaires sociales. Les syndicalistes CGT et CFDT avaient chauffé la salle. Au terme de débats houleux, une dame se lève au fond de la salle et cherche des yeux le micro. Michel Barnier, reconnaissant sa



mère, lève précipitamment la séance...

En 1993, après l'élection dès le premier tour de Michel Barnier (RPR), dans la deuxième circonscription (Albertville), la droite réalise le grand chelem en s'adjugeant au second tour les première et troisième circonscriptions,

détenues par le PS depuis 1973.

En 1982, afin de reprendre le conseil général de la Savoie à la gauche, une entente politique prenant le nom d'Union pour la Savoie entre la droite et le centre est passée, sous l'égide, entre autres, de Michel Barnier, et procède à la distribution des investitures aux cantonales. Il devient alors le plus jeune président de conseil général de l'histoire de la Savoie.

Autre défi relevé par Michel Barnier, celui de la décentralisation. Il met en place le Département dans sa nouvelle configuration et fait en sorte que la Savoie soit un département moderne dans ses politiques publiques et innovant.

Toute une génération s'est construite à ses côtés. « Contrairement à beaucoup d'hommes politiques qui en général font le vide autour d'eux, Michel a installé Albert Gibello à Albertville, moi-même, Hervé Gaymard en

1- Un été 98. Ma première fois, Hommes et femmes politiques racontent une expérience inédite : aujourd'hui, le sénateur RPR de Haute-Savoie. Michel Barnier. Nathalie Raulin. Libération. 8 août 1998

Tarentaise, Michel Dantin à Chambéry », remarque le député Dominique Dord. Pour la droite savoyarde, Michel Barnier est un véritable mentor.

«Ce qu'il faudrait, c'est organiser les jeux Olympiques. Tout irait mieux. » Cette petite phrase est lancée par Michel Barnier à Jean-Claude Killy, alors que le député de l'Isère et le champion skient ensemble le 5 décembre 1981, en évoquant les difficultés d'accès en Savoie. Dès son élection à la présidence du conseil général, en mars 1982, Michel Barnier s'engage avec le triple champion olympique Jean-Claude Killy dans la candidature et l'organisation des XVIe Jeux olympiques d'Albertville et de la Savoie, qui auront lieu en 1992. Le 17 octobre 1986, au terme de 6 tours de scrutin, le Comité International Olympique attribue à Albertville l'organisation des XVIe Jeux d'hiver de 1992. Il prend alors avec Jean-Claude Killy la coprésidence du comité d'organisation des jeux.

Attentif aux questions écologiques, Michel Barnier engage dès 1986 une politique de protection de l'environnement en Savoie et publie le rapport parlementaire *Chacun pour tous et cent propositions pour l'environnement* (éditions Stock, 1990).

L'idée n'est pas tout à fait nouvelle, à vrai dire². En 1989, Michel Barnier, alors président (RPR) du conseil général de la Savoie, rêvait déjà, « à l'horizon de l'an 2000, à la reconstitution d'un grand département

Savoie - Mont-Blanc » tel que celui-ci exista sous la Révolution française puis sous l'Empire napoléonien. Mais les projets du gouvernement de Jean-Pierre Raffarin en matière de décentralisation viennent de réactiver la réflexion, du moins chez les politiques. L'Assemblée des pays de Savoie, créée en septembre 2001 et constituée par la réunion commune des conseils généraux des deux départements, est ainsi appelée à exprimer ses préférences, jeudi 5 décembre, juste avant les Assises des libertés locales de la région Rhône-Alpes, prévues cinq jours plus tard.

La cérémonie d'ouverture des XVIe Jeux olympiques d'hiver débute le 8 février 1992 à Albertville dans le théâtre des Cérémonies. La

2- Savoie et Haute-Savoie à la recherche d'un avenir commun. Le Monde. 3 décembre 2002.

mise en scène est confiée au jeune chorégraphe Philippe Decouflé.

Les épreuves se déroulent à Albertville et dans les stations de ski proches de Tarentaise et du Beaufortain : Les Arcs, Courchevel, Les Ménuires, Méribel, La Plagne, Pralognan-la-Vanoise, Les Saisies, Tignes et Val-d'Isère. Le village olympique est à Brides-les-Bains et les centres de presse à Moûtiers et à La Léchère. Les villages d'accueil sont Valmorel et la Tania. L'équipe de France, pays organisateur, arrive en septième position avec neuf médailles, atteignant le record obtenu lors des Jeux de Grenoble de 1968. Le coût final estimé des Jeux — l'organisation, les aménagements globaux — est de 12 milliards de francs. Ils laisseront une trace indélébile dans le désenclavement du territoire : voie jusqu'à Bourg-Saint-Maurice, mise en 2x2 voies jusqu'à Moûtiers, amélioration de l'autoroute jusqu'à Albertville, percement du deuxième tunnel de l'Épine, automatisation des routes d'accès aux stations.

La Savoie réussit aussi l'après jeux : tous les équipements olympiques fonctionnent et les taux d'impôts locaux n'ont pas été augmentés au lendemain des Jeux. L'esprit olympique souffle toujours en Savoie : championnats du monde d'aviron à Aiguebelette en 1997 et 2015, championnats du monde de hand-ball à Albertville en 2001, championnat du monde de ski à Val d'Isère en 2009, candidature pour le biathlon en Haute Maurienne.

C'est aussi un « territoire de projets » pour la culture, avec le succès des « chemins du Baroque » reliant 50 églises et chapelles de Maurienne et de Tarentaise.

Dans le domaine économique, la reconversion d'une base militaire en un technopôle au bord du Lac du Bourget, permet de réunir ingénieurs, chercheurs et étudiants autour de l'Institut National de l'Énergie Solaire.

Michel Barnier a aussi initié le projet du « Grand Lac » pour le développement durable et la sauvegarde de la plus grande réserve d'eau naturelle en France, le Lac du Bourget.

Ministre de l'Environnement

Il va occuper ce ministère du 30 mars 1993 au 11 mai 1995 (gouvernement de cohabitation Balladur) et succède à Ségolène Royal, après le succès de la droite aux législatives de mars 1993. Il laisse sa place député à Hervé Gaymard.



Le ministère dont il a la charge est encore relativement jeune : il a lui-même concouru de 1973 à 1974, en tant que chargé de mission, à sa mise en place au temps du premier ministre de l'Environnement, René Poujade, de 1973 à 1974. Il s'agit d'ancrer la place de ce ministère dans le paysage politique français.

Le renforcement de la notion de développement durable s'accompagne d'un développement des compétences de son ministère.

Il porte la loi Barnier du 2 février 1995 qui encadre les compétences de l'État et des collectivités locales en matière d'environnement et institue les premiers principes généraux du droit de l'Environnement, comme le principe de précaution. Il crée aussi la Commission nationale du débat public pour les grands projets d'infrastructures. Les bases du développement durable sont posées.

Il met en œuvre une approche concrète et humaniste de l'écologie. Ainsi, il effectue en deux ans près de 200 déplacements en province et à l'étranger. On lui doit le plan « Loire Grandeur Nature », le programme de sauvegarde du Mont-Saint-Michel ou encore la protection de l'ours dans les Pyrénées.

Michel Barnier fait appel au président de la République pour faire avancer des causes internationales comme celle de l'effet de serre ; il fait ainsi ratifier des traités internationaux signés sous les gouvernements précédents. C'est Corinne Lepage qui lui succède.

Ministre délégué

aux Affaires européennes

S'il avait soutenu Édouard Balladur lors de la campagne présidentielle de 1995, son rival victorieux Jacques Chirac le nomme malgré tout dans son gouvernement. La construction européenne, autre engagement fort de sa carrière, le conduit au ministère délégué aux Affaires européennes du 18 mai 1995 au 2 juin 1997 (gouvernement Juppé I et II). Il succède à Alain Lamassoure. À ce titre, il est le chef de la délégation française pour la négociation du traité d'Amsterdam. Le traité signé le 2 octobre 1997 à Amsterdam maintient la structure en trois piliers de l'Union européenne et affirme les principes de liberté, de démocratie et de respect des droits de l'homme.

Entré en vigueur en 1999, le traité d'Amsterdam fait suite à celui de Maastricht. Ce dernier prévoyait dès 1992 une future révision des traités, afin notamment d'assurer une meilleure efficacité des institutions communautaires en vue des élargissements futurs. Le traité d'Amsterdam propose de mettre en place « un espace de liberté, de sécurité et de justice », et fait entrer de nouveaux domaines dans le champ communautaire. Il pose également le principe des coopérations renforcées, qui permettent à un groupe restreint de pays d'avancer plus vite sur des projets définis, et ébauche une réforme du fonctionnement institutionnel.

Michel Barnier s'attache alors, au sein du gouvernement, à deux priorités : la présence française dans tous les pays d'Europe centrale, orientale et balte et l'explication de l'Europe aux citoyens.

C'est Pierre Moscovici qui lui succède.

Sénateur

En 1995, alors qu'il est au gouvernement, il est élu sénateur de la Savoie. Il est réélu le 23 septembre 1997 et quitte le Sénat après sa nomination comme commissaire européen en septembre 1999. Il préside la délégation des Affaires européennes au Sénat pendant deux ans.

Commissaire européen aux Marchés intérieurs et aux Services

Nommé commissaire européen le 16 septembre 1999 et jusqu'au 31 mars 2004, il a la responsabilité d'animer la politique régionale et de cohésion et chargé de la réforme des institutions et de la Convention européenne sur l'avenir de l'Union. Lors du Conseil européen de Laeken, le 14 décembre 2001, il est

désigné avec António Vitorino pour représenter la Commission au sein du Présidium de la Convention sur l'avenir de l'Union présidée par Valéry Giscard d'Estaing. La Convention s'est fixée pour objectif d'élaborer une proposition de Constitution pour l'Union européenne, « la plus simple et lisible possible », qui lui permette de répondre aux enjeux de l'élargissement tout en renforçant sa dimension politique. C'est dans ce cadre que Michel Barnier se voit confier la présidence du groupe de travail sur la défense européenne.

Retour au gouvernement français

Ministre des Affaires Étrangères

Il est nommé ministre des Affaires étrangères dans le troisième gouvernement de Jean-Pierre Raffarin le 31 mars 2004, lors du remaniement



après la défaite de la droite aux élections régionales des 21 et 28 mars.

Il gère de nombreuses crises au quai d'Orsay, de la Côte d'Ivoire au tsunami en Asie du Sud-Est, en passant par les prises d'otages de journalistes Français en Irak.

L'enlèvement de deux journalistes, Christian Chesnot et Georges Malbrunot, par un groupe terroriste en Irak, le conduit dans les pays du Proche-Orient en août - septembre 2004, pour conduire, avec les services de l'État, les négociations afin d'obtenir leur libération qui a lieu après 124 jours de captivité, le 21 décembre 2004. Il est également impliqué dans l'action diplomatique française visant la libération de Florence Aubenas, relâchée après 157 jours de captivité.

Il y a également beaucoup travaillé au rapprochement de la France et des Etats-Unis.

« **Vacance politique** »

Après l'échec du référendum européen, il n'est pas reconduit dans

le gouvernement Dominique de Villepin en mai 2005 ; il est nommé au Conseil d'État à compter du 15 septembre 2005, au tour extérieur par décret du 23 juillet 2005.

En février 2006, il devient vice-président du groupe Mériieux Alliance, holding de sociétés dans le domaine de la biologie. Aux côtés d'Alain Mériieux, il est chargé d'animer les relations avec les grands organismes de santé internationaux, les instances économiques et financières, les acteurs du développement mondial.

En 2006, Michel Barnier est également conseiller spécial du président de la Commission européenne, José Manuel Durão Barroso. Il présente le 9 mai 2006 au Conseil européen un rapport proposant la création d'une force européenne de protection civile. Il est membre du groupe Amato, qui permet de rédiger un projet du traité modificatif jusqu'au 4 juin 2007.

Devenu le 6 mars 2006 conseiller politique de l'UMP, il se rapproche de Nicolas Sarkozy et lui apporte son soutien lors de la campagne pour l'élection présidentielle en 2007.

Ministre de l'agriculture

Le 19 juin 2007, il est nommé, à la suite des élections législatives, ministre de l'Agriculture et de la Pêche du gouvernement François Fillon II. Il remplace Christine Lagarde et assume ce mandat jusqu'au 23 juin 2009. Le ministère de l'Agriculture se voit, comme par le passé, élargi à la Pêche.

Michel Barnier ne s'y attendait plus. C'est le départ d'Alain Juppé, et le jeu de chaises musicales qui l'a remis dans le jeu. « *C'est l'Agriculture ou rien* », lui dit François Fillon. « *Tout de même, j'ai été ministre des Affaires étrangères* », se plaint Barnier. Il le sait, ils sont déjà deux à avoir décliné l'offre de remplacer Christine Lagarde. Gérard Larcher, qui a préféré préparer sa candidature à la présidence du Sénat. Et Pierre Méhaignerie, qui ne se voyait pas revenir dans un ministère qu'il avait occupé il y a trente ans. C'est François Fillon qui a défendu la candidature Barnier auprès de l'Élysée, en



plaidant que ce gaulliste social, comme lui, « *connaît Bruxelles, et sait négocier* ». Michel Barnier accepte : « *Au moins, je vais rester dans le coup* », confie-t-il à ses proches. Dans le bureau de son ministère, il a accroché quelques photos et placé un drapeau européen à côté du drapeau français. Première fois que le

ministre de l'Agriculture est un ancien commissaire européen. Un contre-emploi que Barnier assume : « *C'est un ministère au confluent de mes intérêts.* » Il plaidera pour l'agriculture auprès des technocrates de Bruxelles, et il défendra le point de vue européen devant les agriculteurs.

Une photo montre de Gaulle serrant la main d'Adenauer, en 1963 : le point de départ de son engagement en politique, à 14 ans. « *L'engagement gaulliste et européen a toujours été la colonne vertébrale de Barnier* », témoigne son vieux complice Jean-Pierre Raffarin, comme lui de la promo 72 de Sup de Co. « *En 2002, quand je lui propose le ministère de l'Éducation, il refuse parce qu'il est alors commissaire européen* », se souvient Raffarin. « *Jamais depuis 1957, un commissaire n'avait démissionné pour devenir ministre. Cela aurait donné de la France une image déplorable si j'avais abandonné mon poste au milieu du gué* », explique Barnier. Sérieux, professionnel, mais pas vraiment drôle : c'est le personnage trop poli que s'est façonné Barnier en plus de trente ans de carrière politique.

En **juillet 2007**, Michel Barnier présente le **projet du gouvernement**³ pour une agriculture durable,

3- Déclaration de Michel Barnier, ministre de l'agriculture et de la pêche, sur les ambitions du gouvernement pour une agriculture durable, forte et compétitive. Paris. 11/07/2007. www.vie-publique.fr

forte et compétitive. Nous devons tendre vers une agriculture créatrice de valeur. Elle doit s'inscrire dans un objectif de croissance riche en emplois et territorialisée. Elle doit produire sans complexe : produire pour le marché intérieur, produire pour répondre à l'augmentation des échanges internationaux et pour redresser le solde du commerce extérieur. Plusieurs pistes seront discutées : la concentration de l'offre agricole, l'adaptation du cadre des interprofessions pour développer des relations contractuelles fortes et durables entre producteurs et transformateurs, la mise en place d'un fonds assurantiel servant un objectif de structuration des filières, l'évolution du droit de la concurrence, la poursuite du dialogue avec la distribution. Cette compétitivité doit s'exprimer par la qualité des produits et non pas une banalisation et aseptisation de notre alimentation. Notre agriculture a une identité, elle porte des goûts, elle est détentrice d'une parcelle de notre patrimoine. Nos signes de qualité doivent être nos meilleurs agents commerciaux. Il convient d'étudier les conditions d'un partenariat avec la grande distribution pour assurer la promotion des signes officiels de qualité sans qu'elle ne les vampirise. Il s'agit aussi de participer à la création d'emploi notamment dans le secteur agroalimentaire. La mobilisation de la recherche, de l'innovation, de l'appareil de développement doit être mise au service des défis de la durabilité, de la compétitivité, et de la modernisation de l'agriculture et de l'agro-alimentaire. L'agriculture inscrite dans la croissance économique ne sera durable que si elle est aussi responsable. Nous devons bâtir une agriculture responsable et respectueuse de l'environnement, élément structurant pour la régulation du secteur agricole. Les premiers écologistes étaient les agriculteurs. Le Grenelle de l'Environnement s'ouvre, l'environnement devient l'affaire de tous. Dans ce contexte, l'agriculture doit réussir à articuler les politiques environnementales avec les autres déterminants du développement de l'agriculture et elle doit réussir à recomposer avec les autres acteurs. Est organisée avec la Ministre de la recherche, une conférence sur l'agriculture dans 30 ans. Quels territoires, quelles productions, quelles technologies, quelle alimentation, quels systèmes,



quels agriculteurs ? Des chercheurs de tout horizon échangeront avec la société. La chimie du végétal selon un modèle inspiré de la filière pétrolière et chimique pourrait à terme devenir un véritable secteur d'activité : biocarburants, autonomie énergétique des exploitations agricoles au moyen des nouvelles énergies, puits de carbone, énergies renouvelables... un champ totalement nouveau et prometteur pour l'agriculture. Elle doit être aussi porteuse de progrès social, au travers d'hommes et de femmes, des paysages, des territoires, du lien social, une vision du rapport de l'homme à la nature, au vivant, et de l'alimentation. Cette réalité aujourd'hui a une valeur : la production de paysages façonnés par le travail des paysans, par leur activité au quotidien. Des agriculteurs qui partent, ce sont des territoires qui se ferment. L'ambition du ministère, c'est de tenir les territoires, notamment en montagne, et de préserver les productions valorisant l'herbe, véritable ossature d'un grand nombre de territoires. L'alimentation joue un rôle fondamental dans la qualité de vie de nos concitoyens. Ils veulent une alimentation sûre et saine, variée et équilibrée et à des prix accessibles. La politique agricole devra être déclinée avec un objectif de santé publique. L'agriculture biologique a toute sa place dans cette politique de l'alimentation. Notre agriculture doit être forte au niveau européen et international. L'indépendance et la souveraineté alimentaires des Etats ne sont pas négociables. On ne peut laisser la dérégulation résoudre cette question, d'où l'importance d'une gestion des marchés et de stocks régulés. Au plan international, la priorité est simple : compte tenu du niveau élevé de normes sociales, sanitaires et environnementales en Europe, il est tout simplement impossible de soumettre les agriculteurs à la concurrence de pays tiers ne respectant pas le même niveau d'exigences. Au plan communautaire, d'importantes échéances se profilent avec le « bilan de santé » de la PAC. L'agriculture française est la première d'Europe, elle est donc la mieux armée pour affronter l'avenir. Mais Michel Barnier ne souhaite pas que la France soit isolée dans des postures défensives ou passistes. La stratégie de Lisbonne qui mise sur la compétitivité, la modernisation, et l'intelligence de l'Europe, a

besoin d'une agriculture compétitive, moderne et durable et donc d'une politique agricole. Nous devons déployer de nouvelles méthodes pour y parvenir : en renouvelant les relations avec les capitales européennes, les services de la Commission, en apportant une contribution positive de l'agriculture au Grenelle de l'environnement, en ouvrant sans tabou, les Assises de l'agriculture, en osant des expérimentations et pour ce faire sera organisée au printemps prochain une grande conférence sur l'agriculture à l'horizon 2030.

Michel Barnier, ministre de l'Agriculture et de la Pêche, s'est rendu à Berlin le 10 **juillet 2007** pour une première prise de contact avec son homologue allemand, Horst Seehofer. Cet entretien a été l'occasion de réaffirmer l'importance de la relation franco-allemande dans les secteurs de l'agriculture et de la pêche, de dresser le bilan de la présidence allemande du Conseil de l'Union européenne et d'évoquer les dossiers d'actualité.

Michel Barnier donne, en **septembre 2007**, le coup d'envoi aux Assises de l'agriculture⁴ à Paris. Son objectif est de définir avec la profession les missions du secteur pour demain et les axes de la prochaine Politique agricole commune. Le chef de l'Etat, Nicolas Sarkozy, souhaite en effet mettre à profit la présidence française de l'Europe en 2008, pour être leader dans la construction de la PAC de 2013. Il devrait préciser ses idées lors d'un discours de politique agricole prévu à Rennes, à l'occasion du Space. Michel Barnier se donne jusqu'au début de l'année 2008 pour proposer avec l'aide des professionnels, les propositions françaises de nouvelle PAC. C'est à cette date que la Commission européenne présentera « son bilan de santé » de la politique agricole commune et lancera les discussions avec les Etats membres dans la perspective d'une nouvelle libéralisation des marchés. Le ministre est convaincu que le moment est venu de réhabiliter la fonction traditionnelle des agriculteurs qui est de produire des aliments face à une Commission de Bruxelles, guidée depuis vingt ans par la seule volonté de maîtriser les volumes. La conjoncture mondiale a en effet radicalement changé flambée inattendue des matières premières baisse des réserves alimentaires mondiales.

4- Michel Barnier lance la réflexion sur les objectifs de l'agriculture de demain. Marie-Josée Cougard. Les Echos. 5 septembre 2007

La spéculation sur les carburants verts fabriqués à partir des céréales a contribué à bouleverser la donne. Sécheresse et inondations ont notablement réduit l'offre de céréales, de vins et de produits laitiers. On s'interroge sur l'opportunité de consacrer des terres à produire des carburants alors que les démographes les plus audacieux annoncent une population mondiale en forte progression. Dans ces conditions, il va falloir « *produire plus* », a déclaré Michel Barnier dans une interview au journal Le Monde. Sans pour autant retourner aux plus belles heures du productivisme et à ses méfaits sur l'environnement. « *Il faut produire différemment, efficacement et durablement.* » Comment résoudre cette équation à plusieurs inconnues : suspension de la jachère, autres moyens à découvrir... Le ministre veut profiter des prix élevés pour réaffecter certaines aides à la stabilisation des marchés et à la gestion des crises. Les instruments d'intervention sur les



marchés, supprimés lors des dernières réformes de la PAC, font cruellement défaut dans un secteur aux évolutions difficiles à prévoir.

Michel Barnier sera le premier membre du gouvernement français à se rendre à Athènes⁵, fin **septembre 2007**, après la reconduction du premier ministre, Costas Caramanlis, à l'issue des élections générales du 12 septembre dernier. Au programme : les énormes incendies qui ont ravagé le Péloponnèse en août dernier faisant plus de 60 morts, détruisant plus de 200 000 hectares, et causant plus de 4 milliards d'euros de dégâts. Les grecs sont d'autant plus intéressés par cette visite qu'en mai 2006, à la demande du président de la Commission européenne José Manuel Barroso, Michel Barnier, qui fut aussi commissaire européen, avait remis un rapport sur la création d'une Force européenne de protection civile comprenant précisément un important volet sur la lutte contre les incendies de forêts. Et le 4 septembre dernier, après les tragiques événements en Grèce, le Parlement européen avait déploré que la Commission n'ait curieusement pas donné suite à ce rapport. Un voyage qui pourrait donc relancer la polémique entre Athènes et Bruxelles.

5- Incendies : les grecs impatients de recevoir le ministre français de l'agriculture www.capital.fr 27 septembre 2007

Le ministre de l'Agriculture Michel Barnier a repris à son compte en **novembre 2007** devant l'Assemblée nationale⁶ l'objectif «ambitieux» d'introduire 20% de produits issus de l'agriculture biologique dans la restauration collective d'ici 2012. «Nous ne baisserons pas la garde sur l'objectif que je vous ai indiqué, qui est ambitieux, 20% de denrées issues de l'agriculture bio dans la restauration collective publique d'ici 2012», a déclaré M. Barnier. Il répondait au député vert François de Rugy, lors du débat sur le budget de son ministère dans le cadre de la loi de finances 2008. « Dans le cadre d'une circulaire, j'ai proposé en collaboration avec Jean-Louis Borloo d'introduire 20% de viandes issues de l'agriculture bio dans la restauration collective d'ici 2012 », a-t-il dit. Un groupe de travail du Grenelle de l'environnement avait déjà proposé fin septembre que les produits bios représentent 20% des menus de la restauration collective d'ici 2012. Le ministre a rappelé qu'il avait présenté en septembre un plan pour encourager l'agriculture bio en septembre dernier: « Ce plan a pour objectif de multiplier par trois la surface consacrée à l'agriculture bio en 2012 et d'atteindre 20% de la surface agricole utile en 2020 », a précisé M. Barnier.



Le Ministre de l'Agriculture s'est rendu en **février 2008** à Laguiole, pour le Comité National à l'Installation des Jeunes Agriculteurs. Il a à cette occasion rencontré la FDSEA et les JA de l'Aveyron qui l'ont sensibilisé aux problématiques agricoles du département.

Nicolas Sarkozy a inauguré, le **23 février 2008**, le 45e salon de l'agriculture de Paris en promettant d'engager dès la présidence française de l'Union européenne en juillet une « refondation » de la politique agricole commune et en affichant sa fermeté dans les négociations à l'OMC.

Le troisième séminaire international sur l'agriculture biologique organisé par l'Agence BIO, le **26 février 2008**, dans le cadre du Salon International de l'Agriculture portait sur le thème « Quelles évolutions des marchés et des stratégies au plan international pour le développement de l'agriculture biologique et de ses filières ? » Michel Barnier a rappelé son engagement en faveur de l'agriculture biologique et le défi de tripler les surfaces consacrées à l'agriculture

biologique d'ici 2012, dans le cadre du plan d'actions proposé par le ministère.

Le **Salon de l'agriculture 2008** ouvre ses portes à Paris. Il sera inauguré par Nicolas Sarkozy, qui, contrairement aux habitudes, ne se contentera pas d'aller de stand en stand, mais prononcera un discours sur la réforme de la politique agricole commune⁷. La Commission européenne a lancé la réflexion en présentant, en novembre, un « bilan de santé » de cette politique, la plus lourde de toutes celles menées au niveau européen. Le mois prochain, la présidence slovène doit rassembler les conclusions des débats entre les Etats

membres. Ensuite, Bruxelles élaborera de premières propositions, qui pourraient être adoptées par les ministres dès le mois de mai, pour application en 2009. Mais la vraie réforme est prévue pour après 2013. La France, elle, plaide pour une politique qui permette de mieux prévenir les crises et soit plus équitable, explique le ministre de l'Agriculture dans l'entretien accordé aux « Echos ». « Une vraie réorientation », souligne Michel Barnier. Mais Paris veut aussi conserver « une réelle marge de manœuvre dans l'usage des aides »

communautaires.

Nicolas Sarkozy était avant tout venu pour parler à l'inauguration du **Salon de l'Agriculture 2008**. Avant sa traversée, c'est donc sur le grand ring qui sert aux concours agricoles qu'il a inauguré ce 45e salon. Après s'être fait présenter quelques beaux spécimens de vaches, le Président est revenu sur les grandes orientations agricoles de la France. Il a d'abord confirmé sa volonté de déposer une candidature auprès de l'Unesco pour permettre la reconnaissance du patrimoine gastronomique français au «*patrimoine mondial immatériel*» et rappelé l'importance au soutien de l'installation des jeunes agriculteurs, avant d'insister sur les questions internationales. Sur les négociations OMC d'abord, il a joué la fermeté : «*Je m'opposerai à tout accord qui sacrifierait les intérêts de l'agriculture française, a-t-il affirmé sous les applaudissements des représentants du monde agricole. On ne peut plus continuer à*

7- La politique agricole commune doit mieux prévenir les crises et être plus équitable ». Catherine Chatignoux et Marie-Josée Cougard. Les Echos. 22 février 2008

6- Michel Barnier veut 20% de produits bio dans la restauration collective d'ici 2012. www.maire-info.com 15 novembre 2007

imposer à nos entreprises agricoles le dumping environnemental, le dumping social, le dumping fiscal, le dumping monétaire...», visant ainsi directement les pays émergents, «qui n'ont pas que des droits mais aussi des devoirs». Le Président a également souligné sa volonté de profiter de la présidence de l'Union, à partir de juillet, pour aller plus loin que le «bilan de santé» de la PAC et lui donner une «cohérence nouvelle», dès 2009.

En plein bain de foule, le président croise un visiteur récalcitrant qui refuse sa poignée de main.

«Ah non, touche-moi pas», prévient-il. Le président lui répond : «Casse-toi, alors ! », «Tu me salis», embraye le badaud. «Casse-toi alors, casse-toi alors pauvre con, va », lâche Nicolas Sarkozy. La vidéo mise en ligne sur leparisien.fr fait le buzz : 700.000 internautes la regardent le jour même de sa diffusion. La perte de sang-froid du président est mal perçue chez les agriculteurs. Ses annonces au monde agricole passent à la trappe. Son premier Salon est un véritable échec.

Alors que s'ouvre la présidence française de l'Union européenne le 1er **juillet 2008**, le ministre de l'Agriculture et de la Pêche fait feu de tout bois⁸. Il vient par exemple d'ouvrir son propre blog : « À la tête d'un ministère de plus de 40 000 agents, je souhaite apporter une touche plus personnelle et raconter comment se prennent les décisions en Europe ». Il assure qu'il écrira lui-même ses notes, il compte bien continuer l'expérience après la présidence française de l'Europe.

Ministre de l'agriculture durable, Michel Barnier a rappelé la nécessité de permettre à l'Agriculture de produire sa propre énergie⁹. Il prépare un plan Ecophyto pour la fin de l'année et il souhaite remettre en perspective les engagements du Grenelle de l'environnement. Il a réaffirmé, jeudi 4 **septembre 2008**, la volonté de son gouvernement « *d'accompagner le changement stratégique de l'agriculture vers l'autonomie énergétique* ». Le ministre s'est engagé à financer

jusqu'à 100.000 diagnostics d'exploitation pour comprendre comment des entreprises agricoles peuvent consommer moins d'eau, de carburant et d'électricité tout en restant compétitives. Ils permettront d'estimer le montant des économies qu'il est possible de réaliser puis, de définir quels seraient les investissements nécessaires à entreprendre pour rendre les exploitations moins dépendantes en hydrocarbures et en produits dérivés. Et pourquoi pas, envisager la stratégie à conduire pour produire elles-mêmes leur propre énergie. Il a aussi rappelé qu'il prépare d'ici fin



2008 un plan Ecophyto qui vise à réduire de moitié la consommation de produits phytosanitaires grâce à ses solutions alternatives. A propos de la filière biocarburant, Michel Barnier a déclaré : « Je ne laisserai pas plomber la filière. La question est de savoir quelle place ces cultures à vocation énergétique occuperont pour ne pas concurrencer les surfaces dédiées à la production alimentaire. » En visitant les stands du salon d'Outarville, Michel Barnier a pu apprécier l'intérêt que des milliers de visiteurs portent aux nouvelles technologies et aux matériels

exposés. Devant « le village des bioénergies », le hall consacré aux conférences sur les énergies renouvelables, le ministre s'est arrêté devant le stand qui valorise les menues pailles. Collectées par un récupérateur fixé à une moissonneuse, ce produit dérivé peut aussi bien être employé comme litière que servir d'aliment de base pour les bovins ou être utilisé comme combustible. Devant un autre stand consacré à l'énergie solaire, Michel Barnier s'affirme comme un partisan de l'énergie photovoltaïque depuis de longues années.

(à suivre...)

Jean Claude Brunelin

8- Michel Barnier laboure le terrain de la Com. Alain Delcayre. stratégies.fr 03/07/2008

9- A Ourtaville, Michel Barnier défend une agriculture autonome en énergie eu. www.TER-NET.fr 4 sept 2008

Les Iles Kerguelen : des hommes et des moutons (suite...)

Les apprentis sorciers

En 1951, des observations relatées dans les Mémoires de l'Institut scientifique de Madagascar¹, décrivent le cheptel. « En dehors des poissons et crustacés, la seule ressource alimentaire de l'île, mais d'importance, découle de l'abattage de quelques-uns des bovidés qui constituent un imposant troupeau. On peut approximativement l'évaluer à 2 500 têtes réparties sur le pourtour d'Amsterdam, principalement sur les faces nord et est, depuis la pointe de La Recherche jusqu'à la pointe Vlaming. Ce bétail provient d'individus importés de la Réunion par Heurtin, venu habiter l'île entre 1870 et 1871. La présence d'herbages a permis leur multiplication. Actuellement, les bêtes sont réunies par ensemble de 6 à 10 têtes, cantonnés chacun dans un pâturage défini et ne se déplaçant que dans des limites restreintes. D'autre part, s'il fut un temps où les mâles étaient proportionnellement beaucoup plus abondants que les femelles (1 vache pour 4 taureaux), il semble que maintenant l'écart soit moindre : 1 vache pour 2 taureaux nous paraît être plus exact. Au mois de janvier 1950, nous avons remarqué la présence de nombreux veaux. Au point même que la circulation dans l'île est sérieusement entravée par le risque constant d'être chargé par une bête furieuse. Les ressources en végétaux se bornaient, avant l'installation de la mission déjà citée à du chou, du céleri, du persil, espèces comestibles, et poussant aux abords des décombres de cabanes anciennement habitées par des pêcheurs réunionnais. Signalons en outre, qu'en plus des rats et de quelques chats sauvages issus d'anciens individus domestiques, un couple de cabris, de provenance réunionnaise, fut lâché en liberté en octobre 1948. »

Les auteurs des l'étude² suivante, MM. Fiasson et Diallo qui viennent étudier *une épizootie sur*



¹- Mémoires de l'Institut scientifique de Madagascar. Observations sur la faune marine et la pêche aux Iles Saint-Paul et Amsterdam. Tome VI. - Fascicule . 1951

²- Epizootie bovine à Nouvelle-Amsterdam par R. Fiasson et R. Diallo. Revue d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux. Janvier 1953

Amsterdam en 1952, précisent que les premiers bovins ont été apportés en 1871 (ou en 1873) par le colon Heurtin qui pensait s'installer, sans esprit de retour, à Amsterdam. avec sa famille. Il abandonne son projet en laissant les animaux sur l'île. Ils s'y multiplient jusqu'aux environs de 2000, certainement un plafond car les 50 kilomètres carrés et les 2000 hectares de pâturages ne permettent guère l'alimentation rationnelle d'un troupeau si important. Il y a nécessairement une sous-alimentation qui peut constituer une cause favorisante de l'épizootie actuelle. Il ne semble pas pourtant y avoir destruction du pâturage par surcharge. mais une utilisation maximale car même les jeunes pousses de joncs sont broutées. Le sol est jonché de lave, et la marche est difficile. L'herbe n'est présente que sur de minces plaques de terre végétale dans des failles ou des fonds en cuvette. La repousse doit cependant être rapide, favorisée par les terrains volcaniques et l'humidité de la mer. La partie méridionale est recouverte d'une terre végétale plus profonde et l'eau est abondante. C'est là justement où se trouvent les plus beaux animaux. Partout ailleurs, si les points d'eau sont nombreux, l'eau s'y trouve en petites quantités. La mare souillée où sont vautrés des

phoques, près du camp, est la plus importante et elle est très fréquentée par les animaux. Leurs déplacements sont extrêmement réduits car chaque petit troupeau se cantonne à une zone de pâturage enclavée entre deux coulées de lave. Dérangés, les animaux tentent de se glisser vers le haut ou vers le bas de cette

vallée étroite sans en franchir les limites. Les vaches en lactation ont cependant des besoins plus importants et leurs abreuvements plus répétés dans des mares souillées provoquent chez elles des surinfections qui finissent par amoindrir leur résistance et leur faire payer un lourd tribut à l'épizootie. Pour montrer le peu de besoin en eau, les auteurs citent le cas de ce taureau qui, ayant roulé en contre-bas des falaises d'Entrecasteaux, trouva en bord de mer, un pâturage à sa mesure et y est depuis deux ans. C'est de beaucoup le plus beau des animaux qui vivent sur Nouvelle-Amsterdam. Le pourcentage très élevé des taureaux est l'une des caractéristiques du troupeau. M. l'Administrateur Rouan qui effectua une mission à la fin de l'année 1948, cite une femelle pour dix taureaux. Les auteurs proposent cinq mâles pour une vache,

même, depuis le début des missions en 1951, compte tenu que l'on abat un taureau tous les quatre ou cinq jours. Le grand nombre des mâles n'apparaît que plus étrange : femelles plus sujettes aux maladies ; équilibre naturel biologique pour limiter la population ; faiblesse congénitale des femelles que leurs fonctions physiologiques rendent plus fragiles en certaines périodes, accidents de gestation, dystocies au vêlage, diminution de résistance pendant la lactation... Tous les auteurs ont aussi parlé de dégénérescence du troupeau et un format de plus en plus réduit. M. Rouan écrit que les vieux mâles ont un gabarit beaucoup plus impressionnant que les jeunes générations. On peut dire que ces bovins sont de petit format, phénomène observé aussi à La Réunion où le cheptel local est plus petit que les races européennes qui lui ont donné naissance. Les couleurs sont très variées avec une dominante foncée chez les mâles, tête noire, grisonnante en remontant vers le toupet qui est feu. Le museau est blanc et les membres plutôt noirs. Pour les vaches, la robe va du noir incomplet au blanc sale, ardoisé comme la Schwitz et rarement froment. Le docteur Jeannel du Muséum décrit des robes rousses, noires, blanches, pies, ce que les auteurs n'ont pas observé. Les animaux semblent se reproduire toute l'année avec cependant un pic de naissance en août et septembre correspondant à des saillies en décembre, au début de l'été austral. Outre les bovins, on compte sept moutons extrêmement sauvages, en deux groupes, l'un 3 femelles et un bélier, l'autre 2 femelles et un agneau, reliquat du troupeau de Bizet introduit en 1951 et peut-être pas étranger à l'introduction de l'épizootie. Pour être complet, il faut ajouter deux boucs et une chèvre, très farouches, descendants d'un couple amené avec le *Sapmer* en 1948. La flore est dominée par les graminées, poa, agrostis, houlque de Bretagne, cypéracées, joncacées, un seul arbre *Phyllica arborea*. On y rencontre aussi des bouquets de persil sauvage, céleri, et même des choux dans la grotte près des ruines de la maison de Heurtain, pissenlits et fougères dans les failles de rocher. A noter aussi des aloès, au-dessus de la mare aux phoques, plantés sans doute par Heurtain. Les symptômes de l'épizootie ont été constatés par le docteur Dialo en août et septembre 1952, à savoir un amaigrissement général avec poils ternes, nombreux cadavres surtout de femelles. Il note l'immunité dont semblent jouir les veaux et la plus grande résistance des taureaux. Les troupeaux du nord et



de l'est sont plus touchés que ceux du sud, en bien meilleure situation : dominante de taureaux, vaches âgées en bon état, densité plus faible, abreuvement dans des ruisseaux descendants des montagnes, protection des grands vents de l'ouest. Environ 30 % des animaux extériorisent la maladie : poil terne, diarrhées... Les cadavres sont nombreux et en l'absence de charognards mettent longtemps à se décomposer. Les vaches sont atteintes vers 4-6 ans, les mâles 2 ans, les veaux semblant indemnes. Au vu de ces descriptions et d'autopsies réalisées par les vétérinaires et de prélèvements analysés au laboratoire de l'Elevage à Tananarive, il semblerait qu'il s'agisse d'une entérite paratuberculose des bovidés (maladie de Johnne et Frothingam). Il est acquis que l'infection est récente aux dires de membres des missions. Elle pourrait faire suite à l'introduction de huit moutons Bizet lors de la mission 1951. On sait la résistance particulière du mouton au bacille de Johnne mais il peut aussi l'héberger et le propager. Et l'entérite paratuberculeuse fait partie de l'ensemble pathologique des herbages du Massif central. L'infection a été d'autant plus rapide que les bovins vivaient dans un milieu sain à l'abri des infections habituelles. Il est difficile de dégager des moyens de lutte dans de telles conditions : traitement des animaux, destruction des cadavres, désinfection des points d'eau, mesures de prophylaxie, abattage des animaux infectés... Il est alors hasardeux de se prononcer sur l'évolution du troupeau : résistance de quelques vieux animaux et disparition progressive, poussées épizootiques attaquant les animaux jeunes plus réceptifs... Les auteurs envisagent même une éradication complète et une réintroduction une fois les pacages stérilisés par une longue période de vacance... Ils critiquent également ces introductions intempestives non encadrés par des services compétents...

Fin des années 1950, Xavier Reppe fait escale sur l'île ³ « J'ai retrouvé les traces de la petite ferme de pierres sèches qu'il avait hâtivement construite et auprès de ces vestiges, un anneau de fer qui devait servir à attacher un taureau, ancêtre du magnifique troupeau de bovins qui prospère dans l'île... L'échec du colon Heurtin, dont l'établissement paraît avoir été extrêmement

³- Aurore sur l'Antarctique. Xavier Reppe. Nouvelles Editions Latines. Paris. 1957

sommaire, n'est pas sans rapport avec ses difficultés... Les agaves qui poussent au-dessus de la mare aux éléphants de mer ont été introduites par le colon Heurtin ainsi que le persil sauvage et les fameux choux arborescents aux multiples têtes... Dès le coucher du soleil, de tous les points de la montagne, s'élèvent des mugissements rauques qui s'approchent rapidement et des silhouettes de bœufs apparaissent de tous côtés entre les roches comme si les troupeaux descendaient à l'assaut du littoral et du camp qui les domine ». Ils s'abreuvent en compagnie des phoques. L'auteur note l'absence d'agressivité sauf parfois les vieux taureaux solitaires et les vaches défendant leurs nouveaux-nés. Il estime l'effectif entre 1000 et 2000. Ils semblent descendre de races européennes mais il remarque certains animaux avec un garrot un peu fort et une robe fauve qui peut faire penser à une parenté avec le zébu malgache. Il note la grande variété de couleur de robe. L'état des animaux est variable, influencé par la concurrence sur les pâturages « sur cette île où chaque bouchée d'herbe, chaque gorgée d'eau font l'objet d'une âpre compétition ». Femelles et veaux en font les frais, vaches efflanquées, maigres « voisinant avec des taureaux puissants et gras comme des animaux de concours agricole. » Ces femelles paient un lourd tribut à la moindre maladie ou une période de sécheresse. Il compte quatre taureaux pour une vache. Il conseille une exploitation rationnelle qui serait rentable avec castration des taurillons excédentaires et exportation des bœufs adultes. Certains ouvrages mentionnent des chèvres sauvages.

Il n'a constaté la présence que d'un vieux bouc noir adopté par une famille bovine. Il relate l'existence d'un petit troupeau de moutons d'une dizaine d'unités dont « les auxiliaires comoriens recherchent la trace quelques jours avant la fête musulmane de l'Aït-el-Kebir, pour prélever un sujet gras destiné à la confection d'un savoureux méchoui... »

Le troupeau est étudié en 1969 par R. Lesel. Son origine est très controversée⁴. Il s'agit cependant de taurins et non de type zébu, dont il est bien difficile de préciser l'appartenance ethnique. On

⁴- Étude d'un troupeau de bovins sauvages vivant sur l'île d'Amsterdam par R. Lesel. Rev. Elev. Med. Vet. Pays trop . 1969, 22.1 (107-125). En ligne sur https://www.researchgate.net/publication/318308743_Etude_d_un_troupeau_de_bovins_sauvages_vivant_sur_l_ile_d_Amsterdam

admet que l'ensemble du troupeau est issu de celui que Heurtin⁵ laissa sur place en 1871. Cependant on n'a pu jusqu'à présent fournir la preuve que cette origine est unique. Il est possible voire même probable, qu'un troupeau préexistant se soit trouvé sur l'île, importé par les navigateurs des XVIIe et XVIIIe siècles, dans le but de constituer une réserve de viande fraîche pour des équipages faisant relâche sur place. Cette pratique était courante et ils disposaient ainsi de viande fraîche pour améliorer leur menu de bord composé de poisson, de viande séchée et éventuellement compléter leur réserve.

L'observation de ces bovins aurait peut-être décidé Heurtin de tenter l'expérience avec un cheptel importé. Le cheptel premier était de type européen comme celui du réunionnais : animaux jerseyais, gris des Alpes, tarentais, pie-noir breton, ce qui explique la diversité des robes. Des prélèvements de sang confirment cette origine européenne. Ces animaux sont relativement sauvages mais pas impossibles à approcher. Une étude faite sur des taureaux abattus pour la consommation permet une approche de description. On distingue une grande variété de formats : animaux hauts sur pattes à corps assez court, sujets plus longs et bas sur pattes, et tous les intermédiaires. La robe dominante est fauve avec des variations allant du brun foncé presque noir au froment clair. Le cornage est moyen en forme de U aplati. Le dimorphisme sexuel est assez prononcé bien que l'ensemble est plutôt de petite taille (1,10 à 1,30 m au garrot), et plutôt légers (190 à 380 kg).



L'implantation des bovins varie selon les régions. Le Bas-Pays au nord-est de l'île

s'élève en pente douce depuis la falaise côtière jusqu'à la limite du plafond nuageux. C'est un secteur sec, aride en période estivale, raviné de coulées basaltiques dont les aires de pâture sont semées de gros blocs. Les animaux y vivent en troupes importantes de 30 à 100 sujets, à proportion d'un mâle pour deux femelles. Les sujets jeunes sont en bon état, continuant à têter des mères très maigres jusqu'au vêlage suivant. Le pâturage est parsemé d'ossements des animaux

⁵- Le 18 janvier 1871, un paysan créole de l'île de La Réunion, Heurtin, débarque de "la Sarcelle" sur l'île Amsterdam avec sa famille et ses compagnons. Ses tentatives de cultures et d'élevage d'ovins et de bovins se révèlent infructueuses et forcent le groupe à quitter l'île le 19 août 1871, recueillis très amoindris par un navire de commerce, en laissant les troupeaux sur place.

vieillissants venus finir leurs jours dans ce secteur. Le Haut-Pays ou secteur des joncs forme un croissant entourant ce plateau, de l'Ouest au Sud de l'îlot. La pente est beaucoup plus forte que dans le Bas-Pays, mais souvent noyé dans les nuages, il reçoit plus de précipitations. En été, en particulier au moment de la saison sèche, cette région reste toujours verte et humide. La répartition est plus contrastée avec des troupeaux de femelles et de veaux, les taureaux souvent regroupés entre eux. C'est le domaine des sujets les plus vigoureux. Le plateau supérieur à 600 m d'altitude a une forme arrondie et domine l'île. C'est un secteur de marais, de tourbières, prolongé par des zones chaotiques recouvertes de roches volcaniques déchiquetées. Les bovins ne s'y aventurent que rarement et sont absents de la région d'Entrecasteaux⁶, à l'Est et au Sud-Ouest, à forte pente, constituée de falaises et de failles ouvertes sur la mer.

En 1969, l'effectif est proche de 1100 têtes environ avec un équilibre des sexes voisin de 1. En 1931, Aubert de la Rüe estimait le troupeau à 1500 têtes. Près de 20 ans plus tard, Rabot l'estime à 2000 ou 3000 trouvant une prédominance très marquée des taureaux à raison de 8 mâles pour 2 femelles. En 1952, Fiasson et Diallo considèrent ces valeurs comme exactes. L'importance du cheptel ayant donc diminué en même temps que se réajustait l'équilibre des sexes. L'estimation la plus haute semble exagérée sans doute par manque de temps pour prospecter toutes les régions et en extrapolant abusivement. Curieusement en 1953, Nicolas ne trouve plus que 800 sujets, nombre avancé en accord avec le Docteur Pruche, médecin de la station. Une chasse abusive serait l'unique responsable de la nette raréfaction des animaux, un véritable safari où les chasseurs tiraient sans discernement taureaux et vaches, jeunes et vieux, pour afficher



en fin de journée un palmarès éloquent. De sévères mesures ont interdit ces pratiques.

Le régime alimentaire peut être déduit des observations de terrain. Dans le Haut-Pays plus humide dominant les cypéracées, plantes monocotylédones, herbacées, en touffe, souvent vivaces, aux feuilles comme celles des joncs ou en gouttière, aux tiges fréquemment de section triangulaire. Les graminées sont aussi présentes, les bovins consommant les jeunes pousses d'uncinia, en touffes typiques des zones humides. Cette espèce envahit progressivement les pâtures, conséquence du surpâturage et de la surpopulation. Le cheptel s'accommode aussi fort bien des plantes introduites par Heurtin et qui se sont adaptées : persil, céleri, choux, navet, carotte, pissenlit... Du ray grass semé près de la base en 1967, négligé dans un premier temps fut ensuite très apprécié. Les fougères ne semblent pas consommées ni la seule espèce arbustive insulaire, *phylica nitida*.

La majorité des vèlages a lieu durant le printemps austral et le début de l'été.

En terme de pathologie, une entérite profuse est fréquemment observée chez les vaches adultes pendant l'hiver austral. Les taureaux ne semblent pas atteints.

Une entérite paratuberculeuse survient en 1952, sûrement introduite en 1951 en même temps qu'un troupeau de moutons. En dehors de ces affections, on trouve d'autres causes de mortalité : abattage de taureaux pour la boucherie, mort accidentelle lors de chutes dans les zones accidentées, accidents de parturition, morts de femelles épuisées, décès de veaux naissants lors de tempêtes et de cyclones, vieillesse et épuisement.

Ce cheptel de 1100 individus environ dispose d'environ 2000 ha de pacages ce qui entraîne une surexploitation chronique.

L'auteur de l'étude propose un suivi rigoureux pour améliorer le troupeau : élimination des femelles stériles, des animaux faibles et malades, d'une grande partie des taureaux en ne gardant qu'un mâle pour 30 femelles. Le troupeau serait limité à 600 individus sélectionnés pour produire de la viande de qualité. Le surpâturage réglé par la limitation de l'effectif, il conviendrait d'améliorer par semis les pacages.

Suite au bilan de la situation écologique de l'île⁷

⁶- Antoine Reymond Joseph de Bruni d'Entrecasteaux, dit le « chevalier d'Entrecasteaux », né le 7 novembre 1737 à Aix-en-Provence ou au château d'Entrecasteaux et mort le 21 juillet 1793 dans l'océan Pacifique, est un navigateur français qui partit en 1791, à la tête de deux frégates, *La Recherche* et *L'Espérance*, à la recherche de l'expédition de Jean-François de La Pérouse, explorant tour à tour les rivages de Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les îles Tonga et les côtes australiennes.

⁷- L'éradication des espèces introduites, un préalable à

réalisé par Jouventin et Roux (1983b), des mesures de protection ont été envisagées (Decante et al., 1987). En 1987, une clôture de 4 km a été mise en place, partageant l'île en deux secteurs. Au sud, tous les bovins (1059) ont été éliminés par tir en mars 1988 et 1989 (Bertheaux et Micol, 1992). Au nord de la clôture, des tirs réguliers sont effectués pour stabiliser l'effectif du troupeau. En 1992, l'installation d'une seconde clôture s'est accompagnée d'une nouvelle campagne de tir de façon à exclure totalement les bovins au-dessus de 400 m. Désormais, le troupeau de 500 têtes environ se trouve cantonné dans la partie nord de l'île, sur 1200 ha (Micol et Jouventin, 1995). La solution d'une éradication des bovins sur l'ensemble de l'île n'a pas été retenue afin de sauvegarder le patrimoine constitué par ce troupeau issu de cinq fondateurs et ayant évolué naturellement pendant plus d'un siècle. Signalons aussi certains avantages liés au maintien d'un troupeau : alimentation en viande fraîche du personnel de la base, limitation des risques d'un incendie accidentel autour de la base.



A la suite d'un arrêté préfectoral engagé depuis 2009, dans le cadre du plan d'action biodiversité, l'administration des Terres Australes et Antarctiques Françaises (TAAF), il a été décidé de procéder à l'éradication des troupeaux de ruminants des îles Kerguelen et d'Amsterdam. La mise en œuvre de cet arrêté se déroule en 2010, année mondiale de la biodiversité. Cette action reçoit le soutien du Comité de l'Environnement Polaire et du Conseil consultatif des TAAF. Cette action, réalisée par les agents de la réserve avec un soutien apprécié des chasseurs volontaires présents sur le district, fut progressivement menée au travers de deux phases distinctes. La première, entre 2008 et 2009, consistait à faire diminuer la taille du troupeau en abattant principalement les femelles adultes et les jeunes (0-2 ans). La

la restauration des milieux insulaires. Cas des îles françaises. Jean-Louis Chapuis, Geneviève Barnaud, Frédéric Bioret, Marc Lebouvier et Michel Pascal. NATURES - SCIENCES - SOCIÉTÉS, 1995, HORS-SÉRIE

seconde, entre 2009 et 2010, était d'abattre le reste du troupeau (environ 200 bêtes). La viande liée à ces abattages était destinée à la consommation des bases australes. Après trois années de terrain au cours desquels se sont succédés plusieurs agents de la réserve, l'abattage a été déclaré finalisé en décembre 2010. Au cours des premiers mois de l'année 2011, plusieurs battues de contrôle ont permis de certifier définitivement l'élimination des bovins sur Amsterdam. De juin à décembre 2011, les clôtures qui cantonnaient jusque-là le troupeau dans la zone nord de l'île ont été entièrement démantelées.

Beaucoup de scientifiques⁸ ont contesté ces mesures d'éradication en proposant de réfléchir à une méthode de gestion qui permettrait d'allier la protection d'un environnement exceptionnel à la conservation d'une population domestique unique.

Aujourd'hui, il ne reste pratiquement plus aucune de cette tentative de colonisation⁹. Le troupeau a été éliminé, la cabane a disparu, un vague panneau près de la Mare aux Eléphants (MAE) sur la côte Nord en rappelle le souvenir. Heurtin a laissé son nom à une coulée de lave qui descend du volcan vers la côte nord, de même qu'à l'ancienne clôture installée pour limiter l'impact des bovins. Elle a été achevée de démanteler en décembre 2011, sauf les poteaux qui en marquent encore les limites et servent de point de repère. La Base Martin de Viviés a remplacé les anciennes dénominations de Camp Heurtin (1950) et La-Roche-Godon (1961). Le versant des Taureaux Sauvages rappellera le souvenir des bovins qui peuplèrent l'île.

Les mouflons

En 1957, les autorités en place décident d'offrir aux résidents la possibilité de chasser le mouflon. On importe donc un couple de Corse, originaire du zoo de Vincennes. La population de mouflons a d'abord crû de façon exponentielle pour ensuite

⁸-Eradication des bovins de l'île d'Amsterdam, un non-sens.26/03/10

http://www2.agroparistech.fr/svs/genere/especes/bovin/s/communique_bovins_amsterdam.pdf

Le scandale de la vache d'Amsterdam. Publié le 2 juin 2011 par les

biodiversitaires<http://www.lesbiodiversitaires.fr/>
Eradication des bovins de l'île d'Amsterdam. Grégoire Leroy. La lettre de la Société d'Étnozootechnie. Juin 2010

⁹- Le grand dessein de Monsieur Heurtin. Mars 2012.
<http://lebateauimmobile.over-blog.com>

fluctuer, à partir du début des années 80, entre 300 et 700 individus. Les deux animaux ont été relâchés avec trois rennes suédois sur la seule île Haute de 6,5 km². Comptant une centaine de têtes chacune à la fin des années 1960, les deux populations sont entrées en compétition pour l'espace et la nourriture de ce petit territoire insulaire, et les rennes ont fini par gagner la Grande Terre à la nage, jusqu'à totalement disparaître de l'île Haute vers 1980.

Jusqu'au début des années 2010, tous les mouflons de l'archipel se trouvaient encore sur l'île Haute, territoire rocheux, qui ne comptait que 30 % d'un faible couvert herbacé. En 1972, des graminées fourragères ont été introduites sur l'île afin d'améliorer les ressources pour les mouflons.

La population a connu une progression fulgurante, puisque « la population [de la petite île] atteint 100 individus au début des années 1970 [...], puis a augmenté de façon exponentielle pour aboutir à 700 individus en 1977. » Depuis lors, la population a été caractérisée par une dynamique cyclique, fluctuant entre 250 et 700 individus (Chapuis et al. 1994), avec des effondrements hivernaux se produisant à une périodicité de 3-5 ans après que le nombre d'individus ait dépassé environ 600.

L'introduction de 1957 n'était pas la première tentative, puisque l'année précédente, un autre couple provenant déjà du zoo de Vincennes avait été relâché sur le minuscule îlot Blackeney (2,5 km²), dans le Golfe du Morbihan, mais les deux bêtes étaient rapidement mortes.

La population de l'île Haute souffre potentiellement de plusieurs handicaps génétiques : elle descend d'un couple unique, elle vit sur une île de petite taille ce qui entraîne une forte proximité reproductive entre tous les individus, et elle passe par des effondrements de population réguliers, qui divisent tous les trois à cinq ans la population par deux, voire davantage. Une très forte consanguinité était donc inévitable, porteuse attendue d'une très forte homozygotie. Pourtant, dans un article publié dans *Proceedings of the Royal Society of London* le 22 février 2007, Kaeuffer et ses collègues ont montré que malgré la faiblesse de la population originelle (deux animaux) la diversité génétique de la population, quoique plus faible

que celle des populations corses d'origine, était encore étonnamment élevée, ce qui semblait écarter les problèmes de consanguinité qu'on aurait pu attendre. Mieux, les échantillons génétiques de 2003 étaient beaucoup plus hétérozygotes que ceux des années 1960 et 70. Les chercheurs attribuent l'augmentation de cette diversité génétique à la sélection naturelle, l'échelle de temps étant trop courte pour que cette diversité soit attribuable à des mutations génétiques, et les îles trop isolées pour avoir subi des migrations. Cette diversité s'explique par l'élimination, au fil des générations, des individus avec une faible diversité génétique.

À la suite d'une décision des comités scientifiques des Terres australes françaises, l'abattage de tout le troupeau de mouflons a été décidé pour lutter contre les effets négatifs pour l'environnement des introductions d'espèces invasives, en particulier le broutage de végétaux endémiques rares. Les campagnes ont été menées entre 2009 et 2012, année où les quatre derniers animaux ont été abattus. L'espèce est aujourd'hui considérée comme éradiquée.



Les rennes

Dix rennes de Suède ont été introduits en 1955-1956 sur l'île Haute. Cette petite population d'origine a été renforcée par les descendants de trois rennes suédois introduits en 1957 sur l'île Haute avec les mouflons. Comptant une centaine de têtes chacune à la fin des années 60, les deux populations sont entrées en compétition pour l'espace et la nourriture de cette petite île, et les rennes ont fini par gagner la Grande Terre à la nage en 1981, jusqu'à totalement disparaître de l'île Haute. La population de rennes est estimée en 2013 à 2 000 têtes environs, avec un tendance à la stabilité démographique. Leur impact a été négatif pour certaines espèces végétales, en particulier les lichens, dont la croissance est très lente, et sur lesquels ils exercent une forte pression. À compter de 2011, un programme d'analyse de l'impact environnemental précis des rennes a été entrepris, afin de statuer sur la politique de gestion à mener les concernant : régulation de la population ou éradication.

(à suivre..)

La politique agricole de Napoléon Bonaparte

Les ovins (suite)

Sous le Premier Empire (mai 1804 – avril 1814)

La mérinisation du cheptel français

Les dépôts de béliers mérinos

L'Abbé Tessier¹ donne une explication sur la genèse de cette mesure. Les éleveurs de mérinos purs ne pouvaient tous les vendre comme reproducteurs. Ils castrèrent les mâles en trop pour les engraisser pour la boucherie. Bonaparte en fut choqué : « *Comment ! châtrer des béliers mérinos, c'est un crime comme de châtrer des chevaux arabes. Je veux empêcher cela. S'il faut dépenser 20,000,000, je les dépenserai.* » M. de Montalivet était alors ministre de l'intérieur. Il fut chargé de dresser un plan pour répondre aux souhaits de l'empereur. « *Ce plan consista à acheter des béliers dans les troupeaux purs mérinos, à les placer dans différents dépôts d'où, au temps de la monte, on devait les distribuer aux cultivateurs qui les y ramèneraient après les avoir employés. En communiquant ce plan, M. de Montalivet ajoutait qu'à mon retour de Hollande, où j'avais été envoyé, je l'aiderais de mes conseils.* » Tessier mis au courant de ce projet, le désapprouve mais doit l'exécuter. Une véritable administration mérinos est mise en place avec 4 inspecteurs généraux, un pour le Nord, un pour le Midi et deux pour le Centre, et plusieurs sous-inspecteurs : MM. Poyferé de Cère, de Vitrolles, de Lullin de Châteaueux, Imbert, L'Echeneur, Chesneau-Latouche neveu de Gilbert, et Saint-Léger. Ils achètent des béliers dans des troupeaux reconnus purs, font des mécontents dans ceux qu'ils excluent. Les reproducteurs sont tous payés au prix fixé par le ministre et placés chez des dépositaires sous convention. Tessier critique le système en indiquant qu'il n'était pas possible de connaître tous les troupeaux et de prendre tous les animaux disponibles ce qui rendait les autres invendables et décourageait les éleveurs. Le système de prêt était aussi très risqué au point de vue soin des béliers aussi bien chez les dépositaires que chez les utilisateurs. L'aspect sanitaire était difficile à maîtriser avec le risque de propager des maladies. La première année de mise en place des dépôts, il y eut beaucoup de mortalité. M. Becquey, devenu directeur de l'agriculture en 1814, supprima les dépôts trop dispendieux.

Le décret du 8 mars 1811

Le décret du 8 mars 1811 régleme la formation de dépôts de béliers mérinos. Dans le cours des années 1811 et 1812, il sera formé 60 dépôts de béliers mérinos. Chacun de ces dépôts sera de 150 béliers au moins, et de 250 au plus. Ils seront confiés à des propriétaires ou fermiers, lesquels les entretiendront, nourriront, profiteront de la toison, et recevront, s'il y a lieu, selon les localités et le prix des fourrages, une indemnité annuelle, qui sera réglée à l'avance par notre ministère.

Au temps de la monte les béliers seront distribués gratuitement aux propriétaires de troupeaux indigènes, qui les soigneront et en répondront, sauf les accidents non provenant de leur part.

Ces béliers, après la monte, rentreront au dépôt.

Le nombre des dépôts sera augmenté, chaque année, pendant 7 ans, et porté jusqu'à 500.

Il statue aussi de la manière de former les dépôts.

Pour former les dépôts de béliers, on prendra tous les béliers qui existent, au-dessus des besoins, dans nos bergeries impériales ; tous ceux qui en proviendront à l'avenir ; tous les béliers qui se trouveront dans les troupeaux qui seront extraits d'Espagne, d'après nos ordres ; les béliers qui seront achetés de gré à gré dans les troupeaux des particuliers, reconnus par les inspecteurs, pour être de race pure et sans mélange.



¹- Histoire de l'introduction et de la propagation du Mérinos en France. Ouvrage posthume de M. Tessier. Bouchard-Huzard. Paris. 1839

Des *règles de police* complètent le dispositif.

Il est défendu à tout propriétaire de troupeau de race reconnue pure, de faire châtrer aucun bélier, sans que l'un des inspecteurs ait examiné les animaux anciens, antérieurs ou de l'année, ne lui en ait donné attestation, n'ait fait le choix des béliers pour les dépôts, et permis la castration de ceux qu'il aura laissés comme défectueux ou trop faibles, lesquels il marquera à cet effet. Le surplus sera acheté de gré à gré pour le compte du Gouvernement.

Tout propriétaire de troupeau métis qui sera à portée d'un dépôt de béliers mérinos, et à qui ce dépôt pourra fournir des béliers pour sa monte, sera tenu de faire châtrer tous ses mâles.

La contravention aux articles précédents sera constatée par les inspecteurs des troupeaux, ou, sur leur réquisition, par les officiers de police, et punie : de la confiscation des animaux châtrés ou non châtrés ; d'une amende de 100 francs à 1000 francs, et double en cas de récidive.

Sont prévus quatre *inspecteurs généraux* et un *inspecteur particulier* par chaque arrondissement : pour la surveillance et l'inspection des dépôts de béliers ; pour faire les achats et exercer la police.

Les *inspecteurs généraux* seront chargés : de visiter, une fois par an, tous les dépôts et tous les troupeaux de race pure ou améliorée ; de faire les achats de béliers au compte du gouvernement ; de correspondre avec les inspecteurs particuliers ; de former des états annuels des bêtes pures et améliorées ; de recueillir et transmettre, sur la branche d'économie rurale dont ils sont chargés, tous les renseignements nécessaires.

Les *inspecteurs particuliers* surveilleront les dépôts de béliers, en feront la répartition au moment de la monte visiteront les troupeaux où ils seront pendant la monte, prescriront et feront exécuter les mesures sanitaires, visiteront, inspecteront les troupeaux de race pure et améliorée, correspondront avec le ministre de l'intérieur, le préfet et l'inspecteur général.

Le dernier point aborde le traitement des inspecteurs et les fonds mis à disposition pour financer l'opération à savoir 600 000 francs pour 1811 « *et successivement ceux nécessaires pour porter au complet et entretenir les dépôts, jusqu'à ce que le système d'amélioration des races de bêtes à laine soit complet.* »

Cet arrêté n'a guère le temps d'être appliqué. Nous n'avons rien trouvé concernant la Haute-Loire mais quelques renseignements sur d'autres dépôts.

Sur le plateau de Langres², les abbayes du moyen âge, principalement l'abbaye cistercienne d'Auberive, nourrissaient dans leurs grandes fermes d'importants troupeaux de moutons. Dès la fin du XVIII^e siècle Daubenton qui possédait la ferme de Courtangis près de Montbard avait tenté améliorer la race du pays par des croisements avec des mérinos importés d'Espagne en vue d'obtenir une laine de plus belle qualité. La création d'un dépôt de béliers mérinos en 1811 à **La Villeneuve-les-Convers (Côte-d'Or)** en plein Châtillonnais eut pour conséquence la constitution de troupeaux de choix aux



toisons fines et bien fournies. Le directeur était M. Blandin. Le cheptel comprenait 67 béliers d'origine Derepas, 81 Rambouillet, 42 François Jourdeuil maire de Veuxhalles (Côte-d'Or). Ce troupeau de Villeneuve a été dispersé en 1814 et les béliers répartis dans des élevages de la région (Ordonnance du 27 septembre 1814). Par la suite le Châtillonnais qui possédait les plus grands troupeaux de la Montagne resta spécialisé dans l'élevage du mérinos.

Dès qu'il a connaissance du décret, le préfet de *l'Isère*³, Fourier, demande aux sous-préfets d'en faire part aux grands éleveurs de leur arrondissement. L'intervention de l'État dans l'amélioration des races ovines se traduit sous l'Empire par l'établissement d'une administration nationale autonome. Un système organisé et structuré, avec des employés spécialisés, est mis en place nationalement. Les propriétaires de dépôts de béliers mérinos sont choisis par les inspecteurs généraux des béliers mérinos, au nombre de quatre pour toute la France. Ces hommes, au traitement équivalent à celui d'un préfet (8 000 francs

² - L'évolution agricole du plateau de Langres. Marcelle Richard. Annales de géographie. Année 1929

³ - L'action publique dans le domaine de l'agriculture au début du 19^e siècle : l'État et l'élevage en Isère du Consulat à la monarchie de Juillet de M Thoral. 2005. Ruralia

de traitement et 4 000 francs de frais de tournée) parcourent les différents départements de leur circonscription et font l'examen des emplacements proposés pour l'établissement de dépôts. Ils se rendent sur place pour examiner la nature du sol et du climat, le régime localement suivi dans le traitement des bêtes à laine, et les maladies dont sont atteints les moutons dans cet endroit. Puis ils déterminent si le propriétaire possède les qualités estimées nécessaires. Les dépositaires de béliers du gouvernement doit répondre à plusieurs critères : une « *moralité* » reconnue ; une aisance financière à savoir une exploitation suffisante pour nourrir, aux champs comme dans la bergerie, un troupeau de 150 à 250 béliers, indépendamment de ses propres troupeaux, des bâtiments vastes et bien aérés, de bonnes conditions sanitaires avec des troupeaux sains et sans béliers métis, la possibilité d'isoler le troupeau du gouvernement et enfin des compétences de la part du dépositaire et de ses employés pour l'élevage. Il faut en effet que le dépositaire ait un « *berger intelligent* », susceptible de donner des soins, capable de prévenir certaines maladies (la gale, la boiterie...) et assez attentif pour éviter les communications avec les troupeaux étrangers et ne pas conduire les animaux dans des pacages qui leur sont contraires et dans des temps qui ne leur conviennent pas.

L'inspecteur général chargé, entre autres départements, de l'Isère, est Eugène de Vitrolles. Les inspecteurs généraux doivent visiter une fois par an tous les dépôts ou troupeaux de race pure ou améliorée, faire les achats de béliers au compte du gouvernement en Espagne ou, de gré à gré, dans les troupeaux de particuliers reconnus pour être de race pure, correspondre avec les inspecteurs particuliers et former les états annuels sur les dépôts de béliers, et enfin recueillir tous les renseignements nécessaires sur l'élevage des moutons. Se livrant à des tournées dans plusieurs départements, il obtient l'autorisation du gouvernement de correspondre dans chaque département avec un « *propriétaire éclairé* » qui puisse le remplacer et suivre en son absence les opérations dont il est chargé. Eugène de Vitrolles choisit pour cela, pour l'Isère, le sieur d'Avignonet, un grand propriétaire de l'arrondissement de Grenoble.



Au-dessous de ces quatre inspecteurs généraux, des inspecteurs particuliers sont nommés par le gouvernement. Ces places, très bien rémunérées (2 400 francs de traitement, et 1 200 francs de frais de tournée), sont particulièrement recherchées par les notables locaux férus d'agromanie, les grands éleveurs du département, moyen de concilier leur passion et une activité professionnelle rétribuée et assez prestigieuse localement.

L'administration chargée du contrôle et de l'application des mesures gouvernementales est mise en place assez rapidement, mais elle n'est qu'une structure d'encadrement. Le gouvernement dépend, pour l'application de son programme, de l'action des grands propriétaires et des grands éleveurs du département car ces mesures ne sont qu'incitatives. Les grands propriétaires candidats au dépôt de béliers mérinos ne sont pas très nombreux au début, notamment à cause de la charge et du risque financier que représente l'entretien d'un grand troupeau de 150 béliers.

La solution adoptée consiste alors, en Isère, à établir un dépôt unique mais plus petit que prévu. Un dépôt de 80 béliers mérinos est ainsi établi dans le département, en juin 1813, dans la commune de Mens, située dans la montagne, avantage pour l'élevage de moutons mérinos. Le dépositaire choisi par le gouvernement est le maire de Mens, Pélissier, un des grands notables et grands propriétaires agriculteurs du département. Passionné par l'élevage, notamment l'élevage de moutons, il avait été l'un des premiers à acheter, à ses frais, des moutons mérinos en 1806. Tous les frais d'entretien de ces mérinos sont à sa charge, à l'exception des frais de vétérinaire en cas de maladie, pris en charge par l'État. Les béliers de ce dépôt devant servir à l'amélioration des races, Pélissier doit les distribuer, pendant le temps de la monte, entre les divers propriétaires du département qui en font la demande, en prenant des précautions sanitaires très strictes. Lorsque les béliers rentrent au dépôt, il doit les inspecter afin de « *se prémunir contre le danger d'introduire dans le troupeau quelque bête infectée [...]* ». Pélissier commence, dès août 1813, à distribuer les béliers de son dépôt aux propriétaires du département qui en demandent pour le service de la monte, principalement de grands éleveurs et grands notables du département.

En Isère, comme dans d'autres départements, l'élevage du mouton mérinos connaît une crise importante en 1813-1814 et il disparaît à la fin de l'Empire. Dès octobre 1813, le propriétaire du dépôt de mérinos se plaint au préfet de ce que les béliers du gouvernement sont en mauvaise santé. Le dépôt de mérinos est finalement dissous par le gouvernement en décembre 1814 et les animaux répartis dans les troupeaux de particuliers, de grands éleveurs du département. En décembre 1815, le dépôt de béliers de mérinos de Mens est

définitivement fermé. Sur les dix béliers qui restaient dans ce dépôt en février 1815, trois sont morts, deux ont été confiés à des éleveurs locaux, cinq restent dans la propriété de Pellissier.

En **Loir-et-Cher**⁴ où le dépôt est établi en septembre 1813, aux confins de la Sologne, chez M. le marquis de Gaucourt à Beauregard. Les contraintes sont nombreuses et l'opération n'est pas d'un bon profit car les indemnités peinent à couvrir les frais de fourrages, de logement et de gardiennage d'un berger. Les prêts de béliers sont très encadrés. Les demandes adressées avant la fin mai doivent être accompagnées d'un certificat du maire ou d'un vétérinaire attestant du bon état sanitaire du troupeau. Les béliers sont pris au dépôt courant août à raison de 3 pour 100 brebis. Ils reviennent au dépôt au plus tard le premier octobre. Les bénéficiaires sont tenus de les bien soigner, d'éviter de les envoyer aux champs par la rosée, la pluie et le brouillard. En cas de perte, elle doit être constatée par le maire ou un vétérinaire, la peau et la corne avec sa marque étant rapportées au dépôt. Les grands propriétaires ont déjà leurs reproducteurs et feront peu appel au dépôt d'autant plus que l'amélioration de la race solognote ne les préoccupe pas tellement. Le dépôt sera fermé le 24 février 1815 et il ne possédait alors que 28 béliers. Dix seront donnés et les 18 autres laissés au dépositaire en compensation de son indemnité de gardiennage.

En **Languedoc**⁵, « le gouvernement impérial avec la création de dépôts de béliers en 1811, met sur pied un véritable dirigisme ovin centré sur le mérinos. Les premiers mérinos arrivant d'Espagne ne rencontrèrent que peu de succès en Languedoc méditerranéen... Par la suite, lorsque le gouvernement impérial se lança résolument vers une politique de métissage avec des mérinos importés d'Espagne, cinq dépôts de béliers seulement se créèrent sur les treize prévus en Languedoc. Ils eurent d'ailleurs une courte existence puisque la dislocation intervient le 24 septembre 1814. »

Dans le **département du Nord**⁶, le dépôt est placé dans la commune de Viesly de l'arrondissement de Cambrai, chez M. Depreux, maire de cette commune. Dès les premiers jours d'octobre dernier, il est arrivé chez lui un premier convoi de 105 beaux béliers mérinos. Aux termes du décret, au temps de la monte, ces béliers doivent être distribués gratuitement aux propriétaires des troupeaux indigènes qui doivent les soigner et en répondre, sauf les accidents non provenant de leur part. Ces béliers après la monte, doivent rentrer au dépôt.

Jean-Baptiste Leschenault de la Tour (1773-1826) est surtout connu comme botaniste en chef de l'expédition Baudin vers l'Australie, en 1803, d'où il rapporta une très riche collection de plantes et d'oiseaux. En 1811, on le retrouve chargé d'une mission d'inspection des dépôts de brebis mérinos dans les départements de la Lozère et de l'Aveyron⁷. Il enquêta avec soin et produit des rapports remarquables. Dans une lettre à son épouse (?) d'Orléans, en août 1811, il évoque son voyage avec humour.

« Me voilà en route pour aller remplir la mission dont je suis chargé. Je me rends à Limoges et là je recevrai des nouvelles de M. Poyferé de Cère, mon inspecteur général avec lequel je dois commenter ma marche et mes opérations. Je voyage à petites journées et à cheval, c'est le moyen le plus économique et le plus convenable pour les visites que j'aurai à faire. Cette manière hussarde de voyager n'a rien de désagréable, on voit très bien les pays où l'on passe. J'ai choisi un animal de naturel pacifique qui ne trouble pas par une trop grande vivacité mes réflexions. Nous sommes déjà bien accoutumés ensemble, je le nourris bien et il me porte de même... Cette diable d'inspection est bien loin []. Vous me demandez ce que vaut ma place ? Peu de choses, 2400 francs d'appointement puis des frais de route qui ne sont pas réglés pour cette année... Vous voyez que je ne tonds encore, ni n'écorche ces pauvres mérinos, mais avec le temps il me sera peut-être permis de viser à une inspection générale et alors la place vaudra la peine. Il était essentiel pour l'avenir, que je tins à quelque chose, le gouvernement n'abandonne point ceux qu'il emploie ».



⁴ - La Sologne : Des moutons, des landes et des hommes (XVIIIe siècle-Second Empire). Bernard Heude. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

⁵ - La crise de l'élevage ovin en Languedoc méditerranéen dans la première moitié du XIXe siècle. Yvette Maurin. Cahiers de la Méditerranée. Année 1977

⁶ - Annuaire statistique. Annuaire du département du Nord. An XI-1890

⁷ - Le commerce de laines d'Espagne sous le Premier Empire. F. Evrard. Revue d'histoire moderne et contemporaine. Année 1937. 12-28

Ce n'est que 5 ans plus tard, en 1816, qu'il sera nommé directeur du Jardin Royal de Pondichéry et correspondant du Muséum.

Il semble qu'en deux ans, 50 dépôts furent créés mais ne groupèrent qu'un petit nombre de béliers. Les sommes consacrées au financement de l'opération ne furent jamais suffisantes : 200 000 francs en 1811, 350 000 en 1812 et 1813. La création de ces dépôts soulevait de vives critiques même au sein de cette administration. Lullin de Châteauvieux, directeur général des troupeaux de béliers, dénonçait l'absurdité de ce décret qui décourageait les éleveurs de mérinos purs. Les propriétaires de métis n'avaient plus intérêt à leur acheter des béliers de race pure alors que le gouvernement leur en fournissait gratuitement.

Bergeries et dépôts de béliers, à quelques exceptions ne survivront pas à l'Empire. Il faut préciser aussi que l'état de guerre et le blocus continental perturbèrent sérieusement le cours des laines⁸. Un décret du 12 décembre 1805, sanctionné par la loi du 30 avril 1806, prohibait la sortie de France des laines et des mérinos. En 1809, Napoléon ayant razzé les laines espagnoles « pour en ravir l'emploi aux anglais », inonda le marché français du double de la capacité d'absorption des manufactures. S'y ajoutèrent les laines de France et d'Allemagne qui ne pouvaient passer en Angleterre et encombraient les magasins. Pour remédier à la situation, le gouvernement organisa une vente des surplus en janvier 1810, qui entraîna une chute des cours et un mécontentement des éleveurs.

Quoiqu'il en soit, en 1811, la France comptait 200 000 mérinos de race pure et 200 000 métis. Selon les économistes, il aurait fallu pour approvisionner les manufactures de drap, 2 millions de mérinos et 10 millions de métis. La baisse du cours de la laine après 1825 va amplifier la désaffection pour le mérinos ainsi que la concurrence des races à viandes venues d'Angleterre.

La situation en Haute-Loire.

Lors du grand recensement de l'an III⁹, l'agent national de Brioude, le citoyen Dalbine décrit la population ovine de son district. Il distingue trois espèces : le mouton du Quercy avec une laine assez belle dans le canton de Paulhaguet ; les moutons appelés Bizets avec une laine peu abondante mais soyeuse et cendrée, dans la partie occidentale du district ; la Rava à longue laine dans la partie orientale. « On pense qu'il serait à propos d'envoyer des ci-devant provinces du Quercy et du Rouergue quelques brebis et béliers qui, à la longue renouvelleraient absolument les espèces. Le district désirerait un des béliers et des brebis que le ci-devant Capet avait fait venir d'Espagne et que l'on croit être à Meudon ou à Bellevue. »

Au printemps 1801, lors de l'extraction de Gilbert, une partie du troupeau est acheminé vers Paris avec des livraisons intermédiaires pour des particuliers, notamment à Lyon dont 3 béliers et 6 brebis pour la Haute-Loire. Nous n'en connaissons pas le destinataire.

Hector du Lac de la Tour¹⁰ décrit le Velay¹¹ et le canton du Puy en 1813 : géologie, productions agricoles végétales et animales.

« L'espèce de brebis qu'on élève est de mauvaise qualité, mais susceptible d'une amélioration qui n'a été tentée que par un seul propriétaire de la commune de Coubon, et cette expérience n'a pas réussi, parce que les mérinos destinés au perfectionnement de la race indigène furent placés dans un vallon fertile, abrité et volcanique ».

L'auteur possède lui-même un troupeau pur et pratique du croisement avec des brebis locales mais les agriculteurs du voisinage refusent à se prêter à des expériences.



⁸ - Ibid

⁹ - Le recensement des animaux de ferme de l'an III (1795). Etudes sur le Velay au XVIII^e siècle. Elie Pandraud. Centre graphique d'impression moderne. Le Puy-en-Velay. 1989

¹⁰ - Fils de Jean-Baptiste Sonyer du Lac, Pierre Raphaël dit Hector écrivit et publia des ouvrages statistiques et historiques sur le département de la Loire et de la Haute-Loire sous le nom d'Hector du Lac de la Tour d'Aurec (1773-1826) et s'intéressa particulièrement à l'ethnographie et aux croyances des Gaulois. Seigneur de La Boutonne, Marnas, Pralong et la Tour des Sauvages, il fut aide de camp du général Louis François Perrin de Précý, commandant de la Garde nationale, officier des dragons, officier d'artillerie, conseiller général de la Haute-Loire, écrivain naturaliste et historien distingué, archéologue et membre correspondant de l'Académie de Lyon.

¹¹ - Histoire du département de la Haute-Loire, Velay, canton du Puy. Hector du Lac de la Tour. Imprimerie J.B. La Combe. Le Puy. 1813

« Possesseur d'une propriété aride¹² et dont le climat est tempéré, j'y élève depuis plusieurs années un troupeau de mérinos qui prospère et acquiert chaque année un accroissement qui surpasse les espérances que j'avais conçues. A ce troupeau sont réunis quatre-vingts brebis indigènes qui, par le croisement des races, peuvent procurer une amélioration sensible ; mais les préjugés contre toute spéculation sont si enracinés, que les agriculteurs des environs se sont toujours refusés de mettre des brebis dans mon troupeau à l'époque de la monte. Je crois être le seul individu du département qui possède des mérinos ».

M. de Sainte-Colombe¹³, sous-préfet d'Yssingaux, fait en 1829 des observations similaires.

Moutons. Nos espèces proviennent de l'Auvergne, du Dauphiné et du Forez ; les laines en sont assez grossières. La vente s'en fait aux foires de la Saint-Jean. Quelques propriétaires ont essayé d'améliorer les races en faisant venir des bêtes de la Suisse (??) et des Mérinos ; mais leur tentative a été sans succès. Les premières ont fait merveille, elles ont donné de beaux agneaux, de pure race, assez souvent deux à la fois ; mais ces heureuses épreuves n'ont pas déraciné les préférences du paysan pour ses espèces accoutumées. Les Mérinos ont péri ou dégénéré, ou les cultivateurs n'ont pas voulu livrer leurs brebis au croisement.

Roger Chouvy étudie les concours agricoles en Haute-Loire au XIX^e siècle¹⁴. Concernant l'espèce ovine, il note une grande variété et une grande confusion de types, montrant un cheptel très croisé. On croit distinguer un groupe à laine blanche, Rouergue, Gévaudan, Lozère, Causse... qui semble préfigurer la Blanche de Lozère devenue plus tard Blanche du Massif central. Les hobereaux vont progressivement s'enticher du mouton Bizet qui va connaître son heure de gloire. Le mouton noir de Bains reste dans l'ombre et n'apparaît discrètement qu'en fin de siècle particulièrement dans les concours de la Passion du Puy. Le mérinos est à peine cité dans les races françaises diverses. Les races étrangères commencent à arriver d'Angleterre : Southdown, Dishley...

A notre sens et au vu de ces quelques éléments, le cheptel de Haute-Loire ne semble pas avoir été très touché par la mérinisation.

(à suivre...)



¹²- Hector du Lac habitait une gentilhommière du XVIII^e siècle, possédant encore sa décoration intérieure d'origine, aujourd'hui dénommée « *château de la Grangeasse* », anciennement seigneurie dénommée « *Tour des Sauvages* » puis « *Tour d'Aurec* ». Cet édifice constitue un des rares exemples en Haute-Loire de château construit au 18^e siècle et entouré d'un ensemble complet de dépendances agricoles et d'un parc boisé. On peut supposer que son troupeau était établi sur ce site, à quelques kms au Sud d'Aurec et au Sud-Ouest d'Ouillas, sur un sol granitique pauvre. Hector, complètement ruiné, mourut à Paris chez son gendre. La propriété fut acquise par le général Waldeck Boudinon.

¹³- Notice sur l'Instruction publique, l'agriculture et l'industrie de l'arrondissement d'Yssingaux par M. de Sainte-Colombe. Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy. 01/01/1829

¹⁴- Les concours agricoles en Haute-Loire au XIX^e siècle. Roger Chouvy. Bulletin historique de la Société académique du Puy-en-Velay et de la Haute-Loire. 2001

LES DENOMINATIONS DES 1000 PREMIERS GAEC EN HAUTE-LOIRE

Les noms de communes

	CRITERES DE TRI	N°	ANNEE		GAEC
de	COHADE	3	1968	<p>Les observations formulées pour les hameaux peuvent être répétées. On peut supposer que les 18 gaec qui ont opté pour le nom de leur commune ne préjugeaient pas du développement de la formule.</p> <p>On ne peut les accuser d'une volonté d'hégémonie !</p> <p>Prenons le cas de Cohade, le troisième gaec de HL est créé par la famille Guitard qui habite au centre du village, sur notre échantillon ce seront 10 gaec recensés sur Cohade.</p> <p>La plupart des communes du département accueilleront au moins 1 gaec.</p> <p>Après 1984, cette référence communale ne sera plus choisie.</p>	
de	RAUCOULES	7	1970		
de	MONTFAUCON	23	1972		
de	BARGES	26	1972		
de	ST PAUL-DE-TARTAS	53	1974		
d'	AUTRAC	69	1975		
de	PAULHAC	70	1975		
de	BEAULIEU	80	1975		
du	BOUCHET	86	1976		
de	VIELPRAT	115	1977		
de	BEAUX	120	1977		
de	COLLAT	135	1978		
de	SALZUIT	164	1978		
de	SENEUJOLS	170	1979		
de	BEAUNE	171	1979		
de	LAVOUTE	198	1980		
de	VEZEZOUX	291	1984		
de	DOMEYRAT	294	1984		
	18 COMMUNES soit 1,8 %				18

Les noms en référence à la géographie locale ou régionale

du	FOREZ	174	1979	<p>La référence à la géographie locale ou régionale suppose faire connaître le gaec sur une zone plus vaste que le hameau ou la commune. 39 gaec sont sur ces territoires.</p> <p>Des choix sont très explicites : Gorges de l'Allier, Gévaudan, Livradois, Velay, Meygal, Margeride, Pays de Lafayette, Portes de Bar, RN 102, Emblavez, Tracol, Chaliergue...</p> <p>D'autres sont plus attachées à la vie personnelle des associés qui ont parfois déménagé avant la création du gaec : le Col, le Pilat...</p> <p>Des sièges sur des lignes plus emblématiques : Méridienne, Méditerranée.</p> <p>Des croisements de limites administratives : Trois Cantons, Trois</p>	
des	GORGES DE L'ALLIER	243	1982		
de l'	EMBLAVEZ	261	1982		
de la	VALLEE	270	1983		
du	VAL D'ALLIER	341	1985		
des	DEUX VALLEES	361	1986		
du	LIVRADOIS	377	1987		
du	GEVAUDAN	387	1987		
du	VELAY	418	1988		
du	MEYGAL	424	1989		
de la	MARGERIDE	441	1989		
de la	RN102	467	1990		
du	HAUT-ALLIER	476	1990		
de la	CASADEI	489	1990		
des	TROIS CANTONS	503	1990		
du	PILAT	505	1990		
du	VIVARAIS	511	1990		
de la	MERIDIENNE	538	1992		
du	TRACOL	554	1992		
des	2 PROVINCES	560	1992		

de	CHALIERGUE	561	1992	Communes, Frontières, Cantaloire, 2 Provinces, Vivarais.	
de la	RIBEYRE	570	1993		
de	CANTALOIRE	577	1993	La proximité de lieux emblématiques : Casadéi, Jacquaire, 3 Soleils... invitent à la découverte. Certaines seraient difficiles à placer sur une carte car la zone est vaste : Forez, Haut-Allier, Cévennes... Les notions de « porte » ont eu des adeptes : Midi de l' Auvergne, Porte du Puy, Entrée du Velay, Pays des Sucs. Remarquons que l' Allier est ici cité trois fois et ne le sera pas avec les cours d'eau.	
des	CEVENNES	588	1994		
le	RUESSIEN	642	1995		
du	PAYS DE LAFAYETTE	679	1996		
du	COL	739	1998		
des	TROIS COMMUNES	744	1998		
de la	MEDITERRANEE	751	1998		
de la	JACQUAIRE	780	1999		
du	PAYS DES SUCS	782	1999		
le	MIDI DE L'AUVERGNE	813	2001		
les	3 SOLEILS	890	2003		
des	PORTES DE BAR	905	2003		
de l'	ENTREE DU VELAY	920	2004		
des	RIVES DE L'ANCE	936	2004		
de la	ROUTE DU SUD	978	2006		
la	PORTE DU PUY	988	2006		
des	FRONTIERES	998	2006		
	39 GEOGRAPHIE soit 3,9 %				39

Les noms en référence à un monument ou une activité

du	PONT	10	1970	Il est fréquent que les dépliants touristiques, les commerces, les artisans fassent références à une originalité d'un « pays ». Les gaec n'ont pas échappé à ce réflexe. 62 ont adopté un monument ou à une activité de leur secteur. Faire le lien avec un bâtiment a été choisi par 9 (Tour, Château, Bastide, Citadelle, Baraque, Chauères, Templiers...) qui ont plus ou moins marqué l'histoire locale. 7 font allusion à un équipement utilisant l'eau (Digue, Fontaine , Lavoir, Bac, Abondante, Béal....). 9 ont retenu la mémoire d'activités anciennes plus ou moins abandonnées : (Gare, Moulin, Pré du Four, utilisation des Lauzes ou des Ardoises, Fourniaux) Inversement 6 ont retenu des installations, récentes (Relais, Hauts du Viaduc Barrage, Aérodrome, Carrière, Stade.....) La culture religieuse est forte en Haute-Loire aussi il n'est pas surprenant de retrouver 8 dénominations en	
de la	TOUR FLAGEAC	20	1972		
du	PORT	25	1972		
de la	TOUR	35	1973		
du	STADE	83	1975		
de la	CHAUX	96	1976		
de la	FONTAINE	102	1976		
de la	GARE	106	1976		
des	ORGUES	107	1976		
de la	CROIX DU SUC	165	1978		
du	COLOMBIER	196	1980		
du	RELAIS	200	1980		
de la	CHAPELLE	215	1981		
de la	BASTIDE	269	1983		
de la	GRANGE BASSE	276	1983		
de la	DIGUE	277	1983		
du	CHATEAU	286	1983		
du	BAC	321	1984		
de la	CROIX	374	1986		
du	VOLCAN	401	1988		
du	MOULIN	403	1988		
de la	CITADELLE	426	1989		
de la	TRANSCEVENOLE	442	1989		
du	DYKE	490	1990		
la	ROMAINE	496	1990		
de la	TRINITE	497	1990		

la	KENA	520	1991	<p>référence</p> <p>à une chapelle ou une croix (Trinité, Campanile, Deux-Clochers, plusieurs Croix, Prieuré....) . Qui sait que Grazac avait été siège d'un prieuré ?</p> <p>Les sites originaux marquent aussi un territoire . 6 figurent dans ce groupe (Dyke, Chibottes, Orgues, Volcan, Rond du Barry).</p> <p>Les « pierres » jalonnent les chemins comme panneaux indicateurs anciens ou rappel de croyances . 5 ont été retenues (Pierre-Plantée, Pierre-Noire, Pierre-Plate, Menhir, Pierre-Taillée....)</p> <p>Les voies de communication ont pris de l'essor avec la pratique de la marche. 6 marquent la proximité du gaec (Transcévénole, Voie Romaine, Galoche) d'autres sont utiles (Pont ,Passerelle...)</p> <p>Ces dénominations se répartissent sur toute la période. Il est évident que certaines sont vraiment propres à un gaec .Qui peut prétendre à un bâtiment construit par les Templiers ? qui possède un dyke dans sa cour ?</p> <p>Nous relevons un amalgame entre la présence d'un château fort avec une orthographe corrigée du nom Faure des associés !</p>	
du	ROND-DU-BARRY	543	1992		
du	PETIT-TRAIN	563	1992		
des	DEUX CLOCHERS	564	1992		
des	FOURNIAUX	568	1992		
de	CLAIREFONTAINE	583	1994		
du	PRE-DU-FOUR	607	1994		
des	HAUTS DU VIADUC	609	1994		
du	CAMPANILE	618	1995		
des	PETITES-ORGUES	631	1995		
du	LAVOIR	632	1995		
de la	BARAQUE	646	1995		
du	PRIEURE	651	1995		
de la	PIERRE PLANTEE	662	1996		
des	CHAUMIERES	677	1996		
du	BARRAGE	688	1996		
de l'	AERODROME	693	1997		
la	SCIE DE BOUTTE	729	1998		
de l'	ABONDANTE	749	1998		
des	TEMPLIERS	787	1999		
du	MENHIR	795	2000		
des	PETITS PONTS	802	2000		
	CHATEAU FORT	811	2000		
de la	CARRIERE	838	2002		
des	CHIBOTTES	846	2002		
des	LAUZES	860	2002		
des	TROIS CROIX	879	2003		
de la	VOIE ROMAINE	881	2003		
de la	PIERRE NOIRE	887	2003		
de la	PASSERELLE	897	2003		
de la	PIERRE PLATE	904	2003		
du	BEAL	939	2004		
les	2 CHATEAUX	986	2006		
des	ARDOISES	993	2006		
de	PIERRE TAILLEE	996	2006		
de la	GALOCHE	1001	2006		
	62 MONUMENTS ou ACTIVITES 6,2 %				62

Les noms en référence à un cours d'eau

	CRITERES DE TRI	N°	ANNEE		GAEC
du	PRADAS	117	1977	<p>Le département possède un réseau hydrographique dense.</p> <p>Il est alors logique de constater que 81 gaec sont « baptisés » par un cours d'eau qui leur fournit de l'eau ou qui traverse leurs surfaces.</p> <p>Les deux fleuves qui traversent la</p>	
du	RIOUGRAND	151	1978		
l'	OURIOU NAOU	185	1979		
de la	ROUTISSE	191	1980		
de la	SIGNARDETTE	201	1980		
du	CHALON	207	1980		
de la	GAZELLE	212	1981		

du	DOULON	221	1981	<p>Haute-Loire, la LOIRE et l'ALLIER ont été peu retenus . Nous avons vu que les vallées de l'Allier avaient caractérisé 3 gaec. Il faudra attendre 1998 pour que des exploitants de Bas en-Basset retiennent la Loire qui est le plus long fleuve de France ! Certaines rivières sont probablement connues hors leur milieu naturel. Je pense au Dolaizon, à la Virrange, à la Méjanne...</p> <p>Par contre les documents de la Fédération de Pêche ont été d'un bon secours pour identifier les nombreux ruisseaux qui font le bonheur de leurs riverains ou des pêcheurs.</p> <p>La répartition de ces dénominations couvre tout le territoire.</p> <p>A vos cartes pour les repositionner dans les régions altiligériennes ! Pour corriger votre quiz, j'ai réalisé le même séquençage que pour les lieux-dits.</p> <p>Brivadois 15 Margeride 13 Forez Livradois 9 Forez Vivarais 9 Bassin du Puy 6 Mézenc Meygal 5 Plateau Volcanique 5 Vallée Loire basse 5 Vallée Loire haute 4 Vallée Allier basse 4 Yssingelais 3 Vallée Allier haute 3</p> <p>Le vaste territoire du Brivadois est riche de 15 cours d'eau.</p>	
de la	CROISSETTE	231	1981		
de la	BUGE	251	1982		
de la	VERSONNE	279	1983		
de la	MARADE	297	1984		
de la	SENOUIRE	301	1984		
de l'	AUDON	307	1984		
de la	COULAIRE	315	1984		
de la	VIRLANGE	326	1984		
de l'	ARZON	328	1984		
de la	SEMENE	332	1985		
de l'	AULNETTE	333	1985		
de la	RECOUMENE	349	1985		
de la	DURANDE	356	1986		
du	DOLAIZON	398	1988		
de l'	OURZI	399	1988		
de l'	ANCE DU SUD	448	1989		
du	LIGOT	452	1989		
la	CASORNE	462	1989		
de la	BESSADE	465	1990		
de la	SIAULME	473	1990		
de la	BREZETTE	474	1990		
du	LIGNON	485	1990		
de la	VITORTE	487	1990		
de la	GAMPILLE	506	1990		
de la	VIZADE	514	1991		
de la	GOURGOUEYRE	525	1991		
de la	COMBETTE	527	1991		
de la	TRIOULE	534	1991		
de la	COUARDE	548	1992		
de la	ROUAIRE	580	1993		
de la	CROU	581	1993		
de l'	AUZE	584	1994		
de la	RIMANDE	587	1994		
de	FONTFREYDE	592	1994		
de la	SOUCHONNE	608	1994		
de la	MUSETTE	623	1995		
de la	CASSETTE	640	1995		
de	RABIOULET	645	1995		
de la	FOUANT	652	1995		
de la	DOURELLE	656	1995		
de la	MEJEANNE	667	1996		
de la	COURSIERE	668	1996		
de la	MICEZELLE	673	1996		
de la	PALE	687	1996		
de la	FARETTE	690	1996		
du	ROULON	699	1997		
de	MALAVAL	718	1997		
de la	CHAMALIERE	719	1997		
de la	DREY	720	1997		

la	COMBELLE	724	1997	Les deux Margeride (nord et sud) sont aussi un domaine apprécié des pêcheurs.		
du	SAGNASSOU	725	1997			
de la	LOIRE	747	1998			
du	BESSON	748	1998			
du	SAY	763	1999			
de la	GOUTELLE	777	1999			
de la	SERVE	779	1999			
de la	CHAUMILLE	812	2001		Les Monts du Forez, classification usuelle, sont arrosés de 18 rivières ou ruisseaux.	
de la	RAMADE	824	2001			
de la	POSETTE	837	2002			
de la	LISSETTE	851	2002			
de la	BALATIERE	859	2002		Les deux vallées (Loire et Allier) ont le même nombre.	
de la	BORIA	875	2003			
de la	ROUA	880	2003			
de la	GARDASSE	907	2003		Nous n'avons pas positionné dans ce groupe les plans d'eau , les marécages.	
de la	CROUZE	913	2003			
du	SERIGOULE	914	2003			
de	LOUDISSE	923	2004			
de la	ROCHELIERE	924	2004			
du	BELOU	938	2004			
du	CEROUX	940	2004			
de la	CARTALADE	949	2005			
des	RIOUX	970	2005			
de la	FANTOUNNE	989	2006			
	81 COURS D'EAU soit 8,1 %				81	

Les noms en référence à un point culminant

du	MEZENC	32	1973	La Haute-Loire est un département de montagne , nous le savons et il est parsemé de monts, de sommets, de sucs ,de collines... C'est pourquoi 77 gaec se situent par rapport à un « point culminant » de leur secteur. Il n'est pas surprenant d'observer que tous les sommets de la zone du Mézenc ont été choisis. Dès 1973, le Mézenc apparaît sur les registres . Ce gaec est aussi solide que son « parrainage » car il existe toujours après des changements d'associés. Quels sont les sommets proches des Estables qui figurent dans cette liste (Mont Breyse, Tourte ,Josserand	
du	MT-PICHAUD	43	1973		
du	LISIEUX	49	1974		
de la	MADELEINE	153	1978		
du	MT-LAFARRE	157	1978		
de	MT-BREYSSE	158	1978		
du	BIART	175	1979		
de la	GARDE	230	1981		
du	PRADET	234	1982		
du	MT-CHAUVEL	236	1982		
du	VERDIER	254	1982		
des	DEUX SUCS	259	1982		
du	THERON	264	1983		
de	MONT FAGIS	265	1983		
du	CHOMET	281	1983		
des	QUATRE-MONTS	289	1984		
de l'	ALAMBRE	299	1984		
des	SIX SUCS	336	1985		
du	SEDAYE	338	1985		
du	SUCHERON	340	1985		
du	POUZAT	352	1986		

du	CHARIAL	353	1986	<p>Alambre...) En 1984 un gaec regroupe les Quatre Monts .</p> <p>Comme pour les rivières certains sommets n'exigent pas une fine connaissance du territoire. Beaucoup peuvent positionner sur une carte la Madeleine, le Fultin, le Mont- Mouchet, le Deves...)</p> <p>D'autres sont piégeux, comment savoir que le Gerbier est au Mas de Tence, que les Trois-Monts sont à St Christophe d'Allier,</p> <p>que les Six -Sucs sont au Brignon, alors que les Deux-Sucs sont logiquement à Yssingaux ?</p> <p>Tous les secteurs sont fiers de leurs sommets.</p> <p>Nous laissons le soin aux lecteurs de retrouver ces sites :</p> <p>YssIngelais large 16 Bassin élargi du Puy 5 Le plateau Volcanique 9 Monts du Forez 6 La Margeride 6 Vallées de la Loire et de l'Allier 18 Mézenc Meygal 9 Brivadois 7</p> <p>De 1973 à 2006 les sommets ont donc attiré les associés !</p> <p>Cette répartition géographique est toutefois surprenante .</p> <p>La haute montagne est limitée en nombre.</p> <p>.</p> <p>Tandis que les coteaux des rives des deux fleuves sont nombreux.</p> <p>Le plateau volcanique comprend des « gardes » qui portent des noms différents.</p>
du	MOUNIER	355	1986	
du	FULTIN	367	1986	
du	SUCHET	371	1986	
du	MOUTET	375	1986	
d'	EMERAL	384	1987	
de	MONTJOY	389	1987	
d'	EYME ET BAYT	397	1988	
du	PLENIAL	406	1988	
du	CHOUVEL	421	1989	
du	MONT-MOUCHET	437	1989	
du	PRIVAT	438	1989	
des	CHAUMEILS	443	1989	
du	BARRY	446	1989	
du	CHAMAS	449	1989	
de	MONTDUC	456	1989	
du	GERBIER	484	1990	
du	DRAGON	488	1990	
du	MT-CHARET	494	1990	
du	MONT JALLET	504	1990	
du	DEVES	531	1991	
de	MONTBUZAT	542	1992	
de	PEYRAMONT	558	1992	
de	BAYT	569	1992	
du	MONTILLON	597	1994	
des	TROIS MONTS	601	1994	
de	MONTEGUT	604	1994	
de	TOURTE	612	1994	
de	PEROUET	641	1995	
du	SERT	650	1995	
de l'	ESPINETTE	658	1995	
du	ROUDESSE	675	1996	
d'	ESQUIROUX	676	1996	
du	SADUIT	695	1997	
d'	OURSIER	704	1997	
de	MONTLAIZON	736	1998	
du	PEYRON	754	1998	
de	PEYMARIE	759	1998	
du	BOMASSE	761	1999	
du	SERRE	784	1999	
du	LAMBON	832	2001	
de	BARTOUT	841	2002	
du	MONT-BET	861	2002	
du	MONTCHANY	870	2003	
du	BARROT	872	2003	
du	CHAPILLY	874	2003	
du	CLOSEL	884	2003	
du	BARRY-BAS	885	2003	
du	BRUILLY	909	2003	
du	TOURNY	910	2003	

du	CHARIAL	353	1986	Alambre...) En 1984 un gaec regroupe	
du	MARCET	925	2004		
du	QUEYROL	926	2004		
du	PIROU	966	2005		
des	LAISSES	968	2005		
du	JOSSERAND	984	2006		
du	PRADOU	985	2006		
	77 MONTS SOMMETS soit 7,7 %				77

Les noms en référence au climat, aux facteurs météorologiques, aux saisons

des	QUATRE-VENTS	179	1979	<p>Ces dénominations sont relatives soit aux micros-climats ou des facteurs météorologiques localisés (Quatre Vents, Burle, Tourmente, Bon Air, Brume. Chantevoze, Ouragan...)</p> <p>soit liées aux saisons de la création du Gaec (Printemps, Neige , Etoile des Neiges, Automne, Embruns, Fridaire...).</p> <p>Mais aussi à des références plus poétiques (Aurore, Clair-Matin, Arc en Ciel, Mistral, Floréal, Clair de Lune, Soleil-Levant, Bleu Azur, Combe-Soleil, Rosée, Rose des Vents , Bel Air...)</p> <p>Ainsi la dénomination est parfois fruit du hasard : un Arc en Ciel qui apparaît lors du choix, la Neige qui se met à tomber...</p> <p>Un certain optimisme pointe avec beaucoup de soleil et de couleurs, voire des associés qui apprécient le climat niçois chez eux !</p>	
de la	BURLE	284	1983		
du	SOLEIL LEVANT	440	1989		
de	CHANTEVOZE	444	1989		
de la	ROSE DES VENTS	500	1990		
de	BEL-AIR	479	1990		
de l'	AURORE	502	1990		
de la	TOURMENTE	533	1991		
le	CLAIR MATIN	572	1993		
des	EMBRUNS	602	1994		
du	PRINTEMPS	614	1995		
de la	BRUME	619	1995		
du	CLAIR DE LUNE	620	1995		
du	PETIT NICE	624	1995		
de l'	ARC-EN-CIEL	629	1995		
de la	COMBE-SOLEIL	648	1995		
de la	NEIGE	660	1996		
de la	ROSEE	678	1996		
de l'	AUTOMNE	680	1996		
de	FRIDAIRE	518	1991		
de l'	OURAGAN	686	1996		
du	BLEU-AZUR	711	1997		
de	BON AIR	721	1997		
de	FLOREAL	800	2000		
du	MISTRAL	899	2003		
du	SOLEIL	929	2004		
les	ETOILES DES NEIGES	942	2004		
	26 CLIMATS- SAISONS soit 2,6 %				27

(à suivre...)

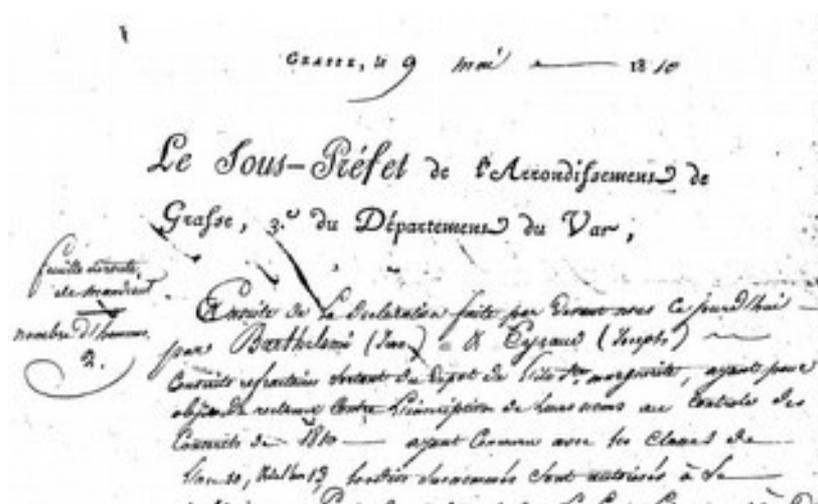
Bernard Gauthier

Feuille de route de deux mendiants
ou
Trajet de deux conscrits réfractaires

Une « feuille de route de mendiant », du 9 mai 1810, concernant deux hommes, émanant du sous-préfet de Grasse, dans le Var, conservée aux Archives départementales de la Haute-Loire¹ nous permet de connaître les curieuses raisons de ce trajet et les étapes en direction du Puy.

La feuille de route est donnée aux « mendiants » Jean Barthelemi et Joseph Eyraud², suite à leur déclaration devant le sous-préfet ; ce sont deux « conscrits réfractaires » qui sortent du dépôt de l'île Sainte-Marguerite dont le fort servait de prison³.

On envoie sur les routes ces deux ex-prisonniers car ils réclament « contre l'inscription de leurs noms au contrôle des conscrits de 1810, ayant concouru avec les classes de l'an 10 et de l'an 13 » ; ils sont pour cela autorisés à se rendre au Puy « auprès de M. le préfet de ce département, pour faire leurs réclamations ».



Pour ce déplacement, sans ressource, ils devront recevoir « par les soins de maires des communes de gîte l'indemnité de 30 centimes par myriamètre⁴ à titre de secours aux mendiants ».

Leur parcours est en partie prévu, partant de Grasse le 10 mai, pour 3 myriamètres 2/3, ils passeront par Fayence, pour 3 myriamètres, Draguignan, Brignoles, Trets, Aix et « continuation ». La feuille est visée, dans toutes les communes par lesquelles ils passent, avec notation, signature et timbre, ce qui permet de suivre leur chemin et le rythme auquel ils se déplacent.

Le 10 mai, « libérés », venant de Cannes, à Grasse (17 km⁵) ils reçoivent une indemnité de deux francs pour 3 myriamètres 2/3⁶. Le même jour ils sont à Fayence (25-30 km) où ils reçoivent deux francs pour aller à Draguignan (30 km).

1- AD43 : R 5527.

2- Nous ne connaissons pas autrement ces deux personnages.

3- Les Archives municipales de la ville de Grasse proposent une exposition virtuelle sur le fort :

<http://expos-historiques.cannes.com/r/288/le-fort-et-la-prison-d-etat-de-l-ile-sainte-marguerite/>

4- Un myriamètre vaut 10 000 mètres, soit 10 kilomètres

5- Les indications de distance sont calculées d'après Google Maps et Via Michelin, pour un piéton.

6- Somme qui vaut pour les deux.

Le 12 mai, à Draguignan, on leur accorde le logement et l'indemnité jusqu'à Lorgues (13 km), où ils reçoivent 1,50 franc pour aller à Brignoles (32 km) où ils touchent 1,50 franc pour aller à Saint-Maximin (21 km).

Le 13, à Saint-Maximin, ils reçoivent 75 centimes chacun et, le même jour, à Trets (17 km) 1,50 franc pour aller à Aix (25 km).

Le 14, à Aix, 3 francs pour rejoindre Orgon (50 km)⁷.

Le 15, à Orgon, 1,80 franc pour aller à Avignon (28 km).

Le 16, à Avignon, 1,50 franc chacun pour aller à Orange (26 km).

Le 17, à Orange, 1,80 franc.

Le 18, à Pont-Saint-Esprit (23 km), ils ne reçoivent rien « faute de sous ». Le même jour, à Bourg-Saint-Andéol (15 km) ils « n'ont rien reçu faute de fonds ».

Le 19 à Villeneuve-de-Berg (35 km), « à 4 heures du soir n'ont rien reçu faute de fonds ».

Le 20 mai, à Aubenas (15 km) « à neuf heures du matin n'ont rien touché faute de fonds ».

Rien au-delà, pourtant il y a encore 80 km jusqu'au Puy, distance qu'ils n'ont pas pu accomplir, à pied en un jour. On peut supposer que ne touchant plus rien depuis quelques jours, ils se « débrouillent » seuls, n'éprouvent pas le besoin de se signaler, inutilement à leurs yeux puisque ne recevant rien, aux autorités, mais il est certain qu'ils arrivent bien au Puy puisque leur feuille de route y est conservée.

Jusqu'à Orange les municipalités versent bien leur part, mais au-delà, une fois le Rhône franchi, à partir de Pont-Saint-Esprit, ils ne perçoivent plus rien ; ils en sont donc réduits à se débrouiller par eux-mêmes.

Il est surprenant de voir deux « conscrits réfractaires », sortis d'une prison pour être envoyés, seuls, sur les routes, afin de tenter de justifier leur comportement auprès des autorités.

On peut penser que l'erreur de leur inscription était évidente, qu'ils ont réussi à fournir des preuves de ce qu'ils avançaient et sont renvoyés vers les autorités locales qui les concernent, pour faire régulariser leur situation ; un moyen de leur fournir une sorte de sauf-conduit car ils poursuivent leur cheminement sans chercher à disparaître dans la nature, ce qui laisse supposer qu'ils avaient raison, ils ne sont pas déserteurs. Il s'agirait alors d'une fâcheuse (mais rare ?) erreur de l'administration.



René Bore

7- Étape dont la longueur est bien plus importante que les autres.

Les chasseurs de vipères

Le Musée Crozatier présente, du 27 novembre 2021 au 18 septembre 2022, une remarquable exposition intitulée Serpents. Elle met en scène le serpent de la grande Histoire, de la Bible et de la mythologie ; celui de l'histoire naturelle, le musée conservant toute une série de reptiles en fluide ; celui de l'histoire populaire enfin, à travers les croyances et les produits pharmaceutiques. Le vipéricide Courtol, mort en Haute-Loire en 1902 est à l'honneur avec sa garde-robe unique en peau de serpent.

Cette belle initiative nous a inspiré pour notre édito et pour le présent article.

L'évolution de la réglementation

Discrets, les serpents sont victimes de nombreux préjugés. Ces croyances sont le fruit d'un long héritage de la pensée judéo-chrétienne. Leur mode de vie rampant et leurs rencontres inattendues déclenchent une peur qui alimente légendes et croyances populaires. Le relatif danger que représente la morsure de vipère a obligé l'homme à chercher à s'en protéger grâce à différents remèdes empiriques (thériaque, pierres à venin...) avant la mise au point d'un sérum et en mettant en œuvre une politique de destruction massive à la fin du XIXe siècle.

Une politique de destruction

A l'époque, dans un monde très rural, les élus locaux alertent les gouvernants sur la prolifération des vipères, aspic en particulier, source d'inquiétudes dans les campagnes devant des morsures trop souvent mortelles. Napoléon III, à l'automne 1863, demande à son ministre de l'Intérieur Paul Boudet d'adresser une circulaire à tous les préfets, relative aux moyens de détruire les reptiles venimeux. L'institution d'une prime par tête de vipère détruite semble le moyen le plus efficace. Déjà, plusieurs conseils généraux ont voté des allocations importantes à cette action. Le circulaire préconise la généralisation de cette mesure au niveau des conseils généraux et des préfetures.

Ces incitations vont susciter des vocations de « chasseurs de vipères » chez tout un prolétariat de gagne-petit, de miséreux toujours à la recherche de travaux saisonniers pour subsister. Marie Phisalix¹ en dresse un portrait : « Ils étaient tous autrefois de condition très modeste ; le plus souvent, c'était de simples besogneux, sans métier bien défini, sans capacités bien spéciales, épris de liberté plus que de goût du travail et de la bonne chère... Occasionnellement, ils apportaient leurs captures dans les laboratoires des villes de faculté les plus voisines, où ils espéraient quelque contribution, après avoir promené leurs boîtes à reptiles parmi les populations rurales, aussi ébahies qu'effrayées ». Ils ne nourrissaient pas de haine contre les reptiles et certains les relâchaient même dans des lieux isolés. La prime était peu élevée, 25 à 50 centimes fin 1930, 15 francs en 1939, 40 francs en 1955 soit environ 80 centimes d'euro actuel.

Ce fut dans certains départements une véritable hécatombe. Ainsi en Haute-Marne, de 1856 à 1861, 56345 vipères ou vipéreaux furent exterminés.

Ces hommes simples trouvaient de la considération auprès de la population et des autorités. Des savants, des journalistes en parlaient dans la presse, ils figuraient sur des cartes postales avec leurs trophées.

Henri Auvray dit « Deça » (1860-1951) opérait aux environs de Tonnerre dans l'Yonne. Braconnier de rivière, il se spécialisa dans la chasse aux vipères. De 1904 à 1910, il captura 11500 reptiles. Il eut droit à un reportage dans *Le Petit Journal* et à une carte postale. Par la suite, il fournit l'Institut Pasteur en reptiles vivants.

Michel Vergne dit Jean Serpent (1861-1921) chassait aux environs de Clermont-Ferrand. Il aurait capturé 32000 vipères mais finit sa vie dans le dénuement. Il doit aussi être le champion de l'iconographie. En 1919, M. Lecoq demanda au préfet de lui octroyer un secours car il était malade et réduit à la mendicité. En 1920, il gagnait quelques sous en vendant des indicateurs de chemin de fer aux terrasses des cafés.

Michel Carro aux Fougerottes de Neris-les-Bains dans l'Allier édite une carte d'offre de services avec son portrait et les précautions à prendre en cas de morsure.

Nous avons trouvé mention de Jean Kergo dans le Cantal.

L'Isère semble particulièrement riche en chasseurs² : le père Paulus de Voiron figure sur cartes postales ; le



1- Marie Félicie Picot (1861-1946), épouse Phisalix, est une scientifique exceptionnelle et une Grande Dame du féminisme. Médecin, elle publie plus de 270 articles ou publications scientifiques dédiés aux animaux venimeux et aux venins.

2- Dauphiné mystérieux et légendaire. Gilbert Coffano. La Fontaine de Siloè. Montmélian. 1999

père Raison de Rives, fournisseur de l'Institut Pasteur, avec un palmarès impressionnant et sans doute exagéré de 100 000 captures ; Rajon de Grenoble « chasseur officiel de Grenoble » est « embauché » pour assainir les secteurs de Vizille, Bourg d'Oisans et Uriage ; Lannat de Sassenage, « chasseur humanitaire », opérait sur les bords du Furon. Il passait pour « le bienfaiteur de l'agriculture et des agriculteurs ». Il était spécialiste des bouillons de serpents « excellents remèdes et d'efficacité thérapeutique reconnue ».

La région des Mauges (Maine-et-Loire et Anjou) s'est aussi illustrée : le père Coulon de Saint-Quentin prétendait avoir occis plus de 90 000 vipères ; l'abbé Chabirand de la Verrie en Vendée aurait livré environ

5000 reptiles à un laboratoire pharmaceutique ; Jean-Baptiste Boulestreau de Sainte-Christine ; Jean Martin de Saint-Laurent de la Plaine.

Ce « sport » était aussi pratiqué en Suisse, dans le canton de Vaud, par un surnommé Viperus qui en avait capturé 4600 en une saison.

Le Royaume-Uni n'était pas en reste avec Harry Mills³ qui habitait une hutte de charbonnier à New-Forest près de Southampton et affichait un palmarès de 30 000 victimes.

Jean-Baptiste Courtol (1834-1902) capturait ses proies, 40000 environ, aux environs du Puy, et avait confectionné une garde-robe en peaux de serpents.

Approvisionnement des laboratoires

La destruction des vipères va continuer mais après la mise au point du sérum anti-vipérin en 1894, l'Institut Pasteur va solliciter les chasseurs pour livrer des reptiles vivants. La prise de risques est plus importante et les chasseurs doivent modifier leur technique. Les envois des reptiles par Chemin de fer dans des cages spéciales n'est pas sans poser de problèmes !

La protection des reptiles

Il faudra attendre la loi de 1976 relative à la protection de la nature pour mettre fin à ces pratiques. Elle interdisait « la destruction ou l'enlèvement

des œufs ou des nids, la mutilation, la destruction, la capture ou l'enlèvement, la perturbation intentionnelle, la naturalisation ou le transport, le colportage, l'utilisation, la détention, la mise en vente, la vente ou l'achat des animaux non domestiqués protégés, qu'ils soient vivants ou morts ».

La protection est complétée par la convention de Berne du 19 septembre 1979.

Un arrêté du 19 novembre 2007 renforce les mesures de protection et actualise la liste des espèces protégées.

Et enfin, l'arrêté de protection des reptiles et des amphibiens du 8 janvier 2021, leurs assure une protection intégrale.

Courtol le vipéricide

L'essentiel de cet essai de biographie s'inspire d'une communication⁴ faite à la Société agricole et scientifique en 1902 par le docteur Pierre Boyer⁵. Elle est un peu « romancée » et dans le style emphatique de l'époque. Le docteur accompagne parfois Jean-Baptiste Courtol dans ses parties de chasse et a contribué à le faire connaître en publiant des articles sur lui. Il est un peu son « découvreur ».

Sa « découverte » remonte à l'année 1896. Pétrus, nom de plume du docteur Pierre Boyer, consacre un bel article très documenté à Jean-Baptiste Courtol : « Un chasseur de vipère ». Cet article repris dans la communication précédente, y est actualisé avec les circonstances de l'accident mortel. L'article initial est publié le 1er janvier 1896 dans la Revue Scientifique⁶. Il est repris le 7 juillet 1896 dans le Petit Journal⁷ sous

3- La chasse aux vipères. Jacques Boyer. Le mois pittoresque et littéraire. Janvier-juin 1902.

Harry Mills (1840-1905), snake catcher, était surnommé Brusher Mills car il était aussi amateur de cricket et balayait (to brush) les terrains entre les rounds. Ses admirateurs lui ont fait ériger une pierre tombale le représentant à la chasse aux serpents. Avec le produit de ses captures, il concoctait huiles et onguents qu'il vendait à ses visiteurs. Il commercialisait aussi les squelettes à des collectionneurs et approvisionnait occasionnellement le zoo de Londres en serpents pour nourrir les oiseaux de proie. www.atlasobscura.com

4- Courtol le vipéricide (1834-1902). Pierre Boyer. Mémoires et procès-verbaux de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire. 12-601/15. Cette monographie est aussi consultable sur le site de Gallica.

5- Le docteur Pierre Boyer (1836-1916) est contraint d'abandonner sa clientèle suite à la maladie. Il se retire sur les bords de Loire et se consacre à l'écriture. Il collabore à de nombreux journaux et produit romans et poésies. Il est membre de la Société d'agriculture où il publie des communications sur Adrien Dupuy, Jules Vallès... Il s'intéresse aussi aux sciences de la nature à l'ornithologie et aux reptiles. Concernant ces derniers, il rédige 3 communications : Courtol le vipéricide, la vipère aspic, présentation d'une 2ème aspic. On peut le considérer comme le « découvreur » de Courtol.

6- Un Chasseur de vipères. Pétrus. Revue Scientifique. Janvier à juin 1896. Bureau des revues. Paris. 1896. En ligne sur gallica.

7- Les vipères. Thomas Grimm. Le Petit Journal. Paris. 7 juillet 1896. En ligne sur le site de gallica

le titre « Les vipères » et la plume de Thomas Grimm. La Croix Supplément ⁸ du 8 juillet 1896 publie « La chasse aux vipères » en s'inspirant du Petit Journal. Le docteur Pétrus écrit un article rageur « Mangeur de vipères » dans La Haute Loire du 21 septembre 1896, pour dénoncer un pillage effronté du journal La Haute Loire (et de lui-même...) : « tous les journaux de la région, et nombre de ceux de Paris, ont chaussé, sans lui demander sa permission, le soulier de La Haute-Loire... » Il cite en particulier le Petit Journal reprenant la Revue Scientifique « en évitant de nommer la revue et l'auteur... » Et qui plus est, M. Vazeille⁹ expose dans sa vitrine sur le Breuil un beau portrait de Courtol en pied, complètement costumé et casqué de peaux de vipères... Suit une description minutieuse de ce portrait. Le docteur met l'accent sur sa proximité avec Courtol dont il autopsie quelques spécimens de reptiles. Il affirme même que non seulement il capture les vipères et s'en habille, mais, et il le tient de lui, qu'il en mange en friture et affirme que c'est aussi bon que le goujon. « Pour lui, l'expression *anguille de buisson*, appliquée à la vipère, est devenue une réalité au lieu de rester une figure de rhétorique ». Le pillage n'en reste pas là, le Réveil Républicain¹⁰ (Malakoff) du 3 janvier 1897, dans « Les vipères », consacre un article commençant par l'annonce dans des journaux anglais, de l'efficacité du sérum antivenimeux du docteur Calmette aux Indes. Il constate ensuite que chez nous aussi les vipères présentent un risque pour les troupeaux, les chasseurs, les promeneurs... Heureusement des chasseurs de vipères sont à l'œuvre notamment dans les montagnes du Velay où « un correspondant de la Revue Scientifique a vu opérer un certain Courtol et l'a suivi dans quelques-unes de ses chasses... » Suit une description des modes opératoires du chasseur. L'article se termine par les indications du docteur Kaufmann, professeur à Alfort, en cas de morsure et les préconisations pour l'utilisation du sérum.

Les informations circulent, parfois lentement, car l'Indépendant de Mostaganem¹¹ (Algérie) du 9 novembre 1901 reprend et publie les éléments de la Revue Scientifique !

Pour cet essai de biographie, nous mettons certains éléments au conditionnel car ils ne sont point fermement établis.

Nous avons précisé quelques points grâce aux archives départementales : état civil, matricules, recensements...

Un étrange habit

Le 2 décembre 1895 a lieu une étonnante exhibition, au Puy, place du Breuil, sous une petite tente presqu'en face du Café de Paris. Jean-Baptiste Courtol, chasseur de vipères, vêtue d'un ensemble, fabriqué vers 1890 à partir de 900 peaux de vipères et de couleuvres et constitué d'un casque, d'une casquette, d'un bonnet conique, d'une veste, d'un jabot, d'une capeline, d'un pantalon, d'une culotte, de guêtres. Il avait dû sélectionner et écorcher les plus beaux spécimens en taille et en couleur. Il trône dans cette tenue au milieu de bocaux d'alcool où flottent des reptiles. D'autres, momifiés et dans des attitudes diverses, composent d'étonnants panneaux décoratifs. Il montre aussi de nombreux articles de presse qui lui sont consacrés. Ni charlatan ni saltimbanque, il espère néanmoins récolter quelques sous pour améliorer son ordinaire. Poli, réservé et timide, il a un certain humour et un



souci de vérité. Il a acquis une certaine célébrité localement grâce à des articles parus dans le journal La Haute-Loire. Des journaux parisiens et même étrangers ont repris ces reportages en les déformant le plus souvent. Son costume a même failli figurer à l'exposition universelle de Chicago en 1893.

Jeunesse de Jean Baptiste Courtot

Il est né à Paris le 9 septembre 1834. Sa mère, Thérèse Courtot (et non Courtol), le met au monde au n° 4, Parvis Notre Dame, ancien Hôtel-Dieu alors qu'elle habite au n° 1, rue des trois sabres. Elle a 29 ans, est journalière et native de la Haute-Saône. C'est Jean-Baptiste Lacroix, 28 ans, élève en médecine, qui assiste à sa naissance au dit n° 4, Parvis Notre Dame. Le nouveau né portera son prénom. Il est déclaré de père non dénommé. Sa mère serait morte en couche (et son père 3 ans plus tard ?). Il figure sur la liste des enfants trouvés en septembre 1834, sous le matricule 3462, de l'hospice des enfants trouvés de Paris. Il aurait été mis en nourrice en Bourgogne, puis, pupille de l'assistance publique, placé à 12 ans comme petit domestique chez des fermiers. Tiré au sort, il fait la guerre de Crimée et revient en 1856 avec sa main gauche gelée et amputée. On le décore de la médaille de Crimée, pour l'honneur, mais sans pension.

Il semble rester en Bourgogne jusqu'à son mariage à 35 ans au Puy en Velay le 23 mars 1869.

8- La chasse aux vipères. La Croix Supplément. Paris. 8 juillet 1896. En ligne sur le site de gallica

9- Vazeille Jean Auguste (1850-1900), peintre et photographe prit la suite de son père Auguste à la Photographie artistique du Velay, magasin situé à l'origine au 11, place du Breuil puis au 33/39.

10- Les vipères. Le Réveil Républicain. Paris. 3 janvier 1897. En ligne sur le site de gallica

11- Aimez- vous les serpents ? L'Indépendant de Mostaganem. 9 novembre 1901. En ligne sur le site de gallica

Installation au Puy

Il est déclaré tailleur d'habits¹² et domicilié de droit à Guillon dans l'Yonne (près d'Avallon et de Vézelay), élève de l'hospice des enfants trouvés de Paris, fils majeur et naturel de Thérèse Courtot¹³ dont « l'existence et le dernier domicile sont inconnus comme ainsi que nous l'ont attesté le comparant et les témoins ci-après désignés ». Les témoins sont Antoine Besson et Louis Pagès, facteurs de ville ; Paul Robert, cordonnier et Florentin Philibert, cultivateur. Les nouveaux époux ont déclaré ne savoir signer. Nous ne savons pas comment les époux se sont connus. Nous avons retrouvé Jean-Baptiste sur le recensement¹⁴ de Guillon en 1851. Il a 17 ans et il est domestique dans la famille de Moiron¹⁵ Claude Etienne, laboureur de son état.

Il épouse Sophie Chanial, née le 28 avril 1836 à Lespéron en Ardèche, elle a 33 ans. Son père, Jean Chanial, est né en 1799 à Saint-Paul-de-Tartas. Meunier à la Ribeyre de Lespéron, il s'est retiré à Pradelles. Sophie est veuve de Jean Marie Louis Magnand (1815-1865), perruquier. Ils ont eu 3 enfants : Jean Louis le 30 août



1861 (décédé le 19 mars 1863), Joseph Vincent Louis¹⁶ le 26 décembre 1863 et une fille posthume Victorine¹⁷ née le 5 janvier 1866. Louis Magnand s'était marié en 1841 avec Marie Rosalie Virginie Ramey (1817-1859) et donc veuf lui aussi.

Selon toute vraisemblance, le couple prend en charge les enfants du premier mariage de Sophie Chanial : un garçon de 5 ans, une fille de 3 ans.

Leur premier enfant, Auguste Félix naît le 18 mars 1870, 14, rue Cadelade au Puy. Le père Auguste (au lieu de Jean-Baptiste ?) est alors homme d'équipe¹⁸ et la mère dentellière. Les témoins sont Auguste Venard, cafetier et Auguste Pays, vitrier. Le père a déclaré ne savoir signer. Auguste Félix décède le 25 mars 1870.

Leur deuxième enfant, François Baptiste¹⁹, voit le jour le 2 décembre 1871, Pont des Carmes au Puy. Le père François Baptiste (au lieu de Jean Baptiste ?) est toujours homme d'équipe et la mère ménagère. Les témoins sont Joseph Issartel cabaretier, et André Rome marchand. Le père signe

l'acte.

Une troisième naissance survient, une fille Jeanne le 22 septembre 1873, au 4, boulevard Saint-Laurent au Puy. Le père Jean-Baptiste est journalier et la mère lavandière. Les témoins sont André Rome et Jean Berger, marchands au Puy. Le père signe l'acte.

12- Il doit faire un apprentissage avant la guerre de Crimée ou ensuite. Nous ne savons pas s'il a pratiqué ce métier, mais cet apprentissage a dû lui donner l'idée de confectionner son habit en peaux de serpents.

13- Grâce à l'aide de généalogistes chevronnés, sur le forum de geneanet, nous avons pu retrouver quelques éléments de la vie mouvementée de Thérèse Courtot. Sur l'acte de naissance de son fils elle est dite née à Blainne en Haute-Saône, lieu introuvable. Ce pourrait-être Velesmes, mal entendu et mal retranscrit. Une Thérèse Courtot y est née le 16 février 1804. Elle se marie le 19 décembre 1826 avec Jean Marie Jacquet à Velesmes. Ils ont trois enfants à Velesmes: Pierre Joseph le 26 mai 1828, Gaspard le 30 juin 1830, Anne Thérèse le 8 juillet 1832. Vers 1833, Thérèse disparaît. Nous le savons par deux mentions, l'une dans l'acte de mariage d'Anne Thérèse « dont le domicile (de sa mère) est inconnu depuis 27 ans » et l'autre dans l'acte de mariage de Gaspard à propos de sa mère « domicile inconnu depuis 23 ans). Le 9 septembre 1934, elle donne le jour à l'Hôtel-Dieu de Paris à Jean Baptiste à qui elle donne son nom de jeune fille Courtot. Elle l'abandonne aux enfants trouvés. Elle a deux autres enfants à Paris, Claude Alfred le 16 décembre 1847 et une fille, corsetière à Paris, qui portent le nom de Jacquet. Dans l'acte de mariage de Claude Alfred, il est précisé que sa mère appelée par erreur uniquement Thérèse porte aussi les prénoms de Anne Marie Louise Thérèse Joséphine. Au recensement de Velesmes de 1851, la famille est réduite à Jean Marie Jacquet, tisserand, 50 ans et sa fille Thérèse, journalière, 19 ans. Thérèse Courtot décède le 22 février 1871 à Paris 12e, au 305 rue de Charenton. Lors de son mariage, en 1875, Claude Alfred habite dans cette même rue de Charenton au n° 301 ainsi que sa sœur dont nous n'avons pas le prénom. Est-ce à dire que Thérèse vivait à proximité de ses deux enfants « parisiens » ?

14- Archives départementales de l'Yonne. Recensement de 1851.

15- Claude Etienne Moiron a 31 ans et son épouse Girard Césarine 30 ans. Ils ont deux enfants, Claude 8 ans et Jacques Marie 6 ans. Archives départementales de l'Yonne. Recensement de 1851.

16- Il se marie le 2 juin 1891 à Paris avec Jeanne Catherine Adélaïde Chaleyser. Il décède à Paris le 17 mars 1924.

17- Elle se marie au Puy le 11 décembre 1885 avec Louis Souveton.

18- Homme d'équipe désigne un agent de base des gares, chargé de faire la manutention relative à la composition et au garage des trains de voyageurs et de marchandises, du remisage et du nettoyage des voitures, du chargement et déchargement des colis... Dictionnaire du ferroviaire. www.cfd.fr

19- Il est ébéniste, sait lire, écrire et compter. Il est réformé pour surdité en 1893. Le 30 avril 1894, il est condamné par le tribunal du Puy à 4 mois de prison pour vol simple.

Un quatrième arrive, Antonin²⁰, le 21 avril 1875 à Espaly, aux Vignes de la Denize. Le père Jean-Baptiste est cantonnier et son épouse Sophie Sanial (au lieu de Chanial) est ménagère. Les témoins sont Antoine Roche, clerc d'avoué et Antoine Roche, propriétaire. Le père signe l'acte.

Nous n'avons pas trouvé d'autres enfants. La famille est alors composée théoriquement de cinq enfants²¹.

Jean-Baptiste occupe différents emplois, journalier, homme d'équipe, cantonnier, cultivateur puis pratique la cueillette de plantes médicinales pour un pharmacien du Puy. Il est patient, tenace, marcheur endurant et se plaît dans la nature.

Le chasseur de reptiles

C'est le facteur de Polignac qui lui apprend que la préfecture donne des primes pour la capture des vipères, 50 centimes par tête. Il se prend au jeu et capture 1700 vipères lors de sa première saison. En 1893, il en tue 3000 ce qui lui rapporte 1500 francs. Le budget de la préfecture explose et l'on doit prélever sur les primes aux loups. Les fonctionnaires créent des embarras à Courtol. On l'accuse de faire l'élevage de vipères et de se faire payer des vipéreaux morts-nés extraits de femelles tuées gravides. Facétieux, il propose de livrer des reptiles vivants. Il ramène un bocal de 13 vipères juste avant la fermeture des bureaux. Les employés placent le bocal sur le rebord extérieur de la fenêtre. Le bocal, durant la nuit, tombe malencontreusement et l'on appelle Courtol à la rescousse. Il n'en capture que douze, peut-être intentionnellement. Il n'est dès lors plus question de réceptionner des reptiles vivants. Mais on baisse les primes : 25 cts les adultes et 12,5 cts pour les vipéreaux.

A 60 ans, Courtol est encore solide. Il porte les cheveux longs, noirs, la barbe. Pierre Boyer l'accompagne lors d'une expédition dans le vallon de Vals. Il capture une demi douzaine de vipères avec ses deux bâtons dont un avec une fourche. Pierre Boyer en autopsie pour voir les proies qu'elles ont absorbées. Courtol se fait piquer parfois et a concocté une eau et un onguent spécial. Pierre Boyer doute de son efficacité et pense plutôt que le chasseur a acquis une certaine immunité.

Pierre Boyer a fait découvrir ce chasseur de vipères efficace et original par des articles dans différentes revues : Revue scientifique, La Nature, Lecture pour tous... Il a même fait un rapport, en 1896, au Congrès des sociétés savantes où il représentait la Société agricole et scientifique du Puy. Suite à ces publications, des magazines étrangers : Wild World, Harmsworth demandent des notices biographiques à Courtol. Il a même des propositions pour présenter son costume à l'exposition universelle de Chicago de 1893. De même pour l'exposition universelle, internationale et coloniale de Lyon en 1894 où il annonce qu'il présentera, en plus du costume, 1500 reptiles. Les organisateurs s'en effrayent car il n'avait pas précisé malicieusement qu'ils étaient naturalisés ou en bocaux...



LE CHASSEUR DE VIPÈRES COURTOLO, BIÊN-ÊTU DE SON COSTUME EN TRACÉ DE SÉPULTURE.

Il est en rapport avec des savants comme le Dr Calmette²², avec l'Institut Pasteur et le Dr Phisalix²³ du Muséum d'histoire naturelle.

20- Le matricule militaire indique qu'Antonin est journalier et habite au Puy, impasse Montferrand. Il a accompli ses périodes militaires et a obtenu un certificat de bonne conduite. Il ne sait ni lire ni écrire. Il réside à Paris en 1900 au 33, rue des Cévennes et y décède le 1er juin 1910.

21- Les recensements nous donnent un aperçu sur la composition de la famille. Il est cependant difficile de la suivre car elle change souvent de domicile. Elle est aussi à « géométrie variable ». La famille est recensée en 1872, rue du Pont des Carmes au Puy : Jean Baptiste Courtol, employé, 38 ans ; son épouse Sophie Sagnal (au lieu de Chanial), veuve Magnand, 35 ans ; Victorine Magnand, 6 ans ; Baptiste Courtol, 1 an. En 1876, ils habitent sur la commune d'Espaly à L'Hermitage : Jean Baptiste Courtol, cantonnier, 41 ans ; son épouse Sophie Sanial (au lieu de Chanial), 39 ans ; Antonin Courtol, 2 ans. En 1881, ils sont toujours à l'Hermitage d'Espaly : Jean Baptiste Courtol, cultivateur, 47 ans ; son épouse Sophie Sanial (au lieu de Chanial), 46 ans ; Victorine Magnain (au lieu de Magnand), 16 ans ; Baptiste Courtol, 9 ans ; Jeanne Courtol, 8 ans ; Antonin Courtol, 6 ans. En 1886, ils sont toujours à L'Hermitage : Jean Baptiste Courtol, cultivateur, 51 ans ; son épouse Sophie Sagnial (au lieu de Chanial), 49 ans ; Baptiste Courtol, 15 ans ; Jeanne Courtol, 13 ans ; Antonin Courtol, 11 ans. Au recensement de 1901, le couple est seul au Puy, rue de Montferrand : Jean Courtol, *tueur de vipères*, 67 ans ; Sophie Sagnal, 65 ans. Joseph Vincent Louis Magnand n'est jamais recensé comme s'il avait été élevé dans un autre famille ?

22- Albert Léon Charles Calmette (1863–1933) Calmette, est considéré comme le père de la sérothérapie antivenimeuse et de la vaccination antituberculeuse.

23- Césaire Phisalix (1852-1906), médecin, découvre la sérothérapie contre le venin de vipère avec le chimiste Gabriel Bertrand. Suivant les préconisations de Pasteur pour atténuer les toxines en les chauffant à 75° pendant ¼ heure, ils obtiennent une solution de ce venin sans toxicité qu'ils transforment en vaccin.

Il affine sa technique en mettant au point une canne doté d'un ressort à boudin et une double cage avec une femelle vipère comme appât. Il a aussi quelques ruses comme celle, à l'époque du frai, de frotter les chaussures de son fils Antonin avec le bas-ventre et les organes sexuelles d'une femelle. Sur les talons de son fils, il tue les mâles attirés par l'odeur.

Gros marcheur, il connaît parfaitement les mœurs, les habitudes et le terrain des vipères. Grises, noires ou rousses selon leur terrain d'origine, elles se *mirent* avec le milieu environnant pour se rendre invisibles (mimétisme).

Ses tableaux de chasse sont impressionnants : 50 vipères en un après midi à la Bernarde, 104 en deux jours dans le vallon de Ceysac, 230 en deux matinées entre les deux stations de Fix et Lachaud du chemin de fer du Puy à Clermont, 65 à Chavaniac... Il en aurait mis hors d'état de nuire environ 40 000²⁴, adultes et vipéreaux.

Il était devenu populaire et une célébrité locale.

Une fin tragique

Sa dernière expédition va lui être fatale, le mardi matin 12 juin 1902, aux environs de Saint-Paulien. Il capture 12 vipères et se fait piquer à la main gauche. Main et bras commencent à enfler. Il se dirige vers la ferme de Chabron où il est connu et apprécié. Il réclame un verre de vin et du bouillon et demande à se reposer dans la grange. Il a dû s'administrer l'onguent de sa fabrication. Il s'était fait une ligature au poignet pensant ralentir la propagation du venin. Il s'affaiblit, perd connaissance vers minuit et meurt à 3 heures du matin²⁵, quinze heures après avoir été piqué. Il est enterré quatre jours après et son corps serait resté en parfait état de conservation. Il aurait sans doute pu être sauvé par une injection de sérum anti-venimeux du docteur Calmette, en dépôt à la préfecture.

La presse locale²⁶ se fait l'écho de cette fin tragique.

La Haute Loire du Dimanche 15 juin 1902 fait un bref communiqué « Mort de Courtol » relatant l'accident : Courtol reçoit une piqûre à la main gauche par une vipère d'une espèce inconnue alors qu'il tentait de l'introduire dans une boîte, il se soigne mais le venin agit d'une façon presque foudroyante. L'article est une



reprise succinct d'un autre plus conséquent paru dans La Haute Loire du 13 juin. Après une courte biographie, il souligne que le chasseur de vipères avait épuisé le crédit du Conseil général et qu'il avait aussi reçu quelques subsides de la Société agricole et scientifique. Le journal rappelle que ce sont des articles du docteur Pierre Boyer alias docteur Pétrus, publiés dans ses colonnes en septembre 1896, qui avaient mis les projecteurs sur Courtol à l'occasion d'un portrait du chasseur habillé en peaux de vipères exposé à la vitrine de M. Vazeille. Courtol est une victime du devoir. En même temps qu'un gagne-pain, son activité rendait des services inappréciables à la société. La souscription a déjà permis un versement à sa veuve de 14 francs 50, car « la douleur d'aujourd'hui ne peut faire oublier les besoins et les nécessités du lendemain ». L'article précise aussi que les obsèques auront lieu samedi à 9 heures du matin, à l'église Saint-Laurent et que le convoi partira du domicile, rue Montferrand.

Le Républicain de la Haute Loire diffuse aussi cette information le 13 juin « La fin d'un tueur de vipères ». Il évoque la carrière de Courtol et en fait un portrait : « Haut guêtré, un bâton à la main, il rabattait intrépidement tout le pays aux premiers jours de printemps, les ronces les plus épaisses,

les clapiers les plus pierreux lui étaient familiers et il s'y aventurait bien rarement sans mettre à mal les familles de vipères qui se prélassaient au soleil... » Le journal relate la piqûre et précise qu'il n'avait pas son onguent et qu'il avait seulement cautérisé l'endroit et peut-être sucé et rejeté le venin... puis s'était rendu dans

24- Les registres de la Préfecture mentionneraient environ 30 000 primes versées.

25- Une lettre de la mairie du Puy informe le maire de Saint-Paulien que l'acte de décès doit être dressé dans la commune où la personne est décédée et non dans une autre commune, le sieur Courtot étant décédé dans le territoire de Saint-Paulien. Ce qui est fait avec comme témoins Fanchon Jean, garde-champêtre et Civeyrac Pierre propriétaire. Jean-Baptiste Courtol est déclaré décédé à Chabron à six heures du soir.

26- Concernant la presse locale nous avons consulté les ADHL, archives en ligne, presse ancienne et les fonds de la Bibliothèque municipale du Puy-en-Velay.

la ferme de Chabron où les fermiers lui avaient proposé de le conduire en voiture au Puy. Mais il s'affaisse en proie à de vives douleurs intestinales. On le couche et il ingère un peu de bouillon avec du vin. Le mal accompli son œuvre et on ramène son corps à son domicile au Puy, rue de Montferrand. Sa boîte à vipère en contenait une encore vivante. Le Républicain du 14 juin donne d'autres précisions dont certaines macabres sous le titre « Le tueur de vipères ». Ont été portées ce matin à la Préfecture 70 têtes de vipères prises ces derniers temps par l'infortuné chasseur. « Nous avons pu voir le cadavre du pauvre homme. Rien dans les traits de son visage n'indique quelque chose d'anormal, on croirait voir Courtol reposant tranquillement, comme épuisé d'une longue fatigue, si l'on n'apercevait les taches violacées, imprimées à la main par la piqûre du reptile... »

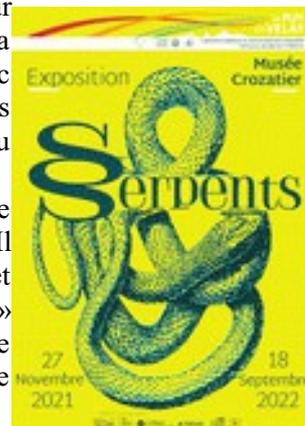
En guise d'épilogue

Le docteur Pierre Boyer regrette cette issue fatale en ces termes : « Admiré pour ses exploits, on ne devait apprécier les services qu'il avait rendus qu'après sa mort... Des fermiers, des vignards, des châtelains se demandaient avec appréhension qui les délivrerait dorénavant des vipères... Il était très aimé des riches et des pauvres, ce brave homme toujours serviable, gai et non dépourvu d'humour car il s'était surnommé *la bête à vipère*... »

Le docteur Pierre Boyer qui a appris la mort de Courtol par la presse, adresse de Brives un courrier daté du 13 juin 1902 au directeur du journal La Haute Loire²⁷. Il témoigne de sa surprise et de sa tristesse face à la mort de cet être courageux et bienfaisant. « Il meurt pauvre et il meurt victime des services qu'il a rendus ! » Aussi, il approuve et participe à hauteur de 5 francs à une souscription ouverte pour sa veuve. Il espère que les lecteurs du Puy et des environs participeront à cette généreuse action initiée par le journal.

Grâce à la monographie de Pierre Boyer, aux articles qui lui ont été consacrés, aux cartes postales et surtout à son fameux costume réalisé avec neuf cent peaux de reptiles donné par sa veuve²⁸ à la ville du Puy, Jean Baptiste Courtol ne sombrera pas dans l'anonymat.

L'exposition du Musée Crozatier va aussi notablement concourir à sa notoriété.



Jean Claude Brunelin



27- Le docteur Boyer rappelle que Courtol a certainement capturé de 25 à 30 000 reptiles à raison de plus de 2000 par an. Le journal précise en introduction de la lettre que le docteur Pierre Boyer avait consacré de nombreux articles au chasseur de vipères, sous le pseudonyme de docteur Petrus (Pierre en latin ?). En conclusion, il indique qu'il a été remis dès hier le montant d'une première collecte « pour permettre à la veuve de parer aux nécessités les plus urgentes ». La mort de Courtot. La Haute Loire. 15 juin 1902

28. Sophie Chaniel décède à Paris le 13 janvier 1909 où après le décès de son mari, elle a peut-être rejoint ses fils, Antonin Courtol et Louis Magnand établis à Paris.

LA GUERRE EN UKRAINE : QUELLES CONSÉQUENCES POUR NOTRE AGRICULTURE ?

Cette guerre entre La Russie et l' Ukraine, deux pays à fort potentiel agricole a et aura, si elle perdure, des conséquences directes sur notre agriculture française et de manière plus générale sur l'agriculture mondiale.

Dans un premier temps pour planter le décor, nous pouvons tenter de décrire l'agriculture de ces deux pays sachant qu'il est difficile d'avoir les dernières statistiques à jour .

Nous avons utilisé les chiffres :

. du site du Ministre de l'agriculture française : <http://agriculture.gouv.fr/politiques-agricoles-fiches-pays>
. d' autres sites internet comme : <http://atlasocio.com>

L'Ukraine, grenier à blé

- Une grande diversité des structures

La part de surfaces cultivées en Ukraine est un peu comparable à la France avec plus de 50 % du territoire, ce qui représente 42 millions d'hectares et surtout 32, 5 millions d'hectares labourables.

La structure des exploitations est assez particulière, issue du modèle kolkhozien de l'ancienne URSS. On y trouve plusieurs types d'exploitations :

- 150 grandes exploitations dénommées agroholdings qui ont des surfaces souvent supérieures à 10 000 ha. Elles sont souvent détenues par des entreprises agroalimentaires.
- 33000 exploitations dites fermières avec des surfaces moindres mais qui restent importantes de 1 à quelques milliers d'hectares. Ce sont des agriculteurs indépendants.
- 5, 4 millions de micro-exploitations d'environ 1 hectare.

- Elle est un champion mondial des grandes cultures

Avec des terres qualifiées des plus fertiles au monde (le tchernoziom) et facilement labourables, l'Ukraine consacre 15 millions d'hectares aux cultures céréalières.

Même avec des rendements à peine moyens, elle se classe pour la production :

- au 8^e rang pour le blé
- au 7^e pour l'orge
- au 5^e pour le maïs
- au 1^{er} rang pour le tournesol

Cette production lui permet d'être le 1^{er} exportateur d'huile de tournesol, le 3^e pour l'orge, le 4^e pour le maïs, le 5^e pour le blé.

- Le secteur élevage est beaucoup moins florissant

La production de volailles et de porcs se développe sur de grandes structures, il en est tout autrement sur la filière bovine : lait ou viande.

Les troupeaux bovins sont de qualité médiocre réduits à quelques unités détenues par les petites exploitations.

- Une certaine autosuffisance sur les fruits, les pommes de terres, le vin, les légumes



Ces produits sont fournis par les petites exploitations (en partie autoconsommés) mais elles n'assurent pas complètement les besoins du pays qui doit en importer.

La Russie, un énorme potentiel agricole

C'est le pays le plus étendu du monde, il représente 1/8 de la surface terrestre non immergée. La superficie de ses terres agricoles le place en cinquième position.

- Une grande diversité des structures

Comme en Ukraine et pour les mêmes raisons, on y trouve aussi trois types d'exploitations :

- Les entreprises privées ; 36 400 souvent héritières des anciennes exploitations collectives avec des superficies aux alentours de 5 000 ha.
- Les exploitations paysannes : 176 400 de 163 ha en moyenne.
- 16 millions de micro-exploitations disposant de 0,44 ha en moyenne. Tournées surtout vers l'autoconsommation, elles représentent quand même 40 % de la production agricole nationale.

- Une forte orientation céréalière

386 millions d'hectares de terres labourables dont la moitié en « terres noires » très fertiles comme en Ukraine.

Les rendements sont plutôt faibles surtout avec la rudesse du climat, ce qui n'empêche pas le classement suivant pour la production :

- 4^e rang pour le blé.
- 4^e rang pour l'orge
- 13^e rang pour le maïs
- 2^e rang pour le tournesol

Il est aussi un très gros exportateur de céréales : 1^e rang pour le blé, 5^e rang pour l'orge, 6^e rang pour le maïs, 2^e rang pour le tournesol.



Quelles seront les conséquences sur l'agriculture et la filière agroalimentaire française

Au moment où est écrit cet article, nous ne savons pas combien de temps durera cette guerre russo-ukrainienne et quelle en sera l'issue.

Il est difficile de faire des prévisions à court et moyen terme mais on peut tirer quelques grandes lignes sur l'incidence de ce conflit sur notre agriculture.

Des céréales plus chères

Si l'Ukraine ne peut exporter ses stocks, ne peut semer et récolter ses surfaces en céréales, il y aura une pénurie qui touchera directement ses principaux importateurs que sont les pays du Maghreb et du Proche-Orient.

Nous avons assez de céréales produites en France mais la réduction de la production mondiale fera flamber les cours, ce qui peut avantager nos céréaliers mais pas les consommateurs car les denrées alimentaires à base de céréales vont coûter beaucoup plus chères à l'exemple du pain.

Cela va toucher aussi les éleveurs français avec une hausse très importante du prix des aliments pour les



animaux qui devra se répercuter sur les prix du lait, de la viande, ... donc chez le consommateur français.

Pas de production de semences en Ukraine

De grosses entreprises semencières françaises sont présentes en Ukraine notamment des coopératives comme Limagrain ou Maisadour. Qu'advient-il des installations ? du personnel ?, et les semis ne pourront être réalisés ce printemps.

Ces entreprises produisaient pour l'Ukraine mais aussi pour la Russie qui va les chercher ailleurs et faire monter les prix.

La France est un gros producteur de semences et le premier exportateur mondial, cela peut favoriser nos céréaliers qui vont voir les cours augmenter fortement.

A l'inverse, les agriculteurs produisant des céréales pour l'autoconsommation par leurs animaux vont voir le poste semences s'accroître.

Certains engrais sont souvent russes

Les engrais azotés sont fabriqués à partir de gaz naturel. La Russie étant un acteur clé, nous lui achetons des fertilisants. Qu'en sera-t-il cette année, boycott ou pas ?

De toutes façons, même s'ils sont fabriqués en France, ils coûteront plus chers avec la hausse du prix du gaz.



Les autres engrais phosphatés ou potassiques viennent d'autres pays que l'Ukraine ou la Russie.

Des filières vont connaître des problèmes

. la filière laitière très présente en Ukraine :

Deux géants français de ce secteur : Lactalis et Savencia ont des unités en Ukraine et en Russie. Qu'advient-il des sites ukrainiens qui peuvent être endommagés ou tout simplement détruits ?

Pourront-ils se maintenir en Russie ?

Des répercussions négatives peuvent intervenir sur les élevages laitiers français.

. Des incertitudes sur les exportations d'autres produits français

Russes et Ukrainiens nous achetaient des produits alimentaires champagne, alcools, ... Les exportations vers la Russie peuvent être interdites, on voit mal des exportations possibles vers l'Ukraine au moins dans l'immédiat.

Une hausse générale des coûts de production

. énergie plus chère

La production agricole (y compris la pêche) utilise les sources d'énergie : gaz, électricité, carburants.

Nous sommes moins dépendants que d'autres pays pour le gaz ou électricité mais ce sont surtout les carburants qui représentent une part importante des charges pour notre agriculture.

. tous les postes de charges impactés

Comme nous avons pu le dire avant sur l'incidence du conflit (intrants, aliments), d'autres postes peuvent être touchés de manière directe ou indirecte.

Henri OLLIER

VOYAGE AVEC UN ANE DANS LES CEVENNES (Suite...)

The sleeping-room was furnished with two beds. I had one; and I will own I was a little abashed to find a young man and his wife and child in the act of mounting into the other. This was my first experience of the sort; and if I am always to feel equally silly and extraneous, I pray God it be my last as well. I kept my eyes to myself, and know nothing of the woman except that she had beautiful arms, and seemed no whit embarrassed by my appearance. As a matter of fact, the situation was more trying to me than to the pair. A pair keep each other in countenance; it is the single gentleman who has to blush. But I could not help attributing my sentiments to the husband, and sought to conciliate his tolerance with a cup of brandy from my flask. He told me that he was a cooper of Alais travelling to St. Etienne in search of work, and that in his spare moments he followed the fatal calling of a maker of matches. Me he readily enough divined to be a brandy merchant.

I was up first in the morning (Monday, September 23rd), and hastened my toilette guiltily, so as to leave a clear field for madam, the cooper's wife. I drank a bowl of milk, and set off to explore the neighbourhood of Bouchet. It was perishing cold, a grey, windy, wintry morning; misty clouds flew fast and low; the wind piped over the naked platform; and the only speck of colour was away behind Mount Mezenc and the eastern hills, where the sky still wore the orange of the dawn.

It was five in the morning, and four thousand feet above the sea; and I had to bury my hands in my pockets and trot. People were trooping out to the labours of the field by twos and threes, and all turned round to stare upon the stranger. I had seen them coming back last night, I saw them going afield again; and there was the life of Bouchet in a nutshell.

Le dortoir était meublé de deux lits. J'en obtins un et je dois convenir que je fus un peu ahuri de trouver un jeune homme et sa femme et leur gosse en train de monter dans l'autre. C'était ma première expérience de l'espèce et si je suis toujours d'un sentimentalisme également innocent et distrait, je prie Dieu que ce soit d'ailleurs la dernière. J'ai gardé mes yeux pour moi et n'ai rien



su de la jeune femme, sinon qu'elle avait de beaux bras et ne semblait pas embarrassée le moins du monde par ma présence.

En vérité, la situation était plus ennuyeuse pour moi que pour le couple. À deux, on peut conserver une mutuelle contenance, c'est au gentleman seul à rougir. Mais rien ne servait d'attribuer mes sentiments au mari et je pensai me concilier sa tolérance par un verre de brandy de mon flacon. Il me dit être un tonnelier d'Alais allant chercher du travail à Saint-Étienne et qui, à la morte saison, cédait au fatal appel de marchand d'allumettes. Quant à moi, il avait vite deviné que j'étais un commis-voyageur en spiritueux.

J'étais debout à l'aube (lundi, 23 septembre) et dépêchai ma toilette d'une manière honteuse, afin de laisser champ libre à Madame la femme du tonnelier. J'avalai un bol de lait et sortis

explorer les environs du Bouchet. Il faisait un froid mortel, un matin gris, venteux, hivernal. Des nuées de brouillard filaient rapides et basses, le vent cornait sur le plateau dénudé et l'unique tache de couleur c'était, là-bas, derrière le mont Mézenc et les montagnes à l'est, un endroit où le ciel gardait encore l'orangé de l'aurore.

Il était cinq heures du matin à quatre mille pieds au-dessus du niveau des eaux de la mer ; il me fallut enfoncer les mains dans les poches et trotter. Des gens se groupaient au-dehors pour les labours de la campagne, par deux et par trois et tous se retournaient pour regarder l'étranger. Je les avais vu revenir le soir précédent, je les voyais repartir à leurs champs. Et c'était en résumé la vie entière du Bouchet.

[ndlr : Quelle n'est pas sa surprise et son embarras de voir le deuxième lit du dortoir occupé par un couple et leur enfant ! La pruderie n'est pas de mise... Levé à l'aube, il fait une rapide toilette, boit un bol de lait et part explorer les environs du village par un matin froid et venteux. Les paysans partent au travail... le rythme éternel des champs.]

When I came back to the inn for a bit of breakfast, the landlady was in the kitchen combing out her daughter's hair; and I made her my compliments upon its beauty.

'Oh no,' said the mother; 'it is not so beautiful as it ought to be. Look, it is too fine.'

Thus does a wise peasantry console itself under adverse physical circumstances, and, by a startling democratic process, the defects of the majority decide the type of beauty.

‘And where,’ said I, ‘is monsieur?’
‘The master of the house is upstairs,’ she answered,
‘making you a goad.’

Blessed be the man who invented goads! Blessed the innkeeper of Bouchet St. Nicolas, who introduced me to their use! This plain wand, with an eighth of an inch of pin, was indeed a sceptre when he put it in my hands. Thenceforward Modestine was my slave. A prick, and she passed the most inviting stable door. A prick, and she broke forth into a gallant little trotlet that devoured the miles. It was not a remarkable speed, when all was said; and we took four hours to cover ten miles at the best of it. But what a heavenly change since yesterday! No more wielding of the ugly cudgel; no more flailing with an aching arm; no more broadsword exercise, but a discreet and gentlemanly fence. And what although now and then a drop of blood should appear on Modestine’s mouse-coloured wedge-like rump? I should have preferred it otherwise, indeed; but yesterday’s exploits had purged my heart of all humanity. The perverse little devil, since she would not be taken with kindness, must even go with pricking.

Quand je fus de retour à l’auberge pour un déjeuner sommaire, la tenancière, dans la cuisine, peignait les cheveux de sa fille. Je lui fis mes compliments sur leur beauté.

– Oh ! non, fit la mère, ils ne sont pas aussi beaux qu’ils devraient être. Regardez, ils sont trop minces !

Ainsi la sagesse paysanne se console des circonstances

physiques qui lui sont contraires et, par un étonnant processus démocratique, les insuffisances de l’ensemble décident du type de beauté.

– Et où, dis-je, est monsieur ?

– Le patron est au grenier, répondit-elle. Il vous fabrique un aiguillon.

Béni soit l’homme qui inventa les aiguillons ! Béni soit l’aubergiste du Bouchet-Saint-Nicolas qui m’en montra le maniement ! Cette simple gaule, pointue d’un huitième de pouce, était en vérité un sceptre, lorsqu’il me la remit entre les mains. À partir de ce moment-là, Modestine devint mon esclave. Une piqûre et elle passait outre aux seuils d’étable les plus engageants. Une piqûre et elle partait d’un joli petit trottement qui dévorait les kilomètres. Ce n’était point, à tout prendre, une

vitesse remarquable et il nous fallait quatre heures pour couvrir dix milles au mieux. Mais quel changement angélique depuis la veille ! Plus de manipulation du brutal gourdin ! Plus de fouettage d’un bras endolori ! Plus d’exercice de lutte, mais une escrime discrète et aristocratique ! Et qu’importait, si de temps à autre, une goutte de sang apparaissait, telle une cale, sur la croupe couleur de souris de Modestine ? J’eusse préféré autrement, certes, mais les exploits d’hier avaient purgé mon cœur de toute humanité. Le petit démon pervers, qu’on n’avait pu mater par la bonté, devait obéir quand même à la piqûre.

[ndlr : De retour à l’auberge il prend un déjeuner plus conséquent tandis que le mari lui confectonne un aiguillon. Cette simple gaule allait changer la suite de son voyage et faire de son petit démon d’ânesse un modèle d’obéissance. Plus de bastonnade stérile mais une escrime discrète.]

It was bleak and bitter cold, and, except a cavalcade of stride-legged ladies and a pair of post-runners, the road was dead solitary all the way to Pradelles. I scarce remember an incident but one. A handsome foal with a bell about his neck came charging up to us upon a stretch of common, sniffed the air martially as one about to do great deeds, and suddenly thinking otherwise in his green young heart, put about and galloped off as he had come, the bell tinkling in the wind. For a long while afterwards I saw his noble attitude as he drew up, and heard the note of his bell; and when I struck the high-road, the song of the telegraph-wires seemed to continue the same music.

Pradelles stands on a hillside, high above the Allier, surrounded by rich meadows. They were cutting aftermath on all sides, which gave the neighbourhood, this gusty autumn morning, an untimely smell of hay. On the opposite bank of the Allier the land kept mounting for miles to the horizon: a tanned and sallow autumn landscape, with black blots of fir-

wood and white roads wandering through the hills. Over all this the clouds shed a uniform and purplish shadow, sad and somewhat menacing, exaggerating height and distance, and throwing into still higher relief the twisted ribbons of the highway. It was a cheerless prospect, but one stimulating to a traveller. For I was now upon the limit of Velay, and all that I beheld lay in another county — wild Gevaudan, mountainous, uncultivated, and but recently disforested from terror of the wolves.



Il faisait un froid amer et glacial et, à part une cavalcade de dames à califourchon et un couple de facteurs ruraux, la route fut d'une solitude mortelle sur tout le parcours jusqu'à Pradelles. Je ne me souviens à peine que d'un incident. Un fringant poulain, portant une clochette au poitrail, s'élança vers nous d'une ruée à fond de train, à travers toute l'étendue des prés, comme un être sur le point d'accomplir de grands exploits, puis, soudain, changeant d'idée dans son jeune cœur de recrue, vira de bord et s'éloigna au galop ainsi qu'il était venu, sa clochette tintinnabulant dans le vent. Pendant longtemps ensuite, je vis sa noble attitude, tandis qu'il s'était arrêté et j'entendis le son du grelot. Lorsque j'eus atteint la grand-route, la chanson des fils télégraphiques semblait continuer la même musique.

Pradelles est situé au flanc d'un coteau dominant l'Allier, entouré d'opulentes prairies. On fauchait le regain de toutes parts, ce qui conférait au voisinage, ce matin d'automne orageux, une odeur insolite de fenaison. Sur la rive opposée de l'Allier, le site continuant de s'élever pendant des milles à l'horizon, un paysage d'arrière-saison halé et jauni, marqué des taches noires des bois de pins et des routes blanches simuant parmi les monts au-dessus de l'ensemble, les nuages épandaient une ombre uniformément purpurine, triste et en quelque sorte menaçante, exagérant hauteurs et distances et donnant plus de relief encore aux sinuosités de la grand-route. La perspective était assez désolée mais stimulante pour un touriste. Car, je me trouvais maintenant à la lisière du Velay et tout ce que j'apercevais était situé dans une autre région – le Gévaudan sauvage, montagneux, inculte, de fraîche date déboisé par crainte des loups.

Wolves, alas, like bandits, seem to flee the traveller's advance; and you may trudge through all our comfortable Europe, and not meet with an adventure worth the name. But here, if anywhere, a man was on the frontiers of hope. For this was the land of the ever-memorable BEAST, the Napoleon Bonaparte of wolves. What a career was his! He lived ten months at free quarters in Gevaudan and Vivarais; he ate women and children and 'shepherdesses celebrated for their beauty'; he pursued armed horsemen; he has been seen at broad noonday chasing a post-chaise and outrider along the king's high-road, and chaise and outrider fleeing before him at the gallop. He was placarded



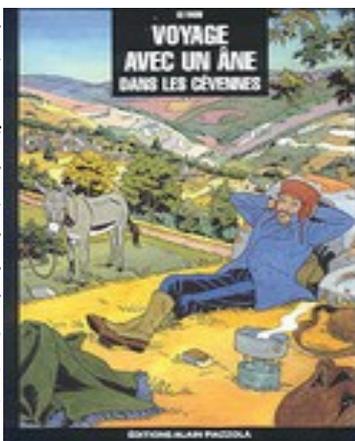
like a political offender, and ten thousand francs were offered for his head. And yet, when he was shot and sent to Versailles, behold! a common wolf, and even small for that. 'Though I could reach from pole to pole,' sang Alexander Pope; the Little Corporal shook Europe; and if all wolves had been as this wolf, they would have changed the history of man. M. Elie Berthet has made him the hero of a novel, which I have read, and do not wish to read again.

I hurried over my lunch, and was proof against the landlady's desire that I should visit our Lady of Pradelles, 'who performed many miracles, although she was of wood'; and before three-quarters of an hour I was goading Modestine down the steep descent that leads to Langogne on the Allier. On both sides of the road, in big dusty fields, farmers were preparing for next spring. Every fifty yards a yoke of great-necked stolid oxen were patiently haling at the plough. I saw one of these mild formidable servants of the glebe, who took a sudden interest in Modestine and me. The furrow down which he was journeying lay at an angle to the road, and his head was solidly fixed to the yoke like those of caryatides below a ponderous cornice; but he screwed round his big honest eyes and followed us with a ruminating look, until his master bade him turn the plough and proceed to reascend the field. From all these furrowing ploughshares, from the feet of oxen, from a labourer here and there who was breaking the dry clods with a hoe, the wind carried away a thin dust like so much smoke. It was a fine, busy, breathing, rustic landscape; and as I continued to descend, the highlands of Gevaudan kept mounting in front of me against the sky.

Les loups, hélas! comme les bandits, semblent reculer devant la marche des voyageurs. On peut trôler à travers toute notre confortable Europe et n'y point connaître une aventure digne de ce nom. Mais ici, y fut-on jamais ailleurs, on se trouvait sur les frontières de l'espoir. C'était, en effet, le pays de la toujours mémorable Bête, le Napoléon Bonaparte des loups. Quelle destinée que la sienne! Elle vécut dix mois à quartiers libres dans le Gévaudan et le Vivarais, dévorant femmes et enfants « et bergerettes célèbres pour leur beauté ». Elle poursuivit des cavaliers en armes. On la vit, en plein midi, chassant une chaise de poste et un piqueur au long du pavé du Roy, et chaise et piqueur fuyaient devant elle au grand galop. Elle tint l'affiche comme un malfaiteur public et sa tête fut mise à prix dix mille francs. Et pourtant, lorsqu'elle fut tuée et expédiée à

Versailles, hé bien ! ce n'était qu'un loup banal et pas des plus gros, « quoique je puisse aller de pôle en pôle », chantait Alexandre Pope¹. Le petit caporal ébranla l'Europe ; si tous les loups avaient ressemblé à ce loup-ci, ils eussent changé l'histoire de l'humanité. Élie Berthet² a fait de lui le héros d'un roman que j'ai lu et que je n'ai nullement envie de relire.

Je dépêchai mon goûter et résistai au désir de l'aubergiste qui m'incitait vivement à visiter Notre-Dame de Pradelles « qui accomplissait beaucoup de miracles, bien qu'elle fût en bois » et, moins de trois quarts d'heure après, j'aiguillonnais Modestine en bas de la descente escarpée qui mène à Langogne-sur-Allier. Des deux côtés de la route, dans de vastes champs poussiéreux, des fermiers s'activaient en vue du prochain printemps. Tous les cinquante mètres, un attelage de bœufs lourds, aux fanons pendants,



tirait patiemment une charrue. Je vis un de ces puissants et placides serviteurs de la glèbe prendre un subit intérêt à Modestine et à moi-même. Le sillon qu'il creusait menait à un angle de la route. Sa tête était solidement attachée au joug comme celle des cariatides sous une pesante corniche, mais il riva sur nous ses grands yeux honnêtes et nous accompagna d'un regard pensif jusqu'au moment où son maître le contraignit à retourner la charrue et commença de remonter le champ. De tous ces socs de charrue qui ouvraient le sol, des pas de bovins, de tout laboureur qui, ici ou là, brisait à la houe les mottes de terre desséchées, le vent portait au loin une poussière légère comparable à une épaisse fumée. C'était un tableau rural vivant, affairé, délicat et, tandis que je continuais à descendre, les hautes terres du Gévaudan ne cessaient de monter devant moi dans le ciel.

I had crossed the Loire the day before ; now I was to cross the Allier; so near are these two confluents in their youth. Just at the bridge of Langogne, as the long-promised rain was beginning to fall, a lassie of some seven or eight addressed me in the sacramental phrase, 'd'où'st ce que vous venez ?' She did it with so high an air that she set me laughing; and this cut her to the quick. She was evidently one who reckoned on respect, and stood looking after me in silent dudgeon, as I crossed the bridge and entered the county of Gevaudan.

J'avais traversé la Loire le jour précédent, maintenant, j'allais traverser l'Allier, tellement sont rapprochés les deux confluents près de leur source. Juste au pont de Langogne, alors que la pluie longtemps promise se mettait à tomber, une jeune fille d'entre sept ou huit, me posa la question rituelle : « D'où est-ce que vous v'nez ? » Elle le fit d'un air si hautain que je partis de rire aux éclats, ce qui la piqua au vif. C'était évidemment une personne qui escomptait du respect et elle demeura figée à me regarder dans une colère silencieuse, tandis que je traversais le pont et pénétrais dans le Comté du Gévaudan.

Nous connaissons la suite du périple. Il parvient au *Cheylard-l'Évêque*, localité sise à l'orée de la forêt de Mercoisre : « Quelques issues accidentées de village, sans rues définies, mais une suite de placettes où s'entassaient des bûches et des fagots, une couple de croix avec des inscriptions, une chapelle à Notre-Dame-de-toutes-Grâces au faite d'une butte, tout cela sis au bord d'une rivière murmurante des montagnes, dans un renforcement de vallée aride. » L'auberge est modeste et le cabaretier jadis muletier lui recommande de diviser

¹- Alexander Pope (1688-1744), le plus grand poète classique anglais, poète des salons, de la ville et de la vie sociale, a dû toujours vivre en marge de la société et en dehors de Londres. Il était en effet catholique et en tant que tel exclu de la vie de la capitale. Pope est une personnalité très discutée ; certains voient en lui un infirme hypocrite et méchant, une « guêpe », d'autres insistent sur ses amitiés durables, son stoïcisme devant la douleur et les épreuves de la vie. Comme son ami Swift, il aime plus les hommes que l'humanité, mais ses lettres révèlent un homme plus indigné par la sottise vaniteuse de certains que par l'humaine condition. www.universalis.fr

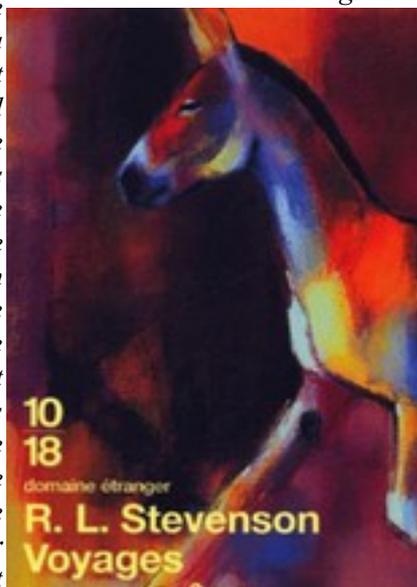
²- Élie Berthet (1815-1891) est un écrivain, auteur de nombreux romans et nouvelles. Il montre, très jeune, un goût prononcé pour l'étude de la nature, se faisant botaniste et entomologiste, et pour la lecture. A l'âge de seize ans, il part pour Paris, au prétexte d'y faire son droit, où il s'installe grâce à l'argent de la vente de ses collections naturalistes. D'abord répétiteur et professeur, Élie Berthet doit attendre 1835 pour publier ses premiers textes, au *Siècle* où il devient secrétaire de rédaction. Il poursuit son intense travail d'écriture et devient dès 1840 un feuilletoniste à succès qu'il convient de « placer en tête de la liste des romanciers laborieux et intelligents » selon Mirecourt qui loue le sérieux, l'application de l'auteur, lançant quelque perfidie à l'encontre de ses concurrents ou des directeurs de journaux. Ses romans auraient inspiré les plus grands : Burroughs se serait nourri de « L'enfant des bois » pour écrire « Tarzan » et Zola se serait appuyé sur les « Houilleurs de Polignies » pour rédiger « Germinal ». On lui doit entre autres *La Bête du Gévaudan*. 1862. geoculture.fr

son paquetage en deux parties.

« En premier lieu, le vent souffla avec une telle violence que je fus contraint de retenir d'une main le paquetage depuis Cheylard jusqu'à Luc. En second lieu, mon chemin traversait une des contrées les plus misérables du monde. C'était en quelque sorte en dessous même des Highlands d'Écosse, en pire. Froide, aride, ignoble, pauvre en bois, pauvre en bruyère, pauvre en vie. Une route et quelques clôtures rompaient l'immensité uniforme et le tracé de la route était jalonné par des bornes dressées afin de servir de repère en temps de neige. »

« Dans une localité nommée La Bastide on me conseilla d'abandonner le cours de la rivière et de suivre une route qui grimpa sur la gauche parmi les monts du Vivarais, l'Ardèche moderne. Car j'étais maintenant parvenu au petit chemin menant à mon étrange destination : le couvent des Trappistes de Notre-Dame des Neiges. »

« De là, une colline franchie, notre route nous fit traverser un plateau dénudé jusqu'au moment d'atteindre Chasseradès, au soleil couchant... Elle s'ouvrait passage à travers Lestampes par des plateaux, des bois de hêtres et de bouleaux et, à chaque détour, me découvrait des spectacles d'un nouvel agrément. Même dans le ravin de Chassezac, mon oreille avait été frappée par un bruit semblable à celui d'un gros bourdon sonnante à la distance de plusieurs milles, mais à mesure que je continuai de monter et de me rapprocher, il paraissait changer de ton. Je constatai enfin qu'il était



provoqué par un berger qui menait paître son troupeau au son d'une trompe. L'étroite rue de Lestampes, d'un bout à l'autre, débordait de moutons – des moutons noirs et blancs, bêlant avec ensemble comme chantent les oiseaux au printemps, et chacun s'accompagnant de la clochette pastorale suspendue à son cou. Cela faisait un impressionnant concert tout à l'aigu. »

« Au sommet du Goulet il n'y avait plus de route tracée – uniquement des bornes dressées de place en place, afin de guider les bouviers. Le sol moussu était, sous le pied, élastique et odorant. Je n'avais pour m'accompagner que quelques alouettes et je ne rencontrai qu'un chariot à bœufs entre Lestampes et Bleynard. »

« Une des premières choses rencontrées à Pont-de-Montvert, si je me souviens bien, fut le temple protestant. Mais ce n'était que le présage d'autres nouveautés. »

« Une route neuve conduit de Pont-de-Montvert à Florac, par la vallée du Tarn. »

A Saint-Jean-du-Gard Modestine est épuisée. Il lui faudrait deux jours de repos. « Or, j'étais maintenant pressé d'arriver à Alais pour mon courrier³. Comme je me trouvais à présent dans une région civilisée avec service d'omnibus, je décidai de vendre mon amie et de partir par la diligence de l'après-midi... Ce ne fut qu'après être bien installé auprès du conducteur et roulant à travers un vallon rocailleux aux oliviers rabougris que j'eus conscience qu'il me manquait quelque chose. J'avais perdu Modestine. Jusqu'à cet instant, j'avais cru la détester ; mais à présent qu'elle était partie... Ah ! quel changement pour moi ! Pendant douze jours nous avons été d'inséparables compagnons ; nous avons parcouru sur les hauteurs plus de cent vingt kilomètres, traversé plusieurs chaînes de montagnes considérables, fait ensemble notre petit

bonhomme de chemin avec nos six jambes par plus d'une route rocailleuse et plus d'une piste marécageuse. Après le premier jour, quoique je fusse souvent choqué et hautain dans mes façons, j'avais cessé de m'énerver. Pour elle, la pauvre âme, elle en était venue à me considérer comme une providence. Elle aimait manger dans ma main. Elle était patiente, élégante de formes et couleur d'une souris idéale, inimitablement menue. Ses défauts étaient ceux de sa race et de son sexe ; ses qualités lui étaient propres. Adieu, et si jamais... Le père Adam pleura quand il me la vendit. Quand je l'eus vendue à mon tour, je

fus tenté de faire de même. Et comme je trouvais seul avec le conducteur du coche et quatre ou cinq braves jeunes gens, je n'hésitai pas à céder à mon émotion. »

Robert Louis Stevenson

³- Des lettres de Fanny peut-être ?

RACINES¹

L'ancien canton de Lavoûte-Chilhac (ancienne communauté de communes Margeride-Ribeyre-Chaliergue) compte 12 communes.

Ally serait, selon une première thèse, l'héritière de la villa *Allia*, propriété de *Allius*. Une seconde théorie rapproche Ally de Les Allys (Sud Ouest) qui vient du latin *alierius* (alisier, variété de sorbier aux fruits comestibles et dont le bois convient pour les manches d'outils). Peut-on conclure que les alisiers ont laissé place à un village au Moyen Age ? L'endroit, venté, a vu l'installation de modernes éoliennes, parfois contestées.

Arlet possède un toponyme avec le radical pré-gaulois *ar* (vallée). *Let* serait une référence indéterminée à l'eau. Arlet se situe dans la haute vallée de la Crouce. Une autre théorie renvoie au pré-indo-européen *ar* (eau), ce qui revient au fond au même puisque le cours d'eau s'écoule dans une vallée. Une troisième explication se réfère au gaulois *arelate* (devant les marais). A moins que la quatrième, celle du pré-celte *arl* (hauteur) soit la bonne. Tant de significations laissent perplexes. Ce qui paraît plus sûr, c'est que l'origine d'Arlet paraît ancienne.

Aubazat, au XIVe s., s'écrit Obazac, ce qui permet de conclure qu'il s'agit d'une ancienne villa gallo-romaine, *opiacum*, du propriétaire *Opicius*. Processus bien connu !

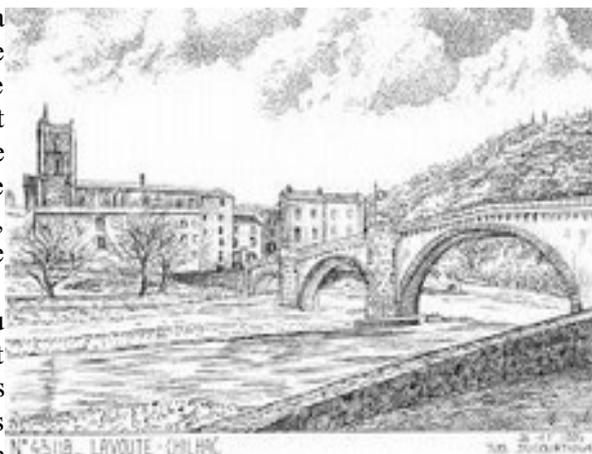
Blassac présente la même origine : un certain *Blattius* est le maître des lieux, *Blattiacum*.

Cerzat, à l'origine gallo-romaine évidente (*at* équivaut à *ac*) s'appelle d'abord Saratiacum. Le cartulaire (Xe s.) de Brioude cite Sarazaco dont la graphie évolue au cours des siècles pour aboutir à la mouture actuelle.

Chilhac dérive de *Calliacum*, domaine de *Callius*. Au Moyen Age, un manuscrit mentionne la localité sous le nom de Chisliacus, forme assez proche du vocable contemporain.

Lavoute-Chilhac voit la géographie se joindre à l'histoire. Lavoute ou la volte désigne la superbe boucle de l'Allier qui enserre un monticule sur lequel s'élève le village largement protégé par la rivière. Le centre est occupé par un ancien monastère fondé par Béraud de Mercoeur et son frère Saint Odilon de Mercoeur, abbé de Cluny qui a institué le jour des morts, le 2 novembre, christianisation de Halloween qui, à l'origine, fête le passage des âmes dans un autre monde.

*Mercoeur*² a-t-il été édifié sur un lieu sacré consacré au dieu Mercure (Hermès en grec), dieu du commerce et voyageurs, messenger des dieux ? Ce dieu était très présent en Gaule (Puy-de-Dôme, Mont Anis...) Plus prosaïquement, Mercoeur vient-il pas de *Mercurius*, un



grand propriétaire terrien, potentat local, éventuellement cher militaire ? Le cartulaire de Brioude semble confirmer cette hypothèse : il cite la villa Mercoria. Mercoeur est le berceau d'une grande famille médiévale, celle d'Odilon, abbé de la puissante abbaye de Cluny en Bourgogne (XIe s.). L'abbé de Cluny détient ses pouvoirs spirituels et temporaires directement du Pape. Il est à la tête d'un vaste réseau d'établissements.

Saint-Austremoine est l'un des sept missionnaires envoyés par le pape au IIIe s. pour évangéliser les Gaules païennes. L'un d'eux, Stremonius fonde l'église de Clermont, convertit nombre d'Arvernes, enseigne à Issoire et devient le premier évêque de Clermont où il meurt en 312. La légende veut qu'il ait été assassiné par un rabbin dont le fils avait embrassé le christianisme. (Après tout, c'est possible : ce sont bien des Juifs qui ont voulu la mort de Jésus Christ, ce trublion contestataire, tandis que Ponce Pilate, gouverneur romain de Judée s'en est lavé les mains. On connaît la suite de l'histoire : le christianisme fondé par un Juif et répandu par les apôtres surtout Paul et Pierre, mais aussi Jean, Jacques, Philippe et les autres, est devenu la première religion du monde au-delà des schismes et autres violentes confrontations). A la Révolution, le village Saint Austremoine s'appelle Austremoine d'Avesnes ! Le saint disparaît momentanément, mais pas « moine » que Stremonius n'a jamais été puisque le monachisme est bien postérieur.

Saint-Cirgues, Saint Cyr, saint Cyriaque, Sanctus Cyriacus a vécu en Asie Mineure au I^{er} s.. Emprisonné, il

¹- Jean-Marie Cassagne. Mariola Korsak. Les noms de lieux de la HL. Editions Sud Ouest 2006

²- ndlr : Jean Arzac, pour le Velay, indique que les divinités romaines, vraisemblablement supplantées, comme les gauloises, par des saints, ont laissé peu de traces en Velay, sauf Mercure à qui l'on doit : Mercoeur (Malrevers et St-Privat), Mercury (St-Privat), Mercuret (Retournac). Le culte de Mercure avait supplanté celui de Lug, le plus vénéré des dieux gaulois que César appelle d'ailleurs Mercure dans ses Commentaires. Jean Arzac. Toponymie du Velay. Les Cahiers de la Haute-Loire. Le Puy en Velay. 1991

délivre, selon la légende, la fille de Dioclétien, de l'emprise du démon et la convertit. Libéré, il accomplit le même miracle pour la fille du roi de Perse. Il est arrêté à Rome, torturé et décapité sous le règne de Maximin. Saint Cyriaque est sollicité au Moyen Age pour les problèmes oculaires et aussi pour les exorcismes. Un manuscrit mentionne la localité sous le nom de Sanctus Cerisius. Les révolutionnaires le décapitent et lui substituent Cirgues d'Allier qui retrouve au XIXe s. sa dénomination antérieure. A noter qu'il existe aussi un Saint Cyr, médecin martyrisé à Alexandrie en 311.



Saint-Ipize est au Ve s., le seizième évêque de Lyon. Sanctus Ilpidius, lors d'une famine, organisa le ravitaillement en blé acheminé par bateaux sur la Saône. Il rallie au christianisme officiel de nombreux ariens (la reconnaissance du ventre?). Il existe deux autres Ilpidius, non reconnus par l'Eglise. L'un a vécu à la Cour de Byzance et est mort en martyr, attaché à la queue d'un cheval lancé au galop. L'autre a vécu en ermite en Cappadoce. Son-ils victimes du Schisme (XIe s.) qui sépare Rome et Byzance. Une légende locale veut que Saint Ilpize soit un berger qui aurait enseveli Saint Julien martyrisé à Brioude. Les gens humbles peuvent réaliser de belles actions. La déchristianisation révolutionnaire efface toute allusion à la religion (ou à la féodalité).

L'endroit s'appelle dès lors Roc Libre. « Du passé, faisons table rase... » Avec le succès que l'on connaît !

Saint-Privat-du-Dragon clôt ici la liste des saints. Sanctus Privatus est évêque de Mende au IIIe s. Privatus capturé refuse d'ordonner aux chrétiens d'ouvrir les portes de la ville aux envahisseurs. Il succombe aux mauvais traitements vers 256 ou 257. (Privat est aussi un patronyme rencontré en HL). Au XIe s., le lieu s'appelle Sanctus Privatus. Fin du XIIIe, le copiste ajoute du Drahos qui devient plus tard du Drahon puis du Drainguon et enfin Dragon, terme dont la signification parle davantage. Quelle légende évoque-t-il ? Quel monstre ? Une intéressante explication indique que le radical *dra* vient du celte et désigne un cours d'eau. Même racine dans Dordogne, Durance... Douro au Portugal. Donc, pas de dragon. Moins fantastique mais plus cohérente, cette référence à l'hydronomie. Toujours est-il que les révolutionnaires rationalistes balaient tout et choisissent Coteau Libre. « Liberté, liberté chérie, combats avec tes défenseurs ! »

Villeneuve-d'Allier ne nécessite pas beaucoup d'érudition. Une villa nova (un village nouveau) est édifié au Moyen Age. Un manuscrit du milieu du XV^e mentionne la Villa Nova Sancti Ilpidii. Est-ce à dire que ce sont des habitants de Saint Ipize qui migrent pour fonder une nouvelle localité recevant un surplus de population. Etonnant au XV^e s., après les malheurs des crises agricoles, de la peste et de la guerre qui ont affecté la démographie au point que la main-d'œuvre manque. A moins que l'installation des paysans remonte au XIIe ou XIIIe s., ce serait plus vraisemblable. Enfin constatons que Saint Ilpidii a disparu. Quand ? A la Révolution ? Le complément d'Allier, précision géographique, l'a remplacé.

L'histoire profane (huit origines agricoles datant de l'Antiquité ou du Moyen Age) et l'histoire religieuse (quatre localités portant le nom de saints peu connus) sont sollicitées pour expliquer les toponymes de cet ancien canton.

L'ancien canton de Paulhaguet³ compte 19 communes, un record.

Chassagnes, du latin *cassanea* ou du gaulois *cassanos*, chêne, correspond à une forêt défrichée pour cultiver de nouveaux champs autour d'un village et de son église. La France tranquille ? La population augmentant, le seigneur local (laïc ou ecclésiastique) accorde à des paysans libres voire à des serfs une charte qui rend leur condition plus favorable. C'est une hypothèse : aucun document écrit ne permet de dater l'origine qui a bien pu apparaître à une époque antérieure.

Chavaniac-Lafayette a hérité de la villa *cavaniacum* d'un propriétaire gallo-romain. Le suffixe *ac* ne laisse aucun doute. La commune porte le nom du célèbre Gilbert (6e prénom) Motier marquis de Lafayette (de *fay* : hêtre) qui est né et a grandi, orphelin de père, au château restauré à plusieurs reprises, au XVIIIe (après un incendie) et au XXe s. ; de nos jours, propriété du département.

La Chomette, dont le toponyme n'a aucun rapport ni avec chaume ni avec champ, s'appelle d'après un texte du XIIIe *chalmeta*, nom issu du latin *calmis* (relief dénudé) ou du pré-indo-européen *kal* (rocher) qui a donné le vieux français *choux*, lande inculte ou plateau sans arbres (cf Saint-Jean-Lachalm). Une autre

³- ndlr : à signaler la parution d'un ouvrage « Paulhaguet » d'Alain Laporte publié par L'Imprimeur. Mozac. 2021. Le livre dresse un historique de Paulhaguet mais aussi des communes et hameaux du canton

version explique qu'au Moyen Age, chaume désigne aussi des terres communes, non boisées, peu favorables aux cultures et servant de pâture. Ce qui complète les précédentes explications.

Collat est formé de la racine *col* (col ? Colline?) et du suffixe latin de *latus*, large). La réalité géographique incline à pencher banalement pour large colline. A moins que *at* soit la corruption de *ac*. Dans ce cas Collat correspond à une ancienne villa gallo-romaine. Sans preuve.

Couteuges dériverait d'une villa, celle de *Cultus*. Un texte du Moyen Age en parle. En outre, la racine latine *cultis* (cultivé) qui désigne un terroir cultivé selon une organisation qui a été expliquée à plusieurs reprises.

Domeyrat est, à l'origine, le domaine d'*Almeyrat*. Pourquoi ? Un document du XIIIe s. cite le castrum de Dameyrac. La villa gallo-romaine est fief féodal. Dans le même texte, l'orthographe varie et soude la préposition d'au nom propre, très proche du nom actuel. Le château fort de Domeyrat conserve des ruines remarquables qui surplombent le village.

Frugières-le-Pin a-t-elle conservé le nom d'un propriétaire de villa du 1er millénaire ? En effet, des textes du XIIIe s. parlent de la domus Frutgerarum ou de Frutgeriae. Frugières⁴ n'est pas très éloigné. Peut-on supposer que la villa se situe près d'une pinède⁵ (ou d'un lieu d'épineux) défrichée pour en agrandir le terroir ?

Jax se rapproche de *jas*⁶, terme provençal désignant une bergerie de montagne. La Noire du Velay a-t-elle migré ou s'agit-il plutôt d'une autre race ? Le jas (on dit jasserie en Forez) correspond à un espace herbeux clos où le bétail parqué passe la nuit. Quand le village a-t-il été édifié ? Pas de document écrit.

Josat vient de la villa du gallo-romain *Gaudius* ou du german *Gaudio*. La paroisse remonte au Moyen Age et la commune à 1790, comme la plupart des localités. Banal à souhait.

Mazerat-Aurouze, comme Mazyerat d'Allier, est, à l'origine, une villa⁷. Aurouze⁸ vient de l'occitan *aura* (aura), vent ou du vieux français *aure*. Les deux communes sont réunies... en 1798.

Montclard vient du latin *mons clarus* (le mont clair). C'est clair. Le nom est une allusion soit à une vue dégagée soit à une position dominante (d'où l'on apercevait venir un éventuel ennemi). Certains expliquent que *clard*⁹ vient de l'indo-européen *klar* (rocher, hauteur). Pourquoi pas ? D'autres rapprochent *clarus* de clairière déboisée pour établir un nouveau village. Pourquoi pas encore ?

Paulhaguet, comme Paulhac ou Taulhac est d'abord la villa *Pauliacum*, celle de *Paulius*. Un texte du XIe s. cite la Villa de... Paulageto qui a donné l'orthographe actuelle très proche. Que dire de plus ?

Saint-Didier-sur-Doulon ouvre une courte série de toponymes qui se réfèrent à la religion chrétienne. Qui est Sanctus Desiderius¹⁰ ? L'évêque de Limoges ? De Rennes ? De Cahors ? Ou de Vienne ? Ce dernier prélat, réformateur, (contre le mariage des prêtres qui n'est pas interdit par les Ecritures, contre les mœurs violentes et dissolues des Mérovingiens), meurt, lapidé sur ordre de la reine Brunehaut (ou Brunehilde). En



⁴- ndlr : En Velay, Jean Arzac propose pour Fruges, village de Saint-Pal-de-Mons (au fil du temps Frocze, Froucze, Frotge, Frugy) deux hypothèses contradictoires : du latin *fructosa* (sous entendu *terra*) « terre fructueuse, productive » ou au contraire selon Dauzat « peut-être de *fraucia*, variant du bas-latin *frauces*, terre inculte ». La présence de pins accrédièterait la dernière proposition. Toponymie du Velay. Les Cahiers de la Haute-Loire. Le Puy en Velay. 1991

⁵- ndlr : ou la présence d'un pin remarquable ou en rapport avec le hameau du Pin où se trouvait peut-être ce pin remarquable. Dictionnaire des noms de lieux de Haute-Loire. Jeanne-Marie Emond. Editions Archives et Culture. 2011

⁶- ndlr : du latin *jacium* de *jacere*, être couché, qui a donné le patois jas, litière, parc à moutons, bergerie. Jas apparaît sous des graphies variées : jat, geas, jeat, jax. Toponymie du Velay. Jean Arzac. Les Cahiers de la Haute-Loire. Le Puy en Velay. 1991

⁷- ndlr : une villa appartenant à Macerius. Ce nom pourrait aussi dériver de l'occitan *masenc*, fermier, ou du latin *mansus* désignant une maison rurale, une ferme isolée. Il pourrait aussi être lié à l'existence de ruines ou de murs de pierre et dériver alors du latin *maceria*, mur de clôture. Dictionnaire des noms de lieux de Haute-Loire. Jeanne-Marie Emond. Editions Archives et Culture. 2011

⁸- ndlr : certains évoquent la racine prélatine *ar*, cours d'eau, source comme dans la vallée d'Aure, l'Auroux de Chapeauroux. Ibid.

⁹- ndlr : Pour Clarel, Clary en Velay, est évoqué une racine *kal* avec une variante *kl* et un thème *kl-ar*, montagne. La racine *kal* entre dans la formation du thème *kl-app* « pierre, rocher » à l'origine des appellatifs *clap*, petite pierre, éclat de rocher ; *clapas*, tas de pierres assemblées par le travail de l'homme ou par érosion, éboulis, champ très pierreux ; *clapatas* ; clapier, tas de pierres, terrain pierreux. Toponymie du Velay. Jean Arzac. Les Cahiers de la Haute-Loire. Le Puy en Velay. 1991

¹⁰- ndlr : signifie désir, au sens mystique, désir de Dieu. Dictionnaire des noms de lieux de Haute-Loire. Jeanne-Marie Emond. Editions Archives et Culture. 2011

1793, la commune s'appelle Didier les Côtes. Les révolutionnaires se sont contenté de supprimer Saint et ont ajouté une précision géographique. Sans succès durable. Doulon¹¹ précise le toponyme contemporain. C'est un affluent de la Senouire.

Sainte-Eugénie-de-Villeneuve est un village créé au Moyen Age par défrichement de la forêt, ce qui a donné naissance à la Villa Nova ou Ville Neuve (XVIe s.), sainte Reine de Villeneuve (XVIIIe), qui devient, avec la Révolution, Ville-Neuve de Fix ou Fix Villeneuve (XIXe s.). Fix signifie « frontière » (entre l'Auvergne et le Velay). En 1860, nouvelle dénomination : Sainte-Eugénie-de-Villeneuve qui s'est imposée depuis cette date. Engénie est le prénom de l'impératrice d'origine espagnole (Eugénia de Montijo de Guzman), épouse de Napoléon III. On peut penser que la municipalité et les citoyens étaient bonapartistes comme la plupart des Français puisque l'Empire a été rétabli et approuvé très largement par referendum (qui n'était pas d'initiative citoyenne). Le prénom de l'impératrice se rapportait sans doute à Sancta Eugenia de Cordoba martyrisée au IXe s. Un autre Ste Eugénie (la belle femme), grecque, a été décapitée au IIIe s. Une troisième fut abbesse de Hohenburg aux VII-VIIIe s.

Saint-Georges-d'Aurac est encore et d'abord une villa gallo-romaine. Saint Georges, officier de l'empereur



Dioclétien est décapité en 303 : il refuse le culte impérial. La légende veut qu'il ait terrassé un dragon menaçant une belle princesse. Saint Georges est très populaire. Près d'une centaine de paroisses portent son nom, d'autant que le nom grec signifie travailleur de la terre (*géo*), laboureur, ce qui convient bien au monde rural.

Sainte Marguerite nous fait penser à une fleur. La légende, encore plus belle, mérite d'être contée. Marina, jeune bergère, chrétienne d'Anatolie, est remarquée par le gouverneur romain Olibrius¹² qui veut l'épouser car aucune perle (*margarita* en grec) n'égale sa beauté. Marina refuse pour rester vierge au service de Dieu. Marina-Margarita est décapitée sur ordre d'Olibrius. Qui aime bien châtie bien, affirme l'adage. Au Moyen Age, Marguerite, très populaire,

protège les femmes en couches. A cette époque le village s'appelle Saint Etienne près d'Aurouze (XIVe s.). La paroisse est placée en plus sous la protection de Sainte Marguerite si bien qu'un texte du XVIIIe s. cite « Sainte Etienne sur Aurouze alias (sic) Sainte Marguerite ». La Révolution impose momentanément La Vizade, lieu où pousse l'osier (*vigea*, *vizade* en occitan) qui sert à fabriquer des paniers, des corbeilles ou à attacher les fagots ou la vigne. Au XIXe s., Sainte Marguerite triomphe enfin.

Saint-Préjet-Armandon est placé sous le patronage de ce saint auvergnat, évoqué avec Saint-Préjet-d'Allier. Nous ignorons la signification de Armandon. Le nom vient-il du latin *armantalis* (pastoral) ou du german *Hartmann* ou du français *Armand*, noms de grands propriétaires terriens ? Peut-on y voir la racine prégauloise *ar* signifiant vallée, eau ou préceltique désignant une hauteur ?

Salzuit¹³, malgré de nombreuses formes médiévales (Solazuit, Salazuit, Solazoit, Sollezeuit et un Saleshuit de 1720, vient-il du latin *sol lucet* (le soleil luit) qui évoque des terres bien exposées ? Faut-il accorder du crédit à une légende qui rappelle la présence de Sarrazins musulmans ? Certes, les Arabes ont occupé le Languedoc au VIIIe s. mais pas l'Auvergne.

Vals-le-Chastel est simple à interpréter. Vals c'est la vallée (latin *vallis*). Chastel ne désigne pas obligatoirement une forteresse médiévale. Le lieu peut se référer à une tour de guet, à un poste fortifié ou, au XVe, à la maison d'un propriétaire aisé pas nécessairement noble. Au XIe s., il est mentionné la villa que vocatur Vallis (la villa qu'on appelle Vallis). Le castrum apparaît au XIIIe s. : Castrum de Vals. Le nom actuel a inversé les termes.

Roger Chaleil-Durand

¹¹- ndlr : Doulon vient de la racine pré-indo-européenne *dol*, méandre, courbe de rivière. Ibid.

¹²- ndlr : Olibrius est passé dans le langage familier au sens d'individu, qui se donne des airs avantageux, qui fait des embarras. Sans doute en référence à un hypothétique gouverneur des Gaules, réputé avoir martyrisé sainte Reine, qu'il n'avait pu séduire, en l'an 252. Ou également, selon la légende répandue par la littérature hagiographique du Moyen Âge, en référence à un gouverneur d'Antioche, persécuteur de sainte Marguerite ou encore à l'empereur romain d'Occident *Flavius Anicius Olybrius* surnommé *Olybrius*, porté au pouvoir, à sa plus grande surprise, en 472 et qui ne régna que trois mois (d'après, notamment, l'étymologiste Charles Rozan). Tous ces personnages importants de l'empire romain ont porté ce nom, et tous peuvent être à l'origine de cette étymologie. Wiktionari.org

¹³- ndlr : On pourrait aussi y voir un dérivé du latin *salix-icem*, saule d'où provient le patois *sauze* qui a donné de nombreux le Sauze, le Sauzet. Toponymie du Velay. Jean Arzac. Les Cahiers de la Haute-Loire. Le Puy en Velay. 1991

**SALUT ; C'EST LE PRINTEMPS ! C'EST
L'ANGE DE TENDRESSE !**

Daniel Vignes nous confie des poèmes de son père Elisée, sur le thème des sentiments et de la tendresse sous toutes ses formes. Nous avons repris en titre un vers d'Arthur Rimbaud extrait d'une nouvelle quelque peu irrévérencieuse et anticléricale : « Un cœur sous une soutane » écrite vers 1870 et sortie prudemment de l'anonymat, seulement en 1924, par Ronald Davis. Voici l'extrait complet :

*La fleur me dit : salut : l'oiseau me dit bonjour :
Salut ; c'est le printemps ! c'est l'ange de
tendresse !*

Ne devinez-vous pas pourquoi je bous d'ivresse?

*Ange de ma grand'mère, ange de mon berceau,
Ne devinez-vous pas que je deviens oiseau,
Que ma lyre frissonne et que je bats de l'aile
Comme hirondelle ?...*

AISADORA (ma petite-fille)

*Ce poème évoque, en alexandrins, une vie qui
s'éveille toute d'innocence et de joie sous les
yeux émerveillés de la famille... avec le souhait
d'une enfance heureuse à l'abri des dangers de
l'existence...*

*Cette vie qui s'éveille aux yeux de l'existence
Entourée par la crainte, le rire ou l'amour
Ce berceau où l'on met toutes ses espérances
Et la fierté qui naît dans la famille...un jour !*

*Dès l'instant merveilleux où d'une bouche avide
Il aspire à la vie comme s'ouvre la fleur
Il gazouille ; la joie vient éclairer nos rides
Il pleure ; alarmés nous tarissons ses pleurs*

*Il poursuit ton destin qui décline ou s'achève
Fais lui un nid douillet de calme et de douceur
Il dort ; son innocence est fille de ses rêves
Il sourit ; son sourire est l'écho du bonheur.*

*Dans le cycle effréné de l'angoisse et du doute
Tisse sur ce berceau la soie des jours heureux
Garde-le des dangers rencontrés sur sa route
Car rien n'est plus amer qu'un enfant
malheureux.*

Elisée Vignes

*Le printemps est témoin de l'émoi amoureux
d'un couple, dans un coin de verdure, loin du*

*monde mesquin, dans sa bulle de bonheur. La
tête pleine de rêves fous et de projets por
demain.*

EMOIS

*Nos doigts se sont unis dans une longue étreinte
Lorsque ton beau visage croisa mon regard
Puis les mots hésitants que l'on dit avec crainte
Ont scellé d'un accord ce merveilleux hasard*

*Dans cette aube de Mai inondée de lumière
Pleine de chants d'oiseaux ; dans le parfum des
fleurs*

*Le temps semblait plus beau, la vie semblait
plus claire
Une envie de chanter faisait frémir nos cœurs.*

*Les cheveux emmêlés dans nos premiers
serments
Nous nous sommes assis sous un coin de
verdure
Loin des mesquineries d'un monde indifférent
Dans tout notre univers souriait la nature*

*Nous avons devant nous un horizon immense
Des projets que l'on fait tendrement ...pour
demain
Peuplés de rêves fous, dans cette insouciance
De deux êtres qui vont se tenant par la main.*

Elisée Vignes

TES YEUX



*Voici une variation sur les yeux reflète des
sentiments et fenêtres sur le monde. Le regard
en dit long. Nos yeux, sont de véritables miroirs
de nos émotions. Dans un regard, on peut lire la
joie, l'amour, la colère, la tristesse, le doute...
Et la vie se retire après un dernier regard..*

*On dit que les yeux sont le reflet de l'âme
Exprimant les pensées sous le feu du regard,
Jadis les troubadours chantaient ceux de leur
Dame
Dans des hymnes à l'amour, aux tournois, au
hasard.*

De la douceur aimée ils ont gardé le charme
Sous leurs longs cils soyeux, dans l'éveil des
beaux jours,
Tendres dans la gaieté ou embués de larmes
Les yeux rêvent à la vie lorsqu'ils s'ouvrent à
l'amour.

Source des fols émois, miroirs de la nature,
Liés aux sentiments, aux rires, à la beauté ;
Les yeux reflètent en nous l'incroyable blessure
Qui naît des jours maudits de l'âpre adversité.

Tous aimés, attachés à l'univers des choses,
Les yeux ont la couleur des merveilleux
moments,
Quand un regard discret et timide se pose
Sur la chaude amitié, fruit d'un doux sentiment.

Les tiens ont enchaîné l'amour et la tendresse
Au rêve éternel que l'on poursuit à deux,
Jusqu'à l'instant fatal et l'infinie détresse,
De ce dernier regard lorsqu'on ferme les yeux.

Elisée Vignes

TES MAINS

*Si tes yeux sont le reflet des sentiments, tes
mains en sont les instruments : mains scellées
par l'amour, tendres baisers sur les mains,
mains caressant la tête d'un enfant, mains
cueillant des fleurs, mains apaisant la douleur...
et mains qui ferment les yeux au soir du grand
sommeil.*

Lorsque ton regard clair a rencontré le mien,
Nos mains se sont unies, timides, avec
tendresse,
Nouant par ce contact l'indissoluble lien
Qui naît d'un bel amour quand fleurit la
jeunesse !

Et j'ai posé mes lèvres sur tes doigts
frémissements,
Cherché dans tes grands yeux le reflet de ton
âme ;
C'était, tu t'en souviens, dans le jour finissant
D'un merveilleux été nous brûlant de sa
flamme !

Tes mains ! Je les ai vues cueillant des fleurs
champêtres,
Rassemblant en bouquets joyeux cette moisson ;
Ouverte à la douceur de ce qui vient de naître,
Caressant un enfant aux mouvants cheveux
blonds !

Je les ai vues, tendues en gestes charitables,
Soutiens dans la douleur, apaisant le chagrin,
Donnant le réconfort et l'espoir admirable,
Comme dans le sillon l'homme y sème le grain !

Et quand viendra l'instant final, inexorable,
Où l'on doit à la vie dire un dernier Adieu,
Je voudrais que ce soit par tes mains
secourables,
Avant le grand sommeil, que soient fermés mes
yeux !

Elisée Vignes

AMOUR

*Quoi de mieux qu'un sonnet pour parler
d'amour ? Et l'on pense à Ronsard et Du Bellay !
La femme éternelle est le symbole de l'amour,
célébrée par la sculpture, la musique, la
peinture, la poésie... L'amour brûle parfois et
éclaire l'âme. Puissant ou misérable, l'amour
est accessible à tous.*

Quand la vie enfanta l'amour au cours des âges,
Pour le déifier en thèmes évocateurs
La pensée lui donna la forme, le visage
De la femme éternelle en génie créateur

Sculpté dans la matière ; chanté par la musique ;
Peint sur la toile vierge, quand l'inspiration naît
Ciselé en des vers aux rimes harmoniques
L'amour reste pareil et sans cesse renaît.

Ce sentiment très doux brûle comme une
flamme
Au cœur de chaque humain dont il éclaire l'âme
D'un reflet de beauté, de trouble ; qu'on agrée

Qu'on soit puissants ou gueux c'est la seule
richesse
Pétrie de souvenirs, de rêves de jeunesse
Qu'on laisse pour plus tard, le charme du regret.

Elisée Vignes



POESIE : Des Printemps aux Automnes.
Joseph Bosc (1876-1950)

LA TERRE DU VELAY (suite)

Les parois d'une gorge (sonnet) nous ramène au thème de l'eau et d'une rivière qui a creusé son lit en creusant « une gorge abrupte et colossale ». En bas, « une eau luit entre des verdure » comme apaisée après ses efforts colossaux. Une tristesse sourd de ces profondeurs et même « les arbres ont froid au fond de la vallée ».

LES PAROIS D'UNE GORGE

Les parois d'une gorge abrupte et colossale,
Remparts diluviens érigeant leurs débris,
Dont toute l'âpreté s'exaspère et s'étale,
Et saigne sur les cieus taciturnes et gris.

En bas, profonde, une eau luit entre des verdure
Comme le réservoir d'un lac mystérieux
Enfoui sous l'entassement des roches dures,
Et pacifique au cœur du granit furieux.

Mais les arbres ont froid au fond de la vallée.
Inexorablement autour d'eux exhalée
Une tristesse monte et mord les rochers nus,

Et la terne lueur, que le couchant oublie
Sur l'eau qui sourd encor des gouffres inconnus,
Frissonne de pâleur et de mélancolie.

La neige fond et le printemps s'annonce dans Vois grandir les plateaux (quatrains d'alexandrins à rimes alternées) . Ce ne sont plus les hautes terres mais des plateaux fertiles « où verdissent les vignes ». La nature s'éveille et la rivière chargée de limon fertilise ses rives. Le poète descend le sentier vers « cette eau familière ».

VOIS GRANDIR LES PLATEAUX

Vois grandir les plateaux où verdissent les vignes
Les pentes s'éclairant à la douceur du ciel,
Et la bonne campagne et ses profondes lignes,
Et livre-toi ta honte et tes regrets cruels.

De la neige qui fond le pays se dégage,
Sombre et frais, et les bois bercent parmi les vents
Un entrelacement délicat de branchages
Dont la rose buée annonce le printemps.

Et la terre au soleil luit de toute sa boue,
Et la terne prairie est pâle sous les cieus.
La rivière là-bas fertilise et secoue
Le sommeil de la rive avec ses flots fangeux.

Viens, prenons le sentier qui descend et qui mène
A cette eau familière afin que, sans efforts,
Ton rêve de jeunesse y voit notre domaine
Et refleurisse aussi dans le limon des bords.

Rivière, sur tes bords (quatrains d'alexandrins à rimes alternées) est encore une mise en vers du thème de l'eau, symbole de vie : saules graciles, verte prairie plantée de pommiers en fleurs, scène pastorale, vols de papillons, oiseaux. Un amas de rochers tranche dans le paysage mais n'en trouble pas la douceur de cet « asile de rêve et de recueillement ».

RIVIERE, SUR TES BORDS

Rivière, sur tes bords j'écris ces vers faciles,
On aperçoit le fond sous le flot transparent,
Et, sous l'ombrage clair de tes saules graciles,
Des pierres au milieu font chanter le courant.

En face, c'est la verte et riante prairie,
joyeuse de pommiers nombreux et tout en fleurs,
Aimable nonchaloir, vivante Bergerie,
Où paissent des troupeaux à côté des pasteurs.

Des vols de papillons tremblotants se poursuivent
Au-dessus du courant qui les mire pareils,
Et des couples d'oiseaux, de l'une à l'autre rive,
A leur plume de feu ravivent le soleil.

Au fond, entre des rangs de peupliers et d'aulnes,
De farouches rochers s'élèvent dans le ciel,
Rouges de lave et tout rongés de lichens jaunes,
Et déchirant l'azur de leur élan cruel,

Mais ta douceur, mêlée à ce décor sauvage,
Plus sûre s'insinue et plus profondément,
Et fait de cet agreste et rare paysage
Un asile de rêve et de recueillement.

L'émotion est palpable dans Le retour (quatrains d'alexandrins à rimes alternées). Le poète est de retour au havre familial. Nous savons qu'il a fait ses études supérieures à Toulouse tandis que sa mère restait en son logis au Puy. A son retour, elle entoure de soins son fils qui retrouve le foyer maternel où tous les objets, meubles, armoire, alcôve, rideaux... lui sont familiers. Il redécouvre la vieille ville avec ses rues, « maigres jardins », maisons aux toits rouges, « les hauts quartiers anciens » un peu déserts. Il évoque les « antiques légendes » mais aussi « les figures de saints » de ce haut lieu chargé de christianisme. Il s'éloigne un peu vers les vieux ponts et la rivière voisine (la Borne ou Dolaizon ?) où s'activent des lavandières. Les sifflets d'usine témoignent de l'activité industrielle. La ville est ceinte de coteaux d'où le

poète aime à contempler le crépuscule sur la cité, l'ombre qui « ronge les toitures de tuiles » et les clochers. Il décrit un coteau particulier, chéri par sa mère, prairie couronnée par des bois. Il est transporté dans son innocente enfance et ressurgissent en lui les souvenirs d'êtres chers. Troublé, il contemple sa vie, partagé entre regret en envie incertaine.

LE RETOUR

La douce émotion des amitiés d'enfance
Et les soins maternels ont fêté mon retour.
Déjà je sens frémir, après ce long silence,
Dans mon âme attendrie un murmure d'amour.

Tout le passé vivace est là qui se réveille :
Les meubles familiers reconnaissent ma voix,
L'armoire est à sa place et l'alcôve est pareille,
Où les rideaux anciens pendent comme autrefois.

J'ai retrouvé les murs, les descentes de rues
Et les maigres jardins envahis de sommeil,
Les maisons en étage et les toitures drues,
Et le rouge éboulis des tuiles au soleil ;

Les hauts quartiers anciens que la foule délaisse
Avec leurs escaliers livrés à l'abandon,
Que, lentement, gravit à l'heure d'une messe,
Quelque vieille en bonnet pliant sur son bâton,

Les figures de saints, les naïves guirlandes
Protégeant chaque seuil de symboles pieux,
Et le tressaillement des antiques légendes
A l'ombre du rocher où dorment les aïeux.

Et voici les vieux ponts, la rivière voisine,
Les modestes enclos qui s'ouvrent tous les soirs,
Le bruit de l'eau coupé par des sifflets d'usine,
Et le linge sonnait sous les coups des battoirs,

Les faciles coteaux en face de la ville :
Où l'on restait assis, à la chute du jour,
A voir l'ombre ronger les toitures de tuile,
Et les rouges clochers s'éteindre tour à tour,

Surtout cette prairie où la vue est si belle
Aux pentes d'un plateau que couronnent des bois,
Et que ma mère aimait pour avoir devant elle
Le paysage encor des choses d'autrefois...

Ah, tous les sentiments que chaque objet évoque,
Tels que des êtres chers dont le nom est resté,
Se pressent, débordant en moi comme à l'époque
Où mon cœur n'était rien que leur simplicité,

Et de ces mêmes lieux je contemple ma vie :
Mais troublé maintenant je ne sais que choisir,

Ni quel est mon regret ou quelle est mon envie
Quand, dans sa vérité, je vois mon souvenir.

L'ombre des platanes (vers irréguliers) évoque la place du Breuil, le jardin et ses grilles, et au centre « la fontaine monumentale » avec ses urnes qui déversent une eau chantante, les statues de bronze. La place est entourée de maisons blanches.

L'OMBRE DES PLATANES

(Place du Breuil)

L'ombre des platanes est douce
Sur le sable détrempe de pluie,
Et le jardin en frissonnant s'essuie.
On entend le bruit d'une source,
Et, derrière la grille où je m'appuie,
La lumière est carrée
Sur la place empierrée
De pouzzolane rouge,
Et, seule, la fontaine monumentale
Chante et bouge,
Versant avec ses quatre ou six urnes
Que penchent de belles statues
De bronze, assises et nues,
Ses eaux abondantes
Qui, vives, se répandent,
Et dorment taciturnes,
En des vasques de pierre.
Leur chanson familière
Allant à droite, à gauche,
Se mêle à la lumière
Et de moi se rapproche.
Tout autour les maisons sont blanches et lavées.
Le vent sèche, léger, les branches relevées
Des platanes de l'allée
Où recommence,
A l'invite des gais rayons qu'il devance,
Le va-et-vient de la vie ensoleillée.

De la fenêtre est une évocation du boulevard St-Laurent (aujourd'hui boulevard Carnot), l'hiver avec la neige qui souligne les reliefs des rochers dressés dans la ville. Les maisons grelottent et les arbres du boulevard « blancs de givre » commencent à dégeler. C'est un des rares poèmes qui évoque l'hiver, saison sortant du cadre des Printemps aux automnes.

DE LA FENÊTRE

(Boulevard St-Laurent)

Immenses flancs d'une roche obscure
Qui montent jusqu'aux plus froids nuages,
Et tout le long de ces parois dure,
La neige dessine des étages.

Des maisons en tas surélevées
S'y voient, grelottant toutes ensemble,
Ayant, sur leurs façades lavées,
Des tons plus délicats, il me semble.

Derrière la grille d'un jardin,
Que décorent les urnes de pierre,
Un mélèze est noir dans le matin,
Au milieu de cette note claire,

Et la neige est fausse comme un fard
Sous les deux rangs d'arbres blancs de givre,
Egouttant le long du boulevard
Leurs branches que le dégel délivre.

Après cette escapade urbaine, nous sommes à nouveau dans la vallée de La Loire où le poète s'attarde au crépuscule, moment où s'éteignent les feux du jour et où ressort l'âpreté des gorges. Seule la Loire se refuse à cette obscurité, brille encore « nonchalante et molle de lumière. La nuit descend et s'allume une étoile.

LA LOIRE

Je me suis attardé devant cette vallée,
respirant des sapins les sauvages senteurs,
Devant cette nature immense et désolée,
dont un long crépuscule a noyé les couleurs.

Les durs sommets de lave assiégés de bois sombres
Et les âpres versants profilés sur le ciel,
Au fond de la soirée où bleuissent les ombres,
M'entourent d'un ennui muet et fraternel.

Mais, là-bas, sous l'orgueil des vieilles tours de
pierre,
Et, refusant ses eaux à leur reflet obscur,
La Loire, nonchalante et molle de lumière,
Déroule aux pieds des monts un éternel azur.

Tout s'emplit de sa force et de son harmonie
Dont l'air sonore au loin propage les échos,
Et, vêtant de beauté sa tristesse infinie,
La nature s'apaise et s'incline au repos.

Des maisons, s'isolant aux pentes des montagnes,
Dorment d'un sommeil pâle au milieu des forêts,
Et, tandis que la nuit descend sur les campagnes,
Une étoile s'allume au ciel limpide et frais.

Le ciel et la ville (2 parties : Ciel fastueux et Un terne soleil blanc) décrit un crépuscule avec un ciel cuivré, envahissant les maisons, la gare « déserte et la stupeur des machines obscures ». Le jour s'éteint mais la ville offre des contrastes de blanc, de rouge, comme une tapisserie ancienne. Avec ces

derniers feux, la ville agonise, l'angoisse pèse sur ses « dômes sans lumière et ses rigides tours », où ni rayon, ni clameur ne montent « vers les cieux magnétiques et sourds ».

LE CIEL ET LA VILLE

I

Ciel fastueux, et , sous le cuivre des nuages,
Au confus remuement des clartés et des ombres,
Un infini remous de maisons en étage,
Refluant sur les flancs d'un rocher haut et sombre.

Devant, ce sont des terrains vagues, et la gare
Déserte, et la stupeur des machines obscures,
Et ça, et là, des prés où le gazon est rare,
Et le jour qui s'éteint sur les maigres cultures.

Mais la ville, plus chaude aux mourantes lumières,
Fond avec la saveur d'un fruit exquis et mûr :
Mélange chatoyant de tuiles et de pierres,
Le mur blanchit le toit, le toit rougit le mur.

On dirait une étoffe, une tapisserie
Ancienne, en son dessin fané, jamais pareil,
Etendue au-dessous du couchant, qu'armorie
Une lourde somptuosité de soleil.

II

Un terne soleil blanc qui s'enfonce et qui sombre
Sous des nuages lourds où sont noyés ses feux :
Et l'on voyait du haut de la colline sombre
Agoniser au loin les pays douloureux,

Et l'angoisse pesait sur les champs, sur les plaines,
Sur les rochers pareils à d'immenses débris,
Et je sentais passer de farouches haleines
Qui tordaient et cassaient les branchages flétris.

Et la ville là-bas, figée en sa tristesse,
Sans rires ni sanglots, masse aux mornes contours,
Enveloppait de deuil et de stupeur épaisse
Ses dômes sans lumière et ses rigides tours.

Et pas un clair rayon ne traversait l'abîme
Du temps indiscernable et des espaces lourds,
Et pas une clameur de détresse sublime
Ne montait vers les cieux magnétiques et sourds.

Joseph Bosc



Cet autre texte d'Yvette Maurin, est extrait « Du Rififi au Paradis » paru en 2007, illustré par Gilles Boiron, aux Editions de la Montmarie à Olliegues (63).

Le thème de ce texte, vous l'aurez compris est la guerre en Irak menée en mars 2003 par la coalition conduite par les États-Unis contre le Parti Baas de Saddam Hussein, suite aux attentats terroristes et à la destruction des Twin Towers, le 11 septembre 2001. Les motifs de cette guerre préventive ne sont pas si simples...

A chaque guerre, nous voulons croire que c'est la dernière. Et puis souvent elles sont lointaines... Mais voici qu'elle surgit actuellement dans notre vieille Europe entre deux nations portant sœurs, l'Ukraine rêvant de démocratie et d'Europe et la Russie revenant à ses vieux démons post-staliniens. L'Histoire se répète et balbutie...

Vous reconnaîtrez le style d'Yvette Maurin et sa familiarité avec Dieu et ses saints, anges et archanges. Ses dialogues nous font penser au Don Camillo de l'écrivain italien Giovannino Guareschi, conversant familièrement avec le Christ en croix de son église. Derrière l'humour, se profile une relation directe avec Dieu et son « état-major », rappelant l'incarnation de Jésus. En somme « il vaut mieux s'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints » !

Pauvre Michel

Ce lundi-là, Dieu venait à peine de s'installer pour assurer sa permanence hebdomadaire qu'il vit arriver saint Michel. Ce dernier était rouge de fureur, les plumes des ailes en bataille. Sans même le saluer, il jeta son glaive et son casque sur le bureau, commença à se défaire de son armure tout en déclarant d'une voix enflée par la colère :

- J'en ai marre, marre, marre. Cette fois, la cuve est pleine, elle déborde même. Je renonce à mon poste de gardien de la paix, je vous rends mon arme.

- Enfin, mon cher ange Michel...

- Archange¹, Seigneur, Archange !

Dieu pensa : Je ne le savais pas aussi pointilleux sur son titre », et corrigea aussitôt :

- Mon cher saint Michel Archange, disais-je, peux-tu me raconter pourquoi tu es aussi fâché ?

- Fâché ? C'est peu dire ! Je suis furieux, pour un peu je les exterminerais tous !

- Mais enfin, qui ?

- Les gugusses d'en bas. Les hommes, si vous préférez.

- Diable ! Mais que t'ont-ils fait ?

- Vous, vous devriez écouter un peu plus leurs radios et leurs télévisions, au lieu de vous gaver des chants grégoriens de la chorale des anges, des saints programmes de TV-Ciel et de papoter avec les bienheureux.

Cette fois, Dieu se fâcha :

- Il me semble, Michel, que c'est à ton Dieu que tu parles. J'aimerais que tu modères un peu tes paroles.

- Impossible, Seigneur, la rage m'étouffe ! Après tout, c'est Vous qui avait créé le genre humain à votre image, c'est normal que ce soit à Vous que je m'en prenne en premier. C'est Vous le responsable, à Vous d'assumer.

Et sur ces paroles, il se campa sur ses pieds, replia ses ailes, croisa les bras et planta sur Dieu un regard de défi.

Pour la première fois de son éternité, Dieu fut destabilisé. Pas longtemps : lorsque l'on se pare du titre de Père Éternel, on a de la ressource ! Il reprit :

- D'accord, Michel, je veux bien assumer, mais il faudrait peut-être que tu me dises quoi ?

L'Archange était un bon bougre, quoiqu'un peu soupe au lait, et il eut tout à coup honte de s'être montré aussi insolent avec Dieu.

- Excusez-mou, Seigneur. J'en ai tellement ras le bol de ceux d'en bas !

- Je ne t'en veux pas : nous faisons équipe depuis si longtemps, tous les deux, sans la moindre anicroche que je peux bien te passer un petit excès de langage. Raconte, au moins ça te soulagera.



1- ndlr : Dans la plupart des cas, les anges interviennent en tant que messagers de Dieu auprès des prophètes ou à des personnages déterminés, ou pour soutenir les croyants contre leurs ennemis. Le « archanges » annoncent les plus grands événements. C'est ainsi que l'archange Gabriel a été envoyé à la Vierge Marie.

- Les hommes n'arrêtent pas de se taper dessus pour un oui ou pour un non. Enfin, quand je dis les hommes, je veux dire la race humaine, car maintenant les femmes aussi sont soldates, gendarmettes, fliquettes, aviatrices de combat, et pas seulement dans la troupe ! Il y a des Générales, des Capitaines de navires.
- Non... ?
- Si... ! Tenez, même ce peuple que vous affectionne tellement, le peuple gaulois pour ne pas le nommer, a une femme ministre des Armées².
- Alors là, je n'en reviens pas ! Du temps de Vercingétorix...
- ... ils échangeaient des horions³ d'homme à homme avec les Romains, oui Seigneur. Ils s'en tiraient avec seulement des bleus et quelques membres cassés, que les femmes s'empressaient de soigner, comme cela est leur rôle depuis la Création.
- Tais-toi, malheureux, s'exclama Dieu en vérifiant que personne n'avait entendu les propos de Michel. Si Louise Michel ou quelques-unes de ses copines suffragettes t'entendent, elles vont crier à la ségrégation féminine ! Et tu vas passer un sale quart d'heure !
L'Archange baissa la voix, et grogna :
- Un fléau de plus, ces bonnes femmes !
- Tu l'as dit ! Mais tout cela n'explique pas ta démission.
- Parfaitement, je démissionne, tonna-t-il, sa colère de nouveau réveillée. Je vais aller planter des choux avec Nicolas le jardinier⁴.
- Des choux ? Pourquoi faire ? Au Paradis nous n'avons pas à manger pour vivre !
- Vous voyez, Seigneur, que vous n'êtes pas au courant des nouvelles de la terre : maintenant, on cultive des choux⁵ roses, mauves, bleus pour garnir les plates-bandes. On en met aussi dans les bouquets.
- Offrir des choux à sa Dulcinée pour la Saint-Valentin ? Voilà une idée bien curieuse. Décidément, ils marchent bien sur la tête... Enfin, le le savais déjà, comme je sais qu'ils se battent comme des chiffonniers⁶. Ce n'est pas nouveau.
- Vous voulez du nouveau. Je vais vous en donner. Je viens d'apprendre ce matin, en écoutant une de leurs radios, une nouvelle que j'ai prise d'abord pour une blague, tellement elle est énorme. Nous ne sommes pas le premier avril, je connais le journaliste, c'est un gars sérieux, donc bien vite je me suis rendu compte que c'était vrai de vrai.
- Au fait, Michel, ne me fais pas languir.
- Vous savez que les X... sont tombés à bras raccourcis⁷ sur les Z..., il y a plus d'un an.
- A bras raccourcis ? C'est plutôt à coups de bombes, de missiles, d'armes hyper sophistiquées, qui ont tué des milliers d'innocents...
- ... sous le prétexte de délivrer les Z.. de leur tyran, de détruire des armes chimiques, vous avez raison. Mais aussi pour se venger des attentats contre des immeubles de leur pays.
- Je n'approuve pas la vengeance, mais je peux la comprendre.
- Bof, enfin... Seulement, si les tours se sont bien effondrées avec les gens qui y travaillaient, si le tyran existait bel et bien, ils n'ont pas trouvé la moindre trace des terribles armes qu'ils devaient détruire !
- L'erreur est humaine.



2- ndlr : Michèle Alliot-Marie, dite MAM, née Michèle Marie est ministre de la Défense du 7 mai 2002 au 15 mai 2007.

3- ndlr : Coup violent donné à quelqu'un. Ce mot vient peut-être de l'ancien français *orillon*, coup sur l'oreille.

4- ndlr : Raymond Mondet, alias Nicolas le Jardinier (1928 à 2018), né à Montreuil, est un journaliste, animateur de télévision et de radio et chroniqueur français. Ancien rédacteur en chef du magazine *Rustica*, il a animé plusieurs émissions sur le jardinage sur la chaîne TF1 dans les années 1980.

5- ndlr : Le chou d'ornement (*Brassica oleracea acephala*) est une création horticole. Issue de croisements entre plusieurs variétés de choux (*Brassica oleracea*). Cette plante présente un feuillage frisé et généreux en coloris éclatants. Le chou supportent très bien le froid hivernal et le givre matinal sur leur feuillage les transforme en véritables bijoux. Le chou d'ornement se prête aussi parfaitement aux compositions florales.

6- ndlr : Dans les temps anciens où le papier était exclusivement fabriqué à base de chiffes (chiffon, textile), le chiffonnier était celui qui ramassait les vieux chiffons pour les vendre aux papetiers. La langue française a retenu l'expression « se disputer », se battre comme des chiffonniers, d'une manière âpre et bruyante tant le gain qui pouvait découler d'une bonne prise de chiffons déterminait la survie de chacun.

7- ndlr : Les bras raccourcis font sans doute allusion aux manches d'un habit que l'on replie avant de livrer un combat. Dès 1694 cette expression était présente dans le dictionnaire de l'Académie française et signifiait "sans aucune mesure, violemment". Elle a été remise au goût du jour par la BD Astérix et Abraracourcis le chef de village.

- l'erreur ? Mon oeil ! Ils savaient parfaitement qu'elles n'existaient pas !
 - Alors, c'était seulement pour capturer et empêcher de nuire le chef des Z... ? et pour se venger ?
 - Pire que ça, Seigneur, bien pire. Pour l'argent.
 - Tu me fais peur !
 - Il y a de quoi. Ecoutez bien, c'est machiavélique. Chose, le président des X..., a un père qui est un fabricant d'armes qu'il vend à la nation, par le biais de son fils. D'autre part, lui et le fiston ont construit leur fortune grâce au pétrole. Or, les Z...en extraient de leur sol à ne pas savoir qu'en faire... Conclusion ?
 - Tu veux dire que...
 - Pour Chose et son père, plus quelques-uns de leurs amis, le ministre de la guerre entre autres, envahir le pays des Z... et s'octroyer double bénéfice était bien tentant. Mais c'était un prétexte inavouable, vous en conviendrez. Il fallait trouver autre chose. Et ils l'ont trouvé !
 - J'ai peur de comprendre : ils ont fait détruire un pays...
 - ... sauf les puits de pétrole...
 - ... ils ont massacré des milliers de civils, ils ont arrêté et souvent torturé de supposés anciens amis du tyran...
 - ... Tout ça pour remplir leurs bourses ?
 - Oui, Seigneur. Ce n'est pas tout. Ils ont aussi détruit, en vrac, ponts, usines, habitations, administrations, en bref toute l'économie. Ainsi, ils procuraient à leur pays du travail pour reconstruire durant les deux ou trois décennies à venir. Il va sans dire qu'ils sont actionnaires dans les plus grosses entreprises de reconstruction, et qu'ils s'en mettront plein les poches une fois de plus ! Ce n'est pas beau, cà ?
- La colère avait quitté saint Michel pour faire place à l'abattement. Il s'était effondré sur un siège, mains pendantes, tête basse.
Dieu était catastrophé.
- Mon pauvre Archange, que puis-je faire ?
 - Rien, Seigneur, rien.
 - Tu n'as pas une idée, une toute petite idée ?
 - Vous pensez bien que si j'avais eu la moindre solution, je vous aurais fait part, au lieu de vous rentrer dedans. Oh, pardon, Seigneur, voilà que je redeviens insolent.
 - Laisse, laisse, ce n'est pas grave à côté du reste ! Depuis cent ans, les hommes ne savent plus quoi inventer pour s'entre-tuer.
 - Je suis bien d'accord avec vous.
 - La guerre de 14-18, avec les milliers d'hommes envoyés à la boucherie par des généraux imbéciles et criminels, sans parler des tranchées servant de tombeau à tant et tant d'entre eux...
 - La guerre de 39-45, les villes écrasées sous les bombes, la répression contre les résistants, les bateaux coulés à Pearl Harbor, les villes de Nagasaki et Hiroshima rayées de la carte...
 - L'Holocauste...
 - Les guerres coloniales...
 - Ce n'est pas la première fois que j'ai envie de leur envoyer un nouveau déluge, afin de les noyer tous aussi sûrement qu'une indésirable portée de petits chats ! Je me demande si je ne vais pas m'y résoudre, finalement.
 - Seigneur, si vous voulez mon avis, ce n'est pas utile de vous donner cette peine ! Partis comme ils sont partis à faire joujou avec le nucléaire, je ne leur donne pas un siècle pour faire sauter leur planète !
 - Ma jolie planète bleue, que j'avais figolée avec tant de soins ! Mon chef-d'œuvre, en somme.
 - Eh oui, Seigneur, une splendeur ! Mais quelle idée aussi d'y installer des hommes !
 - C'est certain que j'aurais mieux fait de m'en tenir aux animaux !
 - Alors, Seigneur, ma démission ?
 - Acceptée, mon brave Archange, acceptée. Va cultiver le jardin avec Nicolas.

L'Archange partit bien vite, de peur que Dieu se ravise !

Quand au Seigneur, il ferma la permanence. Il en avait assez entendu pour ce jour-là. Et puis il allait devoir se pencher sur un devoir ardu. En effet, si les hommes détruisaient la Terre et eux avec, il allait y avoir affluence aux portes du Paradis. Le pauvre saint Pierre ne suffirait pas à la tâche pour trier ceux qui entreraient au Divin Séjour, ceux qui devraient passer par le Purgatoire et ceux qui finiraient en Enfer. On a beau être Dieu, ce n'est pas toujours facile de gérer l'éternité !!!

Yvette Maurin

Deux peuples, deux mentalités

Ukrainiens et Russes ne forment qu'un seul et même peuple dont l'éloignement s'explique seulement par la stratégie américaine et, au-delà, occidentale "d'entraîner petit à petit, l'Ukraine dans un jeu géopolitique dangereux visant à faire de ce territoire une barrière entre l'Europe et la Russie" répète régulièrement Vladimir Poutine. Et pourtant, par leur détermination à résister afin de demeurer un pays libre, les Ukrainiens démontrent qu'ils ne sont plus que de lointains cousins.

Deux petites histoires, une pour les russes, une pour les ukrainiens (traduites dans notre langue occitane), montrent un peuple russe encore dans l'ancien monde et une nation ukrainienne en révolte et désir d'indépendance.



Histoire russe	
<p>Un rus se promene dinc la vila de Moscòu. Dinc na charrèira, trobe belcòp de personas qu'apeiton dinc na fila. D' abriau, se bota darrièr per apeitar coma los autres.</p> <p>N' ora après, alòrs que la fila a pas avançar d'un milimètre, damanda à la femna qu'es davant z-elh :</p> <p>- Exusètz me, madama, mas perqué fasem la còa aquí ?</p> <p>- Aquò ! ieu o sabe pas. Ai vedut de monde que fason la còo, doncas me sei botat juste darrièr. Chal o damandar à la persona qu 'ai davant ieu perqué fasem la còa . Coma aquò, un après l'autra, l' òme torna montar jusca la promèira persona per i demandar perqué fat la còa.</p> <p>- Ieu me promenava dinc la charrèira e me sei arreatat per rebotar los lacets de mos soliers. Quand me sei relevat, aviá un monsur qu' apeitava darrièr. Me sei dit : aquò es un còp de chança ! per un còp que sei lo promèir a fare la coa, demore aquí !</p>	<p>Un Russe se promène dans Moscou. Au détour d'une rue, il aperçoit de nombreuses personnes en train de faire la queue. Sans plus réfléchir, il se colle derrière et attend... Une heure plus tard, alors que la queue n'a toujours pas avancé du moindre millimètre, il questionne la dame devant lui :</p> <p>- Excusez-moi, madame, mais pour quoi faisons-nous la queue ici ?</p> <p>- Ah, ça ! Je ne sais pas moi. J'ai juste aperçu des gens qui faisaient la queue, alors je me suis mise derrière. Demandez donc à la personne qui est devant moi pourquoi nous faisons la queue ! Et ainsi, de proche en proche, il remonte jusqu'à la première personne de la queue pour lui demander pourquoi elle fait la queue.</p> <p>- Ah, mais moi, je me promenais dans la rue, et je me suis arrêté pour refaire mon lacet. Lorsque je me suis relevé, il y avait un monsieur qui attendait derrière moi. Je me suis dit: "C'est le coup de chance ! pour une fois que je suis le premier à faire la queue, je reste !</p>
<p>Histoire Ukrainienne</p> <p>Doas Ucràians solacavon.</p> <p>- Era en Espanh per veire na corsa de buòus.</p> <p>- De qu'aquò es ?</p> <p>- Pas grand via, on sannar un buòu</p> <p>- E perqué a estat tuat ?</p> <p>- Sei botat en colèra contra lo pastre.</p> <p>- Oc ! E perqué lo pastre s'es botat en colèra ?</p> <p>- Per çò que que lo pastre a bolegat lo drapèl de la Russia davant son nas.</p>	<p>Deux Ukrainiens discutent:</p> <p>- J'étais en Espagne, j'ai vu une corrida.</p> <p>- Et qu'est-ce que c'est ?</p> <p>- Bof, on a tué un taureau.</p> <p>- Et pourquoi on l'a tué ?</p> <p>- Il s'est mis en colère contre le berger.</p> <p>- Ah bon ! Et pourquoi il s'est mis en colère ?</p> <p>- Parce que le berger a secoué le drapeau soviétique devant son nez.</p>

Henri OLLIER

Se Canto

« *Se canto* » est considéré comme l'hymne commun aux provinces Occitanes qui, pour ce qui est de la France, couvrent toute la façade méditerranéenne, remontant jusqu'au Limousin.

Selon la région occitane où on le chante, le nom de l'hymne se prononce *Se Canta*, *Se Canto* ou *Si Canti*. De même il existe de multiples variantes du texte tandis que le sens général est préservé.

La légende l'attribue au comte de Foix et vicomte de Béarn, Gaston Phébus (1331 - 1391). La dame qu'il aimait aurait été contrainte à le quitter pour la Navarre, de l'autre côté des Pyrénées, à moins qu'elle l'ait volontairement quitté...

« Montagnes des Pyrénées, abaissez-vous et plaines élevez-vous, écrit-il, de façon qu'il puisse apercevoir la Navarre et sa belle...



Si on délaisse la légende, le véritable auteur de *Se Canto* demeure inconnu. Le sens demeure. Si, de chaque côté des Pyrénées, mais aussi de chaque côté des Alpes, les provinces de langue et culture Occitane se réunissaient, c'est un vaste Pays Occitan qui naîtrait. D'où le double sens de ce chant et sa signification aussi politique que sentimentale.

On songe aussi aux hymnes Catalans, *L'Estaca* et *Lous Ocells* si complémentaires de *Se Canto*.

Paroles en Provençal	En phonétique	Traduction en français
<p>Dejós ma fenèstra I a un aucelon Tota la nuèit canta Canta sa cançon</p> <p>Repic : <i>Se canta, que cante Canta pas per ieu Canta per ma mia Qu'es al luènh de ieu</i></p> <p>Dessus ma fenèstra I a un ametlièr Que fa de flors blancas Coma de papièr</p> <p>Repic</p> <p>Aquelas flors blancas Faràn d'ametlons N'emplirem las pòchas Per ieu e per vos</p>	<p>Détsous ma finestro Y a un awselou Touto la neït canto Canto sa cansou</p> <p>Refrain : <i>Sé canto qué canté Canto pass per ieu Canto per ma mio Qu'èz al len de ieu</i></p> <p>Dessus ma finestro I a ün ameliè Qué fa de flours blancos Coumo dé papiè</p> <p>Refrain</p> <p>Aqueloss flours blancoss Faran d'améillouss Né émplirem las potchoss Per ieu e per bouss</p>	<p>Sous ma fenêtre Il y a un petit oiseau Qui toute la nuit chante Chante sa chanson</p> <p>Refrain : <i>S'il chante, qu'il chante, Il ne chante pas pour moi Il chante pour ma mie Qui est loin de moi</i></p> <p>Au-dessus de ma fenêtre Il y a un amandier Qui fait des fleurs blanches Comme du papier</p> <p>Refrain</p> <p>Ces fleurs blanches Feront des amandes On s'en remplira les poches Pour moi et pour vous</p>

<p>Repic</p> <p>Aval dins la plana I a un pibol traucat Lo cocut i canta Benlèu i a nisat</p>	<p>Refrain</p> <p>Abal dins la plano Y a ün piboul trawcatt Lou coucutt y canto Bélew y a nizatt</p>	<p>Refrain</p> <p>En bas, dans la plaine Il y a un peuplier troué Le coucou y chante Peut-être y a t'il niché ?</p>
<p>Repic</p> <p>Aquelas montanhas Que tan nautas son M'empachan de veire Mas amors ont son</p>	<p>Refrain</p> <p>Aqueloss mountagnoss Qué tan nawtas soun M'émpaïchoun de beïré Maz amourss oun sou</p>	<p>Refrain</p> <p>Ces montagnes Qui sont si hautes M'empêchent de voir Où sont mes amours</p>
<p>Repic</p> <p>Abaissatz-vos, montanhas Planas auçatz-vos Per que posqui veire Mas amors ont son</p>	<p>Refrain</p> <p>Abaïssass bouss mountagnoss Planoss awssass bous Perque possi beïre Maz amourss oun sou</p>	<p>Refrain</p> <p>Abaissez-vous, montagnes Plaines, haussez vous Pour que je puisse voir Où sont mes amours</p>
<p>Repic</p> <p>Aquelas montanhas Se rabaissaràn E mas amoretas Se raprocharàn</p>	<p>Refrain</p> <p>Aqueloss mountagnoss Sé rabaïssaran E' maz amourétoss Sé raproutharan</p>	<p>Refrain</p> <p>Ces montagnes Se rabaïsseront Et mes amourettes Se rapprocheront</p>
<p>Repic</p>	<p>Refrain</p>	<p>Refrain</p>

En France, ce chant n'est pas un hymne officiel, tout comme les autres hymnes régionaux.

Il est entonné publiquement lorsqu'une foule veut montrer son attachement à l'Occitan ainsi qu'à l'une ou l'autre des régions occitanes.

En voici quelques exemples :

1993. *Montanhes Araneses*, version en Aranais du *Se Canto* est considéré comme l'hymne « national » de la vallée occitanophone du Val d'Aran en Espagne.

2003. Le 3 juin, le député béarnais Jean Lassalle le chante dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale pour protester contre l'abandon de sa région par les pouvoirs publics.

2006. On voit apparaître un usage protocolaire en Italie. En application de la loi 482-99 concernant les minorités linguistiques, de nombreuses communes des Vallées occitanes organisent une cérémonie autour de la pose du drapeau occitan sur les bâtiments officiels. Au cours de celle-ci le *Se Canto* est chanté, ainsi que la *Coupo Santo*. Cette cérémonie s'est déroulée pour la première fois en France, dans le village de Baratier, le 19 novembre 2006. Lors des Jeux olympiques 2006 à Turin, la version vivaro-alpine fut chantée pendant la cérémonie d'ouverture, car de nombreuses épreuves se déroulaient dans les Vallées occitanes. »

2006. Le 2 décembre, François Bayrou, lors de la déclaration de sa candidature aux élections présidentielles, entonne le *Si Canti* à la fin de son discours à Serres-Castet.

2010-2011. Depuis ces années, les supporters du Toulouse FC chantent *Se Canto* lors de tous les matchs.

2010-2011. *Se Canto* est diffusé et chanté à l'entrée des joueurs sur la pelouse du TFC.

2010-2011. *Se Canto* est diffusé et chanté en début de match par les supporters de l'ASBH (Beziers).

Se Canto est repris dans une version moderne par le chanteur occitan Charlou dans le « groupe de musiques du monde Los Mond'Oc ».

On trouve une version « pour le XXI^e siècle » sur <http://www.georgine-brion.fr/>
<https://soundcloud.com/my-sound-2/se-canto>.

Nota.

Si la Marseillaise est l'hymne national de France, il existe des hymnes de régions françaises qui n'ont pas tous le même « statut »...

Ainsi :

Sont officiels :

En Nouvelle Calédonie (2008) : « *Soyons unis, devenons frères* »

En Polynésie française (1993) : « *Ia Ora 'O Tahiti Nui* »

Ne sont pas officiels

(mais historiques depuis longtemps ou moins longtemps) :

En Alsace (Woerth. 1911. Hymne du drapeau alsacien) : « *Elsässisches Fahnenlied* ».

Au Pays Basque français (JM Iparragirre. 1853) : « *Gernikako Arbola* ».

En Bretagne (1904, sur l'air de l'hymne gallois) : « *Bro gozh ma zadoù* ».

En Bourgogne (traditionnel Bourgogne et Liège) : « *La bourguignonne* ».

En Catalogne française (1892-1899) : « *Els Segadors* ».

En Corse (St F. de Geronimo. 1675) : « *Dio vi Salvi Regina* ».

En Lorraine (Ganne-Jouy-Pradels. 1892) : « *La Marche lorraine* ».

En Normandie (Bérat. 1836) : « *Ma Normandie* ».

En Pays Niçois (Rondelly. 1903-1906) : « *Nissa la bella* ».

En région Nord et Pas-de-Calais (Lang-Bachelet. 1982) : « *Les Corons* ».

Provinces de langue Occitane (XIV^e s) : « *Se canto* ».

En Picardie (1479) : « *Réveillez-vous Picards* ». (aussi *Roses de Picardie*. 1916).

En Provence occitane (F. Mistral. 1867) : « *La Coupo Santo* » et « *Se canto* »

Dans l'île Saint-Martin (1958) : « *O sweet Saint-Martin's Land* »

Dans l'île de Saint-Bathélemy (1999) : « *Hymne à St Bathélemy* ».

En Pays Sauguet, Haut-Doubs (Botrel-Bodillier. 1910) : « *Hymne du Sauguais* »

En Savoie (Dessaix. 1856) : « *Les Allobroges* ».

A Toulouse (Mengaud-Deffès. 1845) : « *La Tolosena* » et « *Se canto* ».

A Saint-Pierre et Miquelon le drapeau et les hymnes reprennent les traditions de Bretagne, du Pays Basque, de Normandie et d'Acadie.



Gilbert Duflos. 2015

Voici un souvenir d'enfance du Puy que Jules Vallès en exil en Angleterre écrivit. Il est un instantané simple de la vie ponote au XIX^e siècle et l'occasion de montrer une fois encore le respect qu'il avait du travail manuel. À l'époque, l'occitan est aussi la langue du quotidien dans la ville : la traduction est ici une façon de donner une musique aux rues de la cité.

La petiòta ciutat

La pòrta de Panassac.

Es en pèiras, aquela pòrta, e mon paire me ditz mèsmas qu'en la sonhar, me pòde faire una idèia daus monuments romans.

Èi d'abòrd na mena de veneracion, e puèis quò m'alasse ; comence de prene lo desgost daus monuments romans.

Mès, d'aquela charrèira !... Sent la grana e lo gran.

Las balas¹ de froment s'ajaçan e s'agroman coma d'endormits, lo long de las parets. I a dins l'aer la poussèira fina de la farina e lo tapatge daus marchats joiós. Aquò's aici que los bolangièrs o los molinièrs, aqueles que fan lo pan, venon s'avidar.

Èi lo respèit delh pan.

Un jorn, eschampave una crosta, mon paire es anat l'amassar. M'a pas parlat dur coma v-o fai totjorn.

« Mon efant, que me diguèt, chal pas eschambar lo pan ; es dur de ganhar. Ne-n avem pas tròp per nosautres, mès se ne-n aviam tròp, lo chaudriá bailar aus paures. Ne-n manqueràs benlèu quauque jorn, e veiràs çò que val. Soventa te de çò que te dise aquí, mon efant ! » V-o èi jamais eissublat.

Aquela observacion, que benlèu per lo promièr còp de ma vida de joinessa, me seguèt feita sans colèra mès embé dignitat, se saquèt entròc lo fons de mon anma ; e desempuèis, èi agut lo respèit delh pan.

Las meissions me seguèron sacradas, èi jamais aplatat una gèrba per anar culhir un coquelicòt o un bluet ; jamais èi pas , sobre son chanon, la flor delh pan !

Çò que me diguèt daus paures, aitanben me prenguèt e benlèu que deve ad aquelas paraulas prononçadas simplament aqueste jorn d'aquí... d'aver totjorn agut lo respèit, e totjorn pres la desfensa d'aquelos ques an fam.

« Veiràs çò que val. »

V-o èi vist.

A las pòrtas de las allèias son de fornairons en jupas coma las femnas, jambas nudas, petiòta camisòla blava sobre las espatlas.

An las jautas blanchas coma la farina e la barba blonda coma la crosta.

Traversan la charrèira per anar beure una gota, e blanchisson, en passar, una man d'amic que rencòntran, o una espatla de mossur que rasan.

Los patrons se tenon a lur banca, d-ont pesan las michas, e z-elos mais an d'abits embé de tons blanchinàs, o color de blat. I a de gastèls, amais de michas, darrièrs las vitras : de foassas coma de nas plens, e de tartalètas coma de papièr mòlh.

A costat de las favas o de las granas charnosas coma de fruts verds o lusents coma de calhaus de ribèira, los merchands avián de plomb dins las escudèlas de boès.



La petite ville

La porte de Pannesac.

Elle est en pierre, cette porte, et mon père me dit même que je puis me faire une idée des monuments romains en la regardant.

J'ai d'abord une espèce de vénération, puis ça m'ennuie ; je commence à prendre le dégoût des monuments romains.

Mais la rue !... Elle sent la graine et le grain.

Les culasses de blé s'affaissent et se tassent comme des endormis, le long des murs. Il y a dans l'air la poussière fine de la farine et le tapage des marchés joyeux. C'est ici que les boulangers ou les meuniers, ceux qui font le pain, viennent s'approvisionner. J'ai le respect du pain.

Un jour je jetais une croûte, mon père est allé la ramasser. Il ne m'a pas parlé durement comme il le fait toujours.



La pòrta de Panassac

¹ Sac de 100 kg.

« Mon enfant, m'a-t-il dit, il ne faut pas jeter le pain ; c'est dur à gagner. Nous n'en avons pas trop pour nous ; mais si nous en avons trop, il faudrait le donner aux pauvres. Tu en manqueras peut-être un jour, et tu verras ce qu'il vaut. Rappelle-toi ce que je te dis là, mon enfant ! » Je ne l'ai jamais oublié.

Cette observation, qui, pour la première fois peut-être dans ma vie de jeunesse, me fut faite sans colère, mais avec dignité, me pénétra jusqu'au fond de l'âme ; et j'ai eu le respect du pain depuis lors.

Les moissons m'ont été sacrées, je n'ai jamais écrasé une gerbe, pour aller cueillir un coquelicot ou un bluet ; jamais je n'ai tué sur sa tige la fleur du pain !

Ce qu'il me dit des pauvres me saisit aussi et je dois peut-être à ces paroles, prononcées simplement ce jour-là, d'avoir toujours eu le respect, et toujours pris la défense de ceux qui ont faim.

« Tu verras ce qu'il vaut. » . Je l'ai vu.

Aux portes des allées sont des mitrons en jupes comme des femmes, jambes nues, petite camisole bleue sur les épaules. Ils ont les joues blanches comme de la farine et la barbe blonde comme de la croûte.

Ils traversent la rue pour aller boire une goutte, et blanchissent, en passant, une main d'ami qu'ils rencontrent, ou une épaule de monsieur qu'ils frôlent.

Les patrons sont au comptoir, où ils pèsent les miches, et eux aussi ont des habits avec des tons blanchâtres, ou couleur de seigle. Il y a des gâteaux, outre les miches, derrière les vitres : des brioches comme des nez pleins, et des tartelettes comme du papier mou.

À côté des haricots ou des graines charnues comme des fruits verts ou luisants comme des cailloux de rivière, les marchands avaient du plomb dans les écuelles de bois.

L'Enfant de Jules Vallès, chap.IV

pain nm □ *pan*. On prononce [po], comme *gran* [gro] (grain), *man* [mo].

- le #, comme l'or*, dans la terre se cache², *lo pan fai coma l'òr* [l'aur], *dins la terra s'escond* J.-F. Meiller ; - le #, pain est entamé, *lo pan es entamenat* ; - pétrir le #, cuire le #, *pastar lo pan*, *còire lo pan*.

♦ enfourner le pain, *enfornar lo pan*.

♦ sortir le pain du four, *desenfornar lo pan*.

● *depaitar lo pan* F6F.

♦ la maie à pétrir le #, *la maid de pastar lo pan*.

♦ un morceau de #, *una pèça de pan*. - il attache à sa ceinture un morceau de #, *estacha a sa centura \ una pèça de pan Natalis Cordat.* | ♦ un morceau de #, un morsèl de pan. ● *una birba*, + DF. ● *una bironda* DF. ● *un torlhon Saugues, Pradelles* ; - un petit morceau de #, *un crochon* ; *aulet*³ + *Saugues* ; - un tout petit morceau de #, *trempa Saugues*.

♦ une tranche de #, *una tena de pan*, *un talh de pan*.

♦ la croûte du #, *la crosta [delh pan]* > *crosta*. - donnez-moi vos croûtes de pain que vous donnez à vos chiens, *bailatz me vòstas crostas que bailatz a vòstos chins M.-R. Falcon, chanson trad., À la porte du riche riche*.

♦ un croûton de #, *un croston [de pan]* ; *crosta ~ crostet GM.* | dim. : *una crosteta Saugues, Pradelles*.

♦ une miette de #, *una brisa de pan*.

♦ # rassis *pan velh* ; ♦ # presque rassis *pan passat*.

♦ # sec, *pan eissut*.

♦ # moisit, *pan musit ~ mesit*.

♦ # trempé, *pan trempat* (morceaux de pain émiettés dans du lait).

♦ # perdu, *pan perdut* (# rassis cuit dans l'huile avec des œufs battus).

Pains spécifiques :

♦ **le pain blanc**, *lo pan de micha*.

- du # blanc, du pain noir, *de pan blanc*, *de pan nèire* ~ *negre*. | - tant mieux s'ils peuvent manger le # blanc qu'ils n'ont pas mangé du temps du # noir,

tan mèlhs si pòvan minjar lo pan blanc qu'en pas minjat dau temps dau pan nèire ! Aug. Januel.

♦ **le pain noir**, *lo pan negre* ~ *nèire* ⇐ *pan nèire Yssingeaux*.

♦ le # bis ~ le # bluté, *lo pan passat* ~ *sedat Saugues*.

♦ le # chaud, *la motlèira GM, SVel*.

♦ le # d'anis, *lo pan d'anis*. Le pain d'anis était autre fois confectionné par les boulangers du mercredi des Cendres au Samedi-Saint *U. Rouchon*.

♦ le # de froment (blé), *lo pan blanc*.

♦ le # de méteil (seigle et froment), *lo pan de mescla Pradelles* ; *lo pan michard Craponne*.

♦ le # de seigle, *lo pan de segial É. Brun de Lantriac* ; *lo pan de forniatge Saugues*.

♦ le # d'orge, *lo pan d'èrge*.

♦ le # de son, *lo pan de bren Pradelles*.

♦ un gros #, *un panetàs*.

Présentation de pains :

♦ une flûte, *pan long*.

♦ une couronne, *un pan de corona* > *corona*.

♦ une tourte, *un pan de torta* > *torta*.

♦ une miche, *una micha*.

♦ le petit # avec fruits ou confiture (préparé pour les enfants, lors de la cuisson au four), *escobassa Yssingeaux*. L'*escoba* est la balayette du four à pain.

♦ un pain-boule ~ une boule, *una bolla*.

♦ un gros morceau de tourte (avec beaucoup de croûte), *una bironda De Félise de Fay*.

♦ le # long avec des petites cornes décoratives, *lo banard* : la *bana* (corne).

♦ le # long strié de trois raies, *lo pan de rèssa Pradelles, Gévaudan* : *rèssa* (scie et ses dents).

♦ le petit #, *lo pompa*. ® pompe, chausson. ● le petit # que l'on faisait au four commun sur ce qui restait de pâte pour les enfants, *l'escobàs R6*. ¶ Il y avait autrefois *una fèsta de la pompa* au Pouzarot, pour les Rois, où l'on tirait la fève. Cf. Abl La Vie au Puy autrefois.

Proverbe : *Totas las charitats se fan pas amb de pan* (Toutes les charités ne se font pas avec du pain) *PCh*.

Extrait du **Magasin lexical du Velay**
quesnelherve@orange.fr

² Cf. la fable d'Ésope (*Le Vigneron et ses fils*) et La Fontaine (*Le Laboureur et ses enfants*).

³ Dans notre domaine large, ce terme s'entend dans le canton de Saugues. C'est le diminutif de *aul* présent en ancien occitan et dans quelques parlers du languedocien, du gascon (méchant ; âpre au goût) *FEW*, 24, 46 (refonte).



Suite au désengagement du Crédit agricole Loire / Haute-Loire, l'édition papier du Souffle de la Neira n'est plus possible. La somme en jeu est d'environ 2 000 € / an. Si vous pensez à un éventuel contributeur faites nous le savoir !



Nous n'en arrêtons pas pour autant la publication diffusée par voie de messagerie et nous vous encourageons à la faire passer à des personnes qui vous sembleraient intéressées...

Le revue est aussi mise en ligne sur 2 sites qui nous ont généreusement ouvert leurs colonnes. Nous leurs en sommes très reconnaissants :

- la Société académique de la Haute-Loire (www.societeacademique.fr) avec un onglet Souffle de la Neira.**
- La Société Ethnozootechnique (www.ethnozootechnie.org) dans la rubrique Travaux et dernières publications de nos sociétaires. Organisations et associations. Le Souffle de la Neira.**

Pour enrichir notre revue nous sommes preneurs de suggestions, de textes dans l'esprit du Souffle...

Pour nous contacter :

Tél. : 04 71 02 43 01 ou brunelinjeanclaude@yahoo.fr

